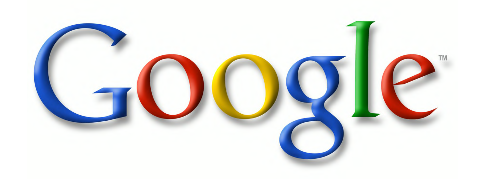
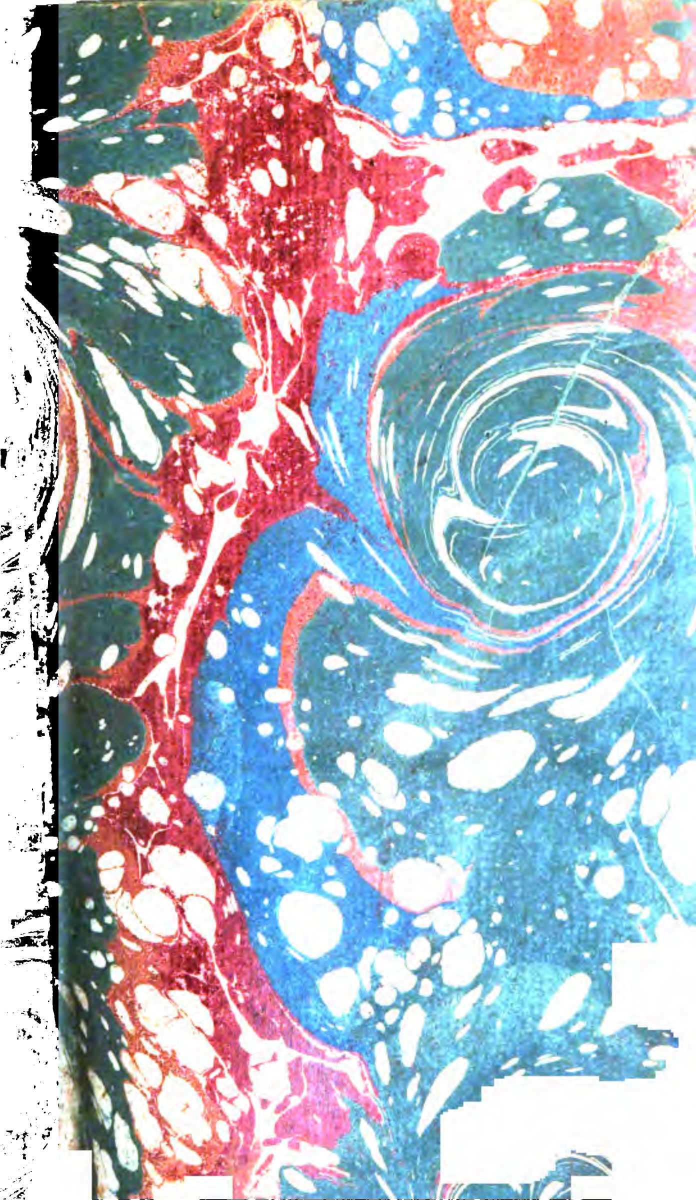






Ex libris.
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais



THÉATRE
DES
BOULEVARDS,
OU
RECUEIL
DE
PARADES.
TOME SECOND.



A MAHON,
De l'Imprimerie de GILLES LANGLOIS,
à l'Enſeigne de l'Etrille.

M. DCC. LVI.

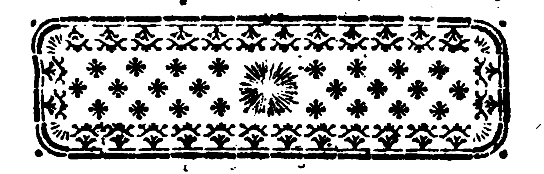
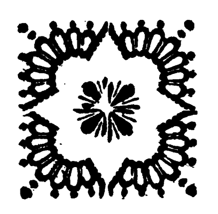


TABLE DES PIECES

Contenues dans le second Tome.



LETTRE
A MADAME ***
SUR LES
PARADES.

VOUS avez été surprise, Madame, & c'est avec raison, de ce qui fut dit devant vous il y a deux jours au sujet des Parades. Une personne du monde que son goût naturel porte aux choses agréables, doit nécessairement ignorer ce qui n'est connu que de ceux qui blazés pour ainsi dire sur les Ouvrages du Théâtre, s'amusent du ridicule de malheureux farceurs, tels qu'ont été les Acteurs de cette espece de piece. Ce-

pendant pour vous mettre au fait de cette plaisanterie, il me vient en tête de vous en entretenir & de vous instruire, comme si la chose en valoit la peine, d'autant plus que je suis peut-être le seul dans Paris qui s'occupe sérieusement de choses aussi frivoles, & de ce qu'on appelle dans le monde des miseres.

Tout est recommandable dans la République des Lettres, & quoi qu'à plusieurs égards on pousse ce principe trop loin, l'histoire de l'esprit est tout autant recherchée qu'aucune autre. Ce principe joint à votre étonnement, m'engage à vous faire part, Madame, de quelques réflexions très-sérieuses sur les Parades; car enfin c'est un genre de piece; je sçais bien que l'on me dira qu'elles ne méritent pas ce nom; mais pardonnez-moi ce titre, non-seulement pour avoir plutôt fait, mais encore parce que

je ne sçais pas les batiser autrement. Quoiqu'il en soit, je vais remonter au déluge.

L'on songe avec plaisir à la premiere invention de la Comédie chez les Grecs, l'on se fait une idée riante de ces premiers chariots des Anciens, sur lesquels le plaisir pur qu'inspiroit la récolte, faisoit inventer des plaisanteries trouvées très-bonnes par ceux qui les regardoient, & l'on n'en peut douter quand on imagine que les Spectateurs & les Acteurs étoient également occupés de la même idée d'abondance & de..... Après une image aussi simple, on suit avec plaisir ce théâtre informe, on entre avec lui dans les Villes qui lui donnerent azyle, l'on voit les Acteurs se débarbouiller de la lie pour prendre un caractere plus moral, plus fin, & par conséquent plus amusant.

On se représente aisément les

Citoyens embraſſer avec avidité un délaſſement autant agréable qu'inſtructif, les gens d'eſprit en prendre la direction, & flatter leur amour propre par le ſuccès rapide qui les a rendus tout à la fois les inventeurs & les modeles d'un art auſſi compoſé : Pourquoi donc l'eſprit charmé du détail de cette hiſtoire, ne ſeroit-il pas inſtruit de l'enfance & des progrès d'un théâtre auſſi recommandable & auſſi nombreux que l'eſt aujourd'hui le Théâtre François ? Il eſt à préſumer que jamais les Gaules non plus que l'Italie, n'ont perdu les idées des Spectacles & des Scenes, ſoit par un principe naturel, ſoit par une tradition qu'ils n'avoient pas conſervée ſur des choſes plus importantes. Si je voulois me donner les airs de l'érudition, je pourrois vous indiquer, Madame, des paſſages de pluſieurs anciennes Chroniques, qui prouvent que ja-

mais les farces & les mommeries n'ont été interrompues ; & que dans le tems de la premiere race, on en représentoit aux repas des grands Seigneurs ; & cela de la même façon que depuis un tems immémorial, cet usage est établi chez les Chinois.

Mais en laissant ces éclaircissemens aux compilateurs aussi-bien qu'aux véritables Sçavans, vous me permettrez sans peine de suivre mon objet dans des tems moins obscurs, & de ne vous entretenir que de ceux dont l'Imprimerie, cet Art à qui nous avons tant d'autres obligations, nous a conservé les productions de l'esprit en ce genre, & vous serez peut-être persuadée, Madame, comme je le suis moi-même, que les François auroient eux-mêmes inventé, s'ils n'avoient pas été précédés ; mais si je ne remplis pas cette idée, je vous représenterai

du moins les rapports qui se trouvent dans l'enfance de l'un & de l'autre Théâtre ; ils ont commencé par des farces, & tous deux se sont établis par le secours de la Religion. Il est vrai que les tems barbares & l'ignorance nous ont long-tems aveuglés nous autres François, il est encore vrai que nous n'avons commencé à bien faire en ce genre avec ordre, précision & convenance que lorsque les pieces des Anciens devenues plus familieres ont fait sentir la nécessité des regles qu'ils s'étoient imposées à eux-mêmes. Cependant que n'avoient point fait Corneille & Rotrou, sans avoir trop de connoissance ? Le premier n'eût-il pas inventé ce grand Art ? Car enfin qu'elles ont été les ressources de son génie ? Mais avant le tems auquel il a formé notre Théâtre, n'avons-nous pas des farces de la plus grande beauté, & du natu-

rel le plus exquis. Le Pathelin, la Cornette, prouvent seules ce que peut faire l'esprit quoique dénué d'instructions & de secours.

Voilà donc les farces perpétuées depuis des siecles, nous en avons les preuves autentiques depuis les deux derniers, & c'est de ce dernier article, purement le fonds de mon sujet, que je dois vous entretenir.

Toutes nos plus anciennes pieces, *la Mere sotte*, *&c.* sont terminées par une farce. Gringalet, Guillot Gorjus, Jean-farine, Bruscambille, & même tous les fameux Acteurs de la passion & des misteres, ont été recommandables par des farces, à un, deux, ou plusieurs personnages, elles sont presque toutes imprimées, & les bibliotheques en sont remplies.

Le Théâtre par la suite un peu plus civilisé, bannit les farces pendant un tems, & par parenthese,

ce fut Moliere qui rétablit l'uſage des farces en petites pieces après les grandes, dont les Grecs nous avoient donné l'exemple ; mais ce même Théâtre avoit conſervé un Acteur, qui prenant ſi l'on veut ſon idée du prologue des Anciens, car on leur attribue tout, venoit ſeul haranguer l'aſſemblée, & par toutes ſortes de turlupinades, il faiſoit rire pour diſpoſer favorablement les Spectateurs en faveur de la piece qu'on alloit repréſenter, il n'avoit aucun autre deſſein ; car preſque jamais il ne parloit de l'ouvrage, ni du ſujet, & finiſſoit toujours par demander ſilence. Tant il eſt vrai que notre nation a toujours été bruyante au Spectacle, comme nous le voyons aujourd'hui. Chaque troupe avoit donc alors ſon Harangueur, qui pour l'ordinaire parloit de tête & d'impromptu. Nous en avons la preuve dans la piece du Baron de

la Craſſe, où cet Acteur eſt lui-même tourné en ridicule.

Cette eſpece de farce ou de prologue ayant été bannie avec raiſon des Théâtres de Paris, les Acteurs Forains l'ont conſervée, mais d'une autre façon ; car pour attirer le peuple dans leurs tripots, ils paroiſſoient ſur un balcon très-étroit & le plus long qu'il leur étoit poſſible, & c'eſt là qu'ils jouoient des farces de tête ſur des plans qu'ils en avoient conſervés par tradition, ou qu'ils avoient eux-mêmes compoſées.

Voilà, Madame, ce qui véritablement porte le nom de Parade ; mais aujourd'hui ce grand Spectacle ne ſubſiſte plus à Paris. Les bâtimens que l'on a faits dans la cour de la Foire Saint Germain, & que l'on appelloit le préau, ont occupé le terrein des loges de ces baladins, & par conſéquent il n'en reſte aujourd'hui

que le ſouvenir dans la tête de ceux, qui capables de ſaiſir le ridicule & d'en profiter par tout où ils ſe trouvent, ont ſçû jouir du mauvais langage de la fauſſe prononciation, & cependant affectée des caracteres d'amoureux, & de la confiance de ces malheureux Acteurs, auſſi-bien que de la ſécurité avec laquelle ils débitoient des choſes éloignées de toute ſorte de vraiſemblance. Voilà, Madame, dans la plus exacte vérité, ce que c'eſt qu'une Parade, & ce qui a donné lieu à la plaiſanterie dont vous avez entendu parler avec un ſi grand étonnement.

J'ai l'honneur d'être,

L'AMANT.

L'AMANT
COCHEMARD,
PARADE
EN VERS.

ACTEURS.

LEANDRE.

ISABELLE.

GILLES.

ARLEQUIN.

UNE SŒUR GRISE.



L'AMANT COCHEMARD.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE.



Rlequin z'il est vrai, gna pas t'à tortiller,
Je prétends voir Liandre, à gogo lui parler.

ARLEQUIN.

Ly parler da! l'autr' jour vous ly parliez, la peste!
J' n'entendois pas les mots, je voyois ben le geste.

(Il fait quelques gestes deshonêtes.)

ISABELLE.

Badin va m'el chercher.

ARLEQUIN.

Vous l'aurez pal bon bout
Monſieu Gilles eſt mon maîte, & ſi j'vous ſers en tout.
Lorſqu'aux enfans trouvés t'il fit de vous emplette,
Vous étiez mêt-avis encore à la bavette.

ISABELLE.

Je n'avois pas t'onze ans.

ARLEQUIN.

Queu drol d'Amant c'eſt-là !
Il aime, il eſt jaloux, puis l'en demeure-là ;
Pour vous magner la main il prendroit des pincettes ;
Dame à le voir ſi ſage à l'endroit des fillettes,
Si l'on dit qu'il eſt fou, on ment.

ISABELLE.

Lui fou ! jamais ;
Mais Liandre, il eſt vrai....

ARLEQUIN.

Bientôt vous le verrez ;

Y devroit être ici, t'il sçait que Monsieu
Gilles
N'est pas tà la maison, d'autant qu'il est
en Ville ;
Seroit-il pas poltron ?

ISABELLE.

Arlequin, quelle erreur !
Liandre ose m'aimer, va croi qu'il a du
cœur.
Sais-tu queul sort heureux m'en fit fair la
conquête ?
Par hazard il pissoit un jour sous ma fenête,
Je ne sçais quoi me dit, ah queu ravisse-
ment !
Que Liandre étoit fait pour moi précisé-
ment....
Il est vrai qu'il est fait tout comme un' ar-
balête.

ARLEQUIN *appercevant Leandre qui passe la tête hors de la coulisse.*

Quand on parle du loup....

ISABELLE.

J'en vois déja la tête.

SCENE II.

SABELLE, ARLEQUIN, LEANDRE.

LEANDRE *paroiſſant à demi.*

MAmeſel, entrerai-je ?

ISABELLE.

He, oui, dépèchons-nous.

LEANDRE.

Mais....

ISABLLE.

Entrez tout-à-fait, ou bien retirez-vous.
Mais vla qu'eſt fort plaiſant, Liandre une mouſtache !

LEANDRE.

Charmante Zizabelle, il eſt vrai que j'men cache,
Afin qu'ignorant tout, Gilles n'apprenne rien,
J'ai pris l'habit d'un Turc pour être Zarmenien.

ISABELLE.

La mouftache fied bien.

ARLEQUIN.

Diantre! on heurte à la porte!

ISABELLE.

C'eft Gilles.

LEANDRE *effrayé.*

Eft-il armé?

ISABELLE.

Que cent diable l'emporte.

ARLEQUIN *regardant Leandre.*

Comme il a la venette! ne n'appréhendez rien.

Ouvrons, êtes-vous pas z'un Marchand Zarmenien?



SCENE III.

ISABELLE, LEANDDE, ARLEQUIN, GILLES *armé de Mme Gérome.*

GILLES.

QU'eu magnere est ce donc ça ? on me laisse en la rue.
Mais à qui en veut stici

LEANDRE.

Monsieur je vous salue;
Je suis z'un étranger qui n'est pas du pays.

GILLES.

Un homme cy end'dans! pardienn' j'en suis d'avis.

ARLEQUIN.

Monsieur est un Marchand.... y faut que je vous dise
Qui vient à Mameselle offrir sa marchandise.

ISABELLE.

Arlequin dit bien vrai, zil me l'offre à crédit,
Ce qu'il montre est fort beau, zil en trouv' le débit.

GILLES *battant Leandre.*

Sa marchandise, oui; pan, la voilà payée.
Hérite mon garçon.

LEANDRE.

Si c'étoit zune épée,
Je me revancherois; mais ce n'est qu'un bâton.

SCENE IV.

GILLES, ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

Monsieur Gilles est poli deu même qu'un cochon,
Y traite bien les gens.

GILLES.

Vous n'avez rien qu'à dire ;
Si vous voulez plus loin, j'irons le recon-
duire.

ISABELLE.

Un Marchand vient céan-t'avec civilité,
Et ne reçoit de vous que malhonnêteté,
Trente coups de bâton.

GILLES.

Je n'ai pas la main gourde.

ISABELLE.

Mal appris.

ARLEQUIN.

Paix. Morguoi z'il me vient une bourde,
Allez vous mettre au lit.

ISABELLE.

Volontiers.

GILLES.

Oh ma foi,
(*Montrant son bâton.*)
Gérome est un Docteur qui range tout
cheux moi.

SCENE V.

GILLES, ARLEQUIN.

GILLES.

PArle-moi, Zarlequin, ne m'es-tu pas fidele?

ARLEQUIN.

Ah ah!

GILLES.

Il en convient, je m'affie à ton zèle,
Di moy, sais-tu d'où vient, ou par queule raison
Isabelle a toujours queuqu'drille en la maison?
Al-songe, n'est-ce pas au tracas du ménage?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, elle en est friande.

GILLES.

J'en enrage.

ARLEQUIN.

Il vous faut une femme, à demeure cheux nous,

Vous l'aimez ? que ne la.....

GILLES.

Quoi !

ARLEQUIN.

Quen'la prenez-vous ?

GILLES.

Jarnonbille, il eſt vrai que j'aime ſte fillette ;
Mais queuq' ſorcier....

ARLEQUIN.

Plaît-il ?

GILLES.

M'a noué l'éguillette.

ARLEQUIN.

Monſieur, n'eum' touchez pas.

GILLES.

Quand je l'épouſerois ;
Tu vois bien, en un mot, queu poſture je ferois
Plutôt de mariage, y faut que j'la dégoûte,
Saurois-tu queuque ſecret ?

ARLEQUIN.

Un ſecret ? je m'en doute,

Je connois une femme, & c'eſt Madame Jacmard,
Aux fill'alle vous ſçait donner un Cochemard.

GILLES.

Un Cochemard !

ARLEQUIN.

Al ſçait ſi bien ſon perſonnage ;
Qu'une fille bientôt croit com' ça quel mariage
N'eſt que le Cochemard, & n'en veut plus tâter.

GILLES.

Va tôt me la chercher.

ARLEQUIN.

Je cours vous contenter.



SCENE VI.

GILLES *seul.*

QUeux tracas! Quas-tu Gil? véritablement qu'ai-je?
Mais comment un sorcier fait-il un sortilege?
Pour feu ma défunt' femm' j'étois pis qu'un matou,
Le train du Charpentier, toujours la cheville au trou;
Mon rossignol fait comme eul chien d'Jean de Nivelle.
Vla si-tôt que je veux rebouiser Isabelle;
On l'appelle, il s'enfuit... Ah vla Madam' Jacmard!



SCENE VII.

GILLES, LEANDRE *déguisé en femme*, ARLEQUIN.

GILLES.

C'Est donc vous qui donnez aux fill'un fier Cochemard.

ARLEQUIN.

Oh dame elle y va dru.

LEANDRE.

Monsieur dedans la Ville,
En cas d'ça je prétends être la plus habile.
J'entreprends z'une fille, & cocharde si bien,
Que de se marier, ne lui est plus de rien.

GILLES.

J'ai céans une fille qu'il faut qu'on cochemarde,
Tenez, j'ai des écus.

LEANDRE.

Monsieur, j'ny prends pas garde;

J'travaille à mon plaisir.

GILLES.

Vous voyez bien ici

La chambre d'Isabelle, al dort sul pied du lit,

Mais je vous conduirai.

ARLEQUIN.

Non pas, car Zisabelle,

Si vous la reluquez, croira qu'on se gausse d'elle.

Et vla qu'el cochmard ira cahin, caha.

GILLES.

Pardienne il a raison, je vous attendrai-là.

LEANDRE *s'en allant.*

Je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Allez qu'on me la cogne.

SCENE

SCENE VIII.

GILLES, ARLEQUIN.

GILLES.

IL m'est avis qu'elle a le cœur à la bésogne.

ARLEQUIN.

Laissez-leur tout le tems, vous verrez un
bon tour,
L'un portant l'autre, là quatre heures cha-
que jour,
Le goût lui passera de se mettre en ménage,
Et vous pourrez après la prendre en mariage.

GILLES.

Si Madame Jacmard y met bien la façon.

ARLEQUIN.

Laissez faire Liandre, oh queux maître
garçon!

GILLES.

Liandre! mon gourdin, mon gourdin.

ARLEQUIN.

Je déniche,

SCENE IX.

GILLES *seul.*

AH coquin d'Arlequin, c'est ainsi qu'on me triche!
Ils ont fermé la porte. Ah les maudites gens! . . .
Helas! je suis dehors, & Leandre est dedans.
Ouvrez, ouvres-moi donc.... il faut que je l'assomme, (*criant au travers de la porte.*)
Isabel' ce n'est point zun femm, c'est un homme,
Un homm', comment un homm'! Je suis fou, car je croi,
Qu'elle le doit sçavoir à présent mieux que moi.
J'enrage, ouvrirez-vous?

SCENE X.

GILLES, LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *ouvrant la porte, tenant un pistolet d'une main, & Isabelle de l'autre.*

POurquoi chercher querelle ?
Je me viens, il est vrai, fiancer à Mameselle.
Je m'appelle Liandre, he bien zon s'époufra.

GILLES.

Qu'eu Diabeu de Coch'mard !



SCENE DERNIERE.

GILLES, LEANDRE, ISABELLE, UNE SŒUR GRISE, ARLEQUIN.

LA SŒUR Grise.

MOnſieur Gilles eſt-il là?

ARLEQUIN.

Oui.

LA SŒUR.

Des enfans trouvés je ſuis la Sœur portiere,
E je viens lui donner un avis ſalutaire.
Mon doux Jeſus, qu'elle eſt grandie!

ISABELLE.

Expliquez-vous.

LA SŒUR.

Cette fille, Monſieur, vous la prites chez nous,
Il y a bien dix ans.

GILLES.

Je fit un bon voyage.

LA SŒUR.

Nous ignorions alors quel est son parentage,
Cet écrit retrouvé peut découvrir son sort,
Et pourra bien causer quelque joyeux transport.

ISABELLE.

Vous me fichez malheur, pourquoi tant de mystere ?
De qui vient cet écrit ?

LA SŒUR.

Il vient de votre mere,
Et contient en un mot un merveilleux secret.

GILLES.

La peste !

LEANDRE.

Diable !

ISABELLE.

Ciel !

LA SŒUR.

Ecoutez ce billet.

» J'exposons not' enfant par faute de richesse,
» C'est une fille, un jour nous la réclamerons,
» Elle nâquit aveuq' un mulet sur la fesse,
» A cette marque-là jeu la reconnoîtrons.

GILLES.

Un mulet! de sa mere, hélas! c'est une envie,
Aurois-tu ce mulet!

LEANDRE.

Je vous le certifie,

ISABELLE.

Monsieur en est croyable.

GILLES.

Oui, je m'en ressouvien,
Sa pauvr' mere écrivit ste lettre de sa main,
Lorsque je l'exposâm' à la Salpétriere.
Tu serois mon enfant!

ISABELLE.

Monsieur Gilles est mon pere.

(Ici Arlequin & la Sœur Grise pleurent de tendresse.) lazis.

LEANDRE.

Monſieur j'en ſuis bien aiſe, & vous fais compliment.

(à Iſabelle.)

Je vous le faits encor plus agriablement.

GILLES.

J'euſſe fait un inſecq, queu bonheur! mon bon Ange.

Me nouit l'aiguillet'.

ISABELLE.

Queul évenment étrange!

GILLES.

Liandre, elle eſt à vous. Allons aux Porcherons,

Je ſerons tous contens, je nous y ſoûlerons.

FIN.

L'AMANT

L'AMANT POUSSIF,

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, Pere d'Isabelle.

ISABELLE, Fille de Cassandre.

LEANDRE, Amant d'Isabelle.

GILLES, Valet de Cassandre.

M. GRIFFARD, Notaire.



L'AMANT POUSSIF, PARADE.

SCENE I.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

IEN, Gilles, va-t'en à la boucherie, j'ai parlé au Boucher, il te donnera pour notre soupé deux alloyaux, & deux bons foyes de veau : tu mettras au milieu un dindon de Garenne, un cochon de lait, un agneau, ou.....

GILLES.

Monſieur, faudra-t-il que je prenne du mou ?

CASSANDRE.

Non, Gilles mon ami, nous en avons de reſte, & ma femme en a encore ſervi hier, avec le derriere & les cuiſſes.... du chapon de Mercredi.

GILLES.

Parguenne, Monſieur not' maître, vous qui êtes un vilain & un ladre, qu'eux raiſon avez-vous de nous faire faire tant la tamponne ?

CASSANDRE.

Comment, Gilles, eſt-ce que tu ne ſçais pas que le gendre dont je dois être le beau-pere, arrive aujourd'hui ? je ne puis trop le regaler dans cette concurrence, à celle fin de le preſſer de finir, car je me ſuis apperçû qu'il rode tous les ſoirs autour de not' maiſon un grand eſcogriffe, & je ſoupçonne ma fille z'Iſabelle, de faire peut-être que'ques vilainies avec lui ; ainſi Monſieur Cupoil mon compere & mon ami,

doit m'envoyer aujourd'hui Jacques Cupoil son fils, & je prétends & consens que le Contrat soit signé ce soir.

GILLES.

Monsieur, un moment, s'il vous plaît. Jacques Cupoil porte-t-il des moustaches ?

CASSANDRE.

Apparemment : mais il ne s'agit pas de ça ; son pere me mande qu'il a de l'esprit comme un Cresus, & qu'il écrit comme un Oracle. Ainsi va vîte & reviens.

GILLES.

Mais morgué, Monsieur, si Jacques Cupoil a le corps aussi vêlu que son..... nom ; croyez-vous que Mamselle z'Isabelle, quoique frilleuse, consente à se conjoindre avec lui ?

CASSANDRE.

Je lui ferai bien faire devant moi, ce n'est pas là ce qui m'embarrasse ; mais voici ma fille. Va où je t'ai dit.

SCENE II.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

MA fille, prenez l'éponge avec laquelle je me fais la barbe, & allez vous mettre à votre toilette; outre un peu de gratelle qui vous reste encore, & vos démangeaisons dont vous aurez peine de guérir, Monsieur Cupoil qui vat être mon gendre, qu'on dit z'être extrêmement propre, pourroit se dégoûter de vous dès la premiere nuit de vos nôces.

ISABELLE.

Quoi! mon pere, vous voulez me marier z'en farce d'Eglise, sans m'en avoir t'avertie, avec z'un homme que je n'ai jamais vû ni manié? je prendrois plutôt le voile d'un Monastere.

CASSANDRE.

Taisez-vous, impudique, vous mériteriez que je vous donnasse un soufflet au

visage pour vos impertinentes impertinences ; songez tant seulement za m'obéir, ou za faire mes volontés, je vais passer chez Monsieur Griffard mon Notaire, rue du Pet-au-diable, je reviens à l'instant

---

SCENE III.

ISABELLE *seule.*

O Ciel ! prend pitié de mon amour z'et de ma tendresse.... beau Liandre, dont les regards & les soupirs ont passé jusques dans mes veines, écoute ma langueur & mes desirs ; mon sang, ma nature, mes pensées, tout coule en ta faveur ; viens, cher Zamant, me tirer de l'étoile malheureuse t'où l'on veut me plonger; quoi z'hélas me marier dans la canicule avec M. Capoil ! à quel zinceste, mon pere m'expose! mais que vois-je, c'est lui-même.



SCENE IV.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

AH! charmante Ziſabelle, qu'ai-je appris, qu'ai-je ſurpris, qu'ai-je compris! qu'ai-je oui! ou plutôt malheureux infortuné, qu'ai-je vû, qu'ai-je ſçû! qu'ai-je entendu!

ISABELLE.

Zil n'eſt que trop vrai, cher Liandre.

LEANDRE.

Quoi zon va ſacrifier vos charmes, & votre Zembonpoint za un inconnu! je ne le ſouffrirai point. Que je ſois plutôt écartelé ſous la foudre. Vous ſerez ma Percée, & je ſerai l'Andromaque qui vous délivrera des bras de ce monſtre, fut-il plus fort qu'un Caton, je lui plongerai mil & mil fois mon épée zau travers du corps, zeu-t-il autant de bras que brioché.... (*Leandre ſe mouche*) je m'en vengerai où zil me ſera

l'impossible. A quelle extrêmité me réduis-tu, vieux Cassandre ! sera-t-il dit..... non, il ne sera point dit qu'un Gentilzomme comme moi, & qui doit zentrer dans le service des troupes du Roi, zen ait le démenti. Non morbleu, non ventreb....

ISABELLE.

Ne vous échauffez pas tant Liandre, je crains vos vivacités.

LEANDRE.

Ne craignez rien, Mamselle ma maîtresse, ce seroit, comme dit l'autre, retomber de Clarice en Cinna. J'irai trouver Monsieur votre pere, & lui dirai tout doucement que cela ne nous convient point, & je l'engagerai par menaces à penser différemment, car zil ne peut sans injustice vous forcer d'adopter zun homme qui peut dans la suite vous induire, & vous insinuer dans l'adultere, ce qui feroit le *non pus utra*.

ISABELLE.

Ah cher Liandre, *nonce pul ultra*; cela ne signifie-t-il pas, respect de la compagnie, être grosse d'enfant.

LEANDRE.

Vous l'avez dit, Mamſelle, & vous expliquez le Latin tout de même comme celui qu'il l'a fait, & certes c'eſt pour za l'égard de votre ſeĉte avoir zeu une belle inducation; mais j'apperçois Gilles, comme il eſt votre parain, zil eſt juſte qu'il nous aide dans nos beſoins.

SCENE V.

GILLES, ISABELLE, LEANDRE.

GILLES.

AH Mamſelle! ne ſentez-vous rien qui vous chatouille le robinet de l'ame? Monſieur Tirepoil, je veux dire, Monſieur Cupoil vient d'arriver préſentement tout à l'heure.

ISABELLE.

Ah mon parain de quelle forme eſt-il? grand ou petit, gros ou menu, maigre ou gras, noir ou roux.

LEANDRE.

L'as-tu vû ? porte-t'il l'épée, a-t'il l'air brave, est-il sur la hanche ? je veux t'être z'emmuzelé comme un forçat, si je ne lui coupe le jarret, en cas que j'aie le malheur de le rencontrer ; z'eut-il été en salle z'aussi long-tems, & battu l'antiffe autant que Bartole, je lui collerai l'ame z'au ventre, ou je lui ôterai la vie pour le reste de ses jours, tant qu'il vivra.

ISABELLE.

Ne vous passionnez pas tant, les ânes, mon cher Liandre, sont journaliers.

GILLES.

Ah parguenne, Mamselle, j'ai pensé z'à vous plû que vous nel croyez ; j'ai z'inventé avec mon invention un tartageme, par lequel je retiens votre Jacques Cupoil en lieu de sûreté ; mais parole ne put point, dites-moi si Monsieur Liandre z'est connu de M. Cassandre ?

LEANDRE.

Il ne m'a jamais vû qu'au visage, je crois qu'il z'auroit peine à me reconnoitre.

GILLES.

Quel viſage, Monſieur, z'eſt-ce le gros? z'eſt-ce le petit? c'eſt que ça fait z'une différence.

ISABELLE.

Si c'eſt le gros, mon cher z'Amant, il eſt plus heureux que moi.

GILLES.

Ah ça, Monſieur, piſque vous m'aſſûrez que M. Caſſandre ne vous connoît point, il tombera ſûrement dans le godan, dans lequel je m'en vais le faire donner.

LEANDRE.

Tu me frotes le cul de miel; je ſuis pourtant plus malheureux qu'un braque. Je devois, diſiez-vous, z'adorable l'Iſabelle, poſſéder ou jouir de votre virginité, & couler z'avez vous des jours parſemés de lys & de roſes; la poiſon, ſi j'en avois, pourroit m'affranchir des duretés de Monſieur votre pere, mais je n'en ai jamais pris; ce qui me cauſe z'un funeſte embarras.

GILLES.

Eh palſangué, à vous entendre vous autres, vous nous donnez là de plaiſans caleçons d'Eté; il ſemble que tout ſoit perdu, n'avons-nous pas encore des reſſources? Ne nous reſte-t-il pas l'enlevement, la fuite, la fournication, le viol.

LEANDRE.

Le viol, gueux de faquin! c'eſt z'une niche que je ſerois t'au déſeſpoir de faire za Mamſelle.

ISABELLE.

Je ne vous ai jamais rien refuſé, mon cher Liandre, & ce n'eſt pas t'à préſent que je voudrois vous contrebalancer.

LEANDRE.

Certes, Mamſelle, ma Maitreſſe, vous me gratez par où ça me démange.

GILLES.

J'entends votre pere, ce vieux raquilloneur: & vîte, & vîte fichez-moi le camp, je vais vous rejoindre.

SCNEE VI.

GILLES, CASSANDRE.

GILLES *à part, feignant de ne pas voir Cassandre.*

IL vaudroit mieux pour mon pauv' Maître, qu'il eut la fievre, la teigne, les Médecins, & la grosse rougeole, que de donner sa fille z'Isabelle à un homme qui ne respire que par ricochet.

CASSANDRE *à part.*

Que veut dire cet animal-là?

GILLES *à part.*

Hélas! Il ne sçait pas, Monsieur Cassandre, que son gendre futur; son Jacques Cupoil est poussif comme Caïphe.

CASSANDRE *à part.*

Oh, oh, en voici bien d'un autre.

GILLES *à part..*

Il ne sçait pas que sa tante Magdelaine Pelé, Ravodeuse suivant la Cour, a fait

une courſe le dos tout nud en grande compagnie.

CASSANDRE *à part.*

Ah, ah, ce n'eſt donc pas ſans ſujet que mon compere preſſe ſi fort le mariage de ſon fils!

GILLES *appercevant Caſſandre.*

Allons, Monſieur de la Joye, Monſieur Cupoil eſt arrivé.

CASSANDRE.

Va je le ſçais bien, faits deſcendre Iſabelle, je veux un peu la ſonder.

GILLES.

Ne vous mêlez point de cela, Monſieur, Monſieur Cupoil la ſondera mieux que vous.

CASSANDRE.

Va vîte Gilles, mon ami, mais la voici fort à propos.



SCENE VII.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES.

CASSANDRE.

AH ça, ma fille, votre mari fera ici dans un moment, il eft allé fans doute, avant de paroître, fe faire décroter fes fouliers, & donner un coup de peigne.

ISABELLE.

Je fuis prête, mon cher pere, z'à vous obéir en tout ; z'on m'a toujours dit que je tenois de vous le germe de ma naiffance, mon cœur a toujours rampé devant vos bontés ; mais fi M. Cupoil z'eft pouffif, je veux, mon cher pere, que cinq cens diables nous tortillent le cou, fi je l'époufe z'en mariage, ou fi votre volonté z'eft opiniâtre à me faire accepter ft'e himenée, je vous jure comme il n'y a qu'une Vierge au Ciel, que j'elle ferai cocu z'en préfence de qui voudra l'entendre.

GILLES.

GILLES.

C'eſt fort bien, Mamſelle, Madame Caſſandre votre mere en uſoit ainſi, & y trouvoit ſon compte.

CASSANDRE.

Ah, ah, ce ſont de petites fredaines, à quoi l'on ne doit point prendre garde, quand le cas eſt preſſant.

GILLES.

Allons, Monſieur, voilà M. Cupoil votre gendre. Allons, Mamſelle, reçevez bien votre prétendu.

SCENE VIII.

CASSANDRE, ISABELLE, LEANDRE, GILLES.

LEANDRE *à part.*

JE vais paſſer z'aux yeux du bon homme Caſſandre pour mon rival, z'à celle fin de le dégoûter de ce mariage. (*haut à Gilles*) Monſieur Caſſandre, z'il eſt vrai de

dire, que je serois venu mouillé z'et croté jusqu'au croupion, pour z'avoir l'avantage de profiter de paroître plutôt z'en votre présence, & saluer les appas de Mamselle.

GILLES.

Vous prenez votre cû pour vos chausses; & quoique je sois le parrein de Mamselle Isabelle, je ne pense pas que je sois son pere, car le voilà.

CASSANDRE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui suis Blaise Cassandre, Bourgeois de Paris & Sergent du Guet à pied.

GILLES.

Oui, Monsieur, & dont le tripe ayeul a fait bien du bruit dans le monde.

LEANDRE.

Il z'étoit sans doute dans l'artillerie?

GILLES.

Non, Monsieur, il étoit tambour, & descend en ligne droite de Michel-Nicolas Huot Maître à danser des enfans rouges.

LEANDRE.

Je suis charmé, Mamselle, de tomber dans de si honnêtes gens; je ne me sens pas de transports, que je baise par avance ces agriables mammelles, qui me gonflent de plaisir.

ISABELLE.

Ne testiculez point tant, Monsieur, je ne suis point z'encore la niece de Madame Pelée, z'et pour un pisse froid, z'et un homme sérieux, tel qu'on m'a dit que vous étiez, je....

CASSANDRE.

Tu te trompes, ma fille, son pere me mande qu'il est fort jovial, z'et quand il est z'avec les filles, il est fou comme un autre.

ISABELLE.

Si cela est ainsi, mon cher pere, cela doit rendre une femme parfaitement heureuse.

GILLES.

Il faut que vous soyez né coeffé d'épouser Mamselle z'Isabelle. Dame! c'est que c'est une fille qui a tout plein de talent,

voyez-vous, c'est que ça sçait luire & écrire, elle a de la voix, & quand elle chante, y semble qu'elle ait z'avalé des rossignols.

LEANDRE.

Si ça ne fichoit point malheur z'aux oreilles de Monsieur votre pere, rien ne feroit pus gracieux pour moi, que l'enchantement de vous entendre.

CASSANDRE.

Allons, ma fille, la viande prie les gens, chantez.

ISABELLE.

Mon cher pere, vous sçavez bien que j'en' sçais que des chansons que j'ai apprises t'au Couvent.

GILLES.

Allons, Mamselle, chantez-nous stella, que votre Tourriere chantoit toujours.

Mon pere a fait bâtir maison,

Tappe tes coudes contre mon front.

CASSANDRE.

Excusez, Monsieur, z'elle est si neuve & si simple ; allons chantez donc.

IASBELLE.

Celle-là est de la Suprieure, j'aime mieux celle de sœur Cunegonde. (*elle chante.*)

C'est la fille d'un Prince, & la sœur d'un Duc,
Le soir elle est pucelle, le matin ne l'est plus,
Sol, la, sol, sol, la, de, re, mi, re, ut.

LEANDRE.

En vérité, Mamselle, vous me confondez de ravissemens.

GILLES.

Ce n'est morguienne encore rien que sa voix, elle a l'esprit z'orné; elle a lû Becace, la Loyoia, l'Aretin, le Pedagogue Chrétien, & la Religieuse en chemise.

LEANDRE.

J'en suis charmé, ce sont des Livres pieux qu'une fille de condition ne sçauroit trop lire.

CASSANDRE.

Que Diable! je ne sçais si je me trompe, mais il me semble que je sens un goût détestable.

GILLES.

Morguenne, ça eſt vrai, il ſent ici un goût de chien, un goût de bouquin, qui infecteroit tout un hôpital minéral.

ISABELLE.

Monſieur aura peut-être lâché queuques vents.

LEANDRE.

Ce n'eſt point ça, Mamſelle, je ſçais t'à peu près d'où part cette odeur-là. C'eſt que j'ai z'un tic drès ma tendre jeuneſſe, qu'on n'a jamais pû m'ôter ; je mange beaucoup, & n'ai pas la digération facile. Ce que vous ſentez, & ce que Monſieur votre pere a la bonté de ſentir, ne vient point de mon *agnus*, ce ſont les ſoupapes de mon eſtomac qui s'entrouvent & ſe bouchent par trop d'alimens, ſuivant ce que m'ont dit Meſſieurs Faget & Souſmain.

GILLES.

En ce cas là, Monſieur, ſi les papes de votre eſtomac produiſent une ſi vilaine odeur, ne reſpirez plus, ne ſçauriez-vous vivre ſans ça ?

CASSANDRE.

Ma foi, Monſieur, voilà une furieuſe incommodité, je vous aimerois autant punais.

ISABELLE.

Mais, Monſieur, mon cher pere me permettra de vous dire, qu'au lieu de ſonger z'à vous marier, vous devriez vous faire guérir. Outre que votre tante.....

LEANDRE.

Mamſelle, vous m'inſultez & vous avez peut-être plus beſoin de paſſer les remedes que moi.

GILLES.

Ma foi, Monſieur, vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais je ne crois pas que vous mourriez jamais en odeur de ſainteté.

LEANDRE *donnant un ſoufflet à Caſſandre.*

Taiſez-vous, maître ſot,

CASSANDRE.

Monſieur, vous perdez le reſpect.

LEANDRE.

Ma foi, Monſieur, vous le perdez vous-même, on mépriſe ici ma famille, & vous

oubliez que votre tripe ayeul étoit tambour ; si je faisois bien je vous donnerois de ses baguettes par-dessus les oreilles.

CASSANDRE.

Comment, pendart, scélerat !

LEANDRE.

Sarpedié, pour qui me prend-t-on ?

CASSANDRE.

Gilles, va chercher mes fusils, mon pistolet, mes hallebardes, que j'étrangle ce coquin qui m'insulte en ma présence.

ISABELLE.

Au guet, au guet.

GILLES.

Au feu, au feu.

ISABELLE.

A moi, Mousquetaires.

GILLES.

A la garde, à la garde, sauve qui peut.

CASSANDRE.

Au secours, au voleur, au voleur.

LEANDRE.

Parlasembleu, je veux tirer le boyau de

ce maudit vieillard, tordre le cou à ce faquin de parain, & fendre en deux cette insolente Isabelle.

Cassandre & Gilles s'enfuyent.

SCENE IX.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *continuant & se jettant aux genoux d'Isabelle en ôtant son nez postiche.*

QUe j'aime, & que j'aimerai toute ma vie.

ISABELLE.

Quoi c'est vous-même, mon cher Liandre, dressez-vous au plutôt, je ne sçaurois vous souffrir à mes pieds.

LEANDRE.

En attendant z'une posture pus commode & indécente, souffrez que je vous embrasse les genoux.

ISABELLE.

Sauvez-vous, tendre z'& fidele Amant,

mon pere z'est vicieux & colérique, il est allé sans doute prendre son arme à feu, & peut d'un seul trait vous précipiter dans l'infidelle nuit du tombeau.

LEANDRE.

Je ne crains que vos adorables charmes, belle z'Isabelle, drès mon adolescence de ma jeunesse, je suis t'accoutumé zà souffrir patiemment coups de pieds dans le cu, soufflets, & quelque chose de mieux, sans changer de visage.

ISABELLE.

En vérité vous êtes d'un charmant caractere, on reconnoît à toutes vos magnieres que vous êtes un Gentilhomme z'& fils de famille. Mais j'entens du bruit, sauvez-vous t'encore un coup.



SCENE X.

CASSANDRE *armé*, ISABELLE, GILLES.

GILLES.

COurage not' maître, lâchez-lui tant seulement quatre balles dans le ventre pour l'affoiblir.

ISABELLE.

O Ciel !

CASSANDRE.

Il s'est sauvé, il a morbleu bien-fait, je l'aurois écalventré, dans la tremblante colere où je me suis engagé.

GILLES.

Tenez-vous sur vos gardes, Monsieur, il peut revenir & nous envoyer *ad patres*. Je vais faire le guet.



SCENE XI.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

POurquoi, Mamſelle l'impudente, ne vous êtes-vous point ſauvée comme nous ? Que vous diſoit cet inſolent ?

ISABELLE *rit & éclate.*

Mon pere... mon cher pere... mon pere...

CASSANDRE.

De quoi ris-tu, fille dénaturée ?

ISABELLE.

Je ne puis me diſpenſer de rire z'en éclat de la peur que vous a fait Cupoil.

CASSANDRE.

Je vous trouve bien impertinente de n'avoir pas eu peur auſſi, monſtre dénaturé, ſerpent que j'ai z'élevé dans mes entrailles, eſt-ce là la récompenſe de t'avoir donné la lumiere du jour ?

ISABELLE.

Pardi mon pere, c'eſt z'à ma mere que

je le dois t'autant & encore plus qu'à vous.

CASSANDRE.

Ah c'est parler cela, je suis content, & vous vous mettez t'à la raison.

SCENE XII.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES.

GILLES.

AH! not' maître, j'ai bien eu la venette, ce diable de Jacques Cupoil venoit pour vous manger le cœur au ventre, suivi de quatre ou cinq grands crocs de ses amis, un inconnu qu'on ne connoît pas, a pris seul contre eux tous votre défense, il leur a morguenne bouché le passage, il a éborgné Cupoil, & ses amis se sont tous sauvés en prenant la fuite.

CASSANDRE.

Ciel que je serois heureusement fortuné, si je pouvois embrasser mon libérateur.

GILLES.

Tenez, tenez, Monſieur, le voilà lui-même couvert de crote, de pouſſiere & de laurier.

SCENE XIII.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES, LEANDRE.

LEANDRE.

NE craignez rien, Monſieur, votre ennemi z'eſt déféré d'un œil, z'il a pris la fuite, & mon bras vengeur vous a vengé d'une vengeance qui lui z'ôte la moitié de ſa lumiere.

CASSANDRE.

Ah! Monſieur, nommez-moi promptement à qui je ſuis redevable d'un ſi grand ſervice; comment eſt-ce que c'eſt que vous vous appellez.

LEANDRE.

Je n'ai pas l'avantage d'être aſſez heureux pour avoir le bonheur d'être conu de

vous, Monsieur Cassandre, je m'appelle Christophe Joachim de Leandre, fils naturel d'Eustache Polycarpe le Roux, qui tenoit la Geole au Fort-Lévêque, du vivant du fameux Nivet. Parquoi j'ay l'honeur d'être neveu du côté de ma mere de Messire Claude Miton, Caporal des Carabiniers de Marseille en Poitou.

CASSANDRE.

Comment, Monsieur, vous vous appellez Leandre, fils du bon homme le Roux, qui vous a t'eu en fornication secrette d'une fille Angloise qu'on nommoit dans ce tems-là....... dans ce tems-là...... Attendez que je m'en souvienne...... Mon Dieu je l'ay sur le bord de ma langue, eh mais aidez-moi donc, la... la... la....

GILLES.

Catherine Zurich.

CASSANDRE.

Non.

GILLES.

Elisabeth Berne.

CASSANDRE.

Aih non.

GILLES.

Sufanne Solure ?

CASSANDRE.

Morbleu non.

GILLES.

Jeanne Tiremon ?

CASSANDRE.

Tais-toi.

GILLES.

Brigitte Chaudaffe ?

CASSANDRE.

Eh non, non, de par tous les diables, non, c'eft c'eft Magdeleine.

LEANDRE.

Magdeleine.

CASSANDRE, LEANDRE, *enfemble.*

Magdeleine Ficheconcos.

CASSANDRE.

Eh Monfieur, je l'ay beaucoup connue, ainfi que toute la terre. Oh Diable c'étoit

une fille inimitable, charitable, accostable, métable, traitable, respectable & convoitable.

GILLES.

Ah! Monsieur, cela est morguenne véritable & indubitable.

LEANDRE *se pannadant.*

Ah Monsieur.... Ah Mamselle.

CASSANDRE.

Mais, Monsieur, que puis-je faire pour reconnoître la reconnoissance que je vous dois de m'avoir sauvé la vie, mon bien......

LEANDRE.

Arrêtez, Monsieur.

ISABELLE.

Ah Liandre, je vous sens venir.

LEANDRE.

Monsieur mon beau-pere je vous y diray premierement que je vous demande pour toute grace de récompense, Mamselle z'Isabelle votre fille pour l'épouser z'en mariage.

GILLES.

Ou autrement si Mamselle l'aime mieux.

CASSANDRE.

Ah, Monſieur, vous me cauſez trop d'honeur, z'& après le ſervice que vous m'avez rendu, j'aurois ſix filles, que vous pourriez en diſpoſer comme il vous plairoit. Voici M. Griffard mon Notaire, qui vient z'à propos pour dreſſer le Contrat.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES, LEANDRE, M. GRIFFARD, Notaire.

LE NOTAIRE.

OU ſont les futurs Conjoints.

ISABELLE.

C'eſt moi, Monſieur, je ſuis toute prête.

GILLES *contrefaiſant Iſabelle.*

Me vla auſſi, Monſieur.

LEANDRE.

Retirez-vous z'inſolent. C'eſt moy, Mon-

sieur, qui suis le futur, & qui respire la consommation.

CASSANDRE.

Allons, Monsieur, vous n'avez tant seulement que les noms à remplir, lisez-nous le Contrat.

LE NOTAIRE.

Pardevant les Conseillers, Notaires Garde-nottes & Garde-selles, & Garde-robes du Châtelet de Paris; furent absens en leurs personnes Christophe Joachim de Leandre, soit disant mineur, demeurant rue des Foureurs, Paroisse S. Germain l'Auxerrois, d'autre part: & Blaise Cassandre, Bourgeois de Paris, & Sergent du Guet à pied, stipulant pour Cunegonde Isabelle sa vrai fille, de son consentement demeurante avec lui rue Trousse-vache, à la Corne de-cerf, Paroisse S. Jean-le-rond, d'une part.

Lesquels en la présence de leurs parens & amis cy-devant nommés; sçavoir, du côté du futur & de la future, d'Alexandre, Cesar, Thomas de Gilles, Parein de ladite future, Sonneur du quartier S. Roch, &

Lanternier en exercice de la rue Traversine, & rues circonvoisines, sont convenus de ce qui s'ensuit...

C'est-à sçavoir que ledit Joachim de Léandre & ladite Cunegonde Isabelle, pourront s'épouser devant ou derriere l'Eglise, le plutôt qu'ils pourront.

Ledit sieur Blaise Cassandre donne en conservation dudit mariage, seize livres de rente viagere à prendre sur une maison, scise rue Fromenteau.

Plus soixante livres onze sols en nippes, joyaux, bijoux, diamans, ustenciles, meubles & immeubles ci-après mentionnés.

SÇAVOIR,

Un bahu avec un gond & sa serrure.

Un bandage à descente.

Huit suspensoirs.

Trois seringues à fistule.

Un bourlet presque neuf.

Six beguins, trois gourmettes.

Un hochet de métal de prince.

Un diamant de Cédras estimé 8 liv.

Deux étuits à chapeau.

Une trape à prendre des rats.

Un urinal de fer blanc.

Six manches de couteau.

Leandre & Isabelle font des remercimens à Cassandre pendant qu'on lit les articles.

CASSANDRE.

Monsieur est Gentishomme, mettez encore une pelle, trois pincettes, & deux souflets.

LEANDRE.

Ah ! Monsieur.

ISABELLE.

Ah mon cher pere...... que de remercimens.

CASSANDRE.

Mettez pour ma fille par surcroit, Monsieur le Notaire, les quatre dada de feu sa mere que j'ai fait mettre au blanchissage.

LE NOTAIRE.

Quatre dada.

Le survivant des futurs époux aura pour prépuce dix-sept livres onze sols treize deniers, une fois payé à prendre sur le plus clair & le plus net du bien.

LEANDRE.

Ah! Monsieur, c'en est trop ; je suis piqué de la générosité de Monsieur mon beau pere. Mettez en cas que j'ai du bien, que je le laisse à ma femme ou à ses enfans mâles ou femelles présens ou futurs en rentes viageres à perpétuité.

ISABELLE.

Ah cher Liandre, je ne souffrirai point que.....

LEANDRE.

Cela sera comme ça, Mamselle.

Le Notaire signe.

FIN.

ISABELLE
GROSSE
PAR VERTU,
PARADE.

Repréſentée le Mardi-Gras 1738.

ACTEURS.

CASSANDRE.

ISABELLE.

GILLES.

LEANDRE.

LE DOCTEUR.

ISABELLE.



ISABELLE GROSSE PAR VERTU,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, GILLES.

ISABELLE.



Certainement, mon cher Gilles, tu es tout mon espoir.

GILLES.

Ho ! voilà qui est fort bien ; le diable

vous emporte, Mamſelle, à force d'avoir imaginé des tartagemes dans le pour & le contre de votre amour, le tournebroche de mon eſprit eſt uſé, les filles croyent qu'on eſt toujours en état & avec elles, il faut toujours recommencer.

ISABELLE.

Mais que veux tu donc que je devienne, vertueuſe comme je ſuis, faut-il que je me voye entrainée dans une himenée, où de toute néceſſité mon époux ſera cocu. Tu ſçais & tu n'ignore pas quelle haine j'ai pour le Docteur, & quel amour j'ai pour Liandre.

GILLES.

Oui, mais jarnonbille il faut recompenſer les gens quand on veut qu'ils ſe mettent dans le margouillis pour nous.

ISABELLE.

Quelle récompenſe veux-tu que je te donne? Tu ſçais que je n'ai tant ſeulement pas un liard.

GILLES.

Une fille a toujours une monnoye avec

laquelle elle peut s'acquitter, & on peut frapper cette monnoye-là en cachette, sans craindre d'être pendu.

ISABELLE.

Comment ! z'étant le domestique de mon pere, vous voudriez...... certainement...... Gilles, c'est z'une plaisanterie de votre part.

GILLES.

Oh bien faites donc comme vous voudrez; car avec votre Docteur, avec votre Leandre, avec la peste qui les étouffe, je ne sçais comment ajuster vos engingorniaux.

ISABELLE.

Je ne vois pas à quoi me résoudre. Dis-moi, me ferai-je enlever par Liandre ? ferai-je déclarer mon pere imbécille ? ou bien ferai-je empoisonner le Docteur ?

GILLES.

Attendez, je trouve un bon moyen pour empêcher qu'on ne vous pose (propose, veux-je dire) le Docteur : vous n'avez qu'à déclarer que vous êtes grosse.

ISABELLE.

Grosse ! je ne la suis point, mon cher

Gilles ; comment veux-tu que je la paroisse.

GILLES.

Eh pardi ! l'an passé que vous l'étiez, vous avez bien fait comme si vous ne l'étiez pas, vous pouvez bien faire à présent comme si vous l'étiez.

ISABELLE.

Taisez-vous t'insolent ; apprenez que je n'aime point les mots à double entente.

GILLES.

Ho parbleu, ce n'est pas pour vous manquer de respect, mais je ne m'embarrasse gueres si cela vous fache.

ISABELLE.

Quoique ton discours soit impertinent, je le trouve très-convenable. Allons, je me résous à passer pour grosse ; cela dégoûtera s'assurément le Docteur ; mais ne faudra-t-il point avertir Liandre que ce n'est qu'une feinte agriable que j'employe pour le posséder ?

GILLES.

Il faut que vous soyez bien bête, Mam-

ſelle, ne voyez-vous pas bien que s'il ſçait le pot aux roſes, il ne fera pas la grimace d'aſſez bonne grace, & qu'il ne viendra pas ſi bien à l'appui de la boule du patrigotage de notre tartagême d'amour. D'ailleurs, comme il doit être votre mari, il faut qu'il s'accoutume de bonne heure à croire que ſes enfans ne ſont pas de lui ſeul.

ISABELLE.

Je ſuis obligée de convenir, Gilles, que rien n'eſt ſi integre que tous tes raiſonnemens, je m'y ſoumets ſans regarder derriere moi davantage. Mais pour l'enflure.... dis-moi....

GILLES.

Allez, imbécile, allez, ne voilà-t-il pas une choſe bien difficile à imaginer. Retirez-vous, j'apperçois votre pere, je vais lui donner un godan.



SCENE II.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

HEu.... heu.... heu.... Pouas. Monſieur le Docteur (*il crache*) Monſieur le Docteur (*il éternue*) Monſieur le Docteur (*il ſe mouche*) ſe fait bien attendre.

GILLES.

La fievre vous ſerre, Monſieur Caſſandre, je ne connois rien de ſi malheureux, de ſi corbeau, de ſi chat-huant que vous.

CASSANDRE.

Comment ?

GILLES.

Il faut que vous ayez marché ſur une planette bien maligne, vous avez z'étez autrefois au Pilori, vous avez fait il y a deux ans amende honnorable, votre premiere femme vous a fait cornard, la ſeconde vous a fait cocu, vous avez la mine d'un ſinge, vous êtes

fait comme un ſcorpion, vous êtes bête comme un cochon, votre fille accoucha l'année derniere en pleine compagnie, & la voilà qui eſt encore groſſe aujourd'hui.

CASSANDRE.

Groſſe!

GILLES.

Oui vraiment, je viens pour vous préparer l'eſprit là-deſſus, ſi vous en avez.

CASSANDRE.

Eh ſçais-tu ſi c'eſt d'un garçon ou d'une fille?

GILLES.

Peſte ſoit de la roſſe, eſt-ce que j'y ai regardé?

CASSANDRE.

Eh dis-moi, par qui eſt-elle donc devenue groſſe? eſt-ce par quelqu'un de mes amis?

GILLES.

Non, mais il y a apparence que c'eſt par quelqu'un des ſiens. Tous vos amis ſont de vieilles charpentes qui tombent en canelle.

CASSANDRE.

Eſt-ce de mon Notaire?

GILLES.

Bon! il ne grossoye plus.

CASSANDRE.

Est-ce de mon Procureur ?

GILLES.

Il ne produit plus.

CASSANDRE.

Est-ce de mon Avocat ?

GILLES.

Il ne conclut plus.

CASANDRE.

Est-ce de mon Huissier ?

GILLES.

Il n'exploite plus.

CASSANDRE.

Est-ce de mon Marchand de drap ?

GILLES.

Il n'étale plus.

CASSANDRE.

Est-ce de mon Tailleur ?

GILLES.

Il ne cout plus.

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Il ne cout plus, il ne produit plus, il ne grossoye plus. Tiens maraut, voilà pour tes négatives. (*il le frappe.*)

GILLES.

Oui, oh ! Monsieur Cassandre, je ne suis point ingrat je vais d'une terrible façon vous en donner dans les tripes.

CASSANDRE.

Comment, misérable, tu oses frapper ton maître dont tu manges le pain, ah...., ah, ah, ah.

GILLES.

Oui, Monsieur Cassandre, vous avez besoin de cette petite correction-là. (*ils se battent & tombent par terre.*)

GILLES.

Vous voilà donc à terre, Monsieur Cassandre.

CASSANDRE.

Ah je suis tout disloqué.

GILLES.

Et moi aussi. N'avez-vous pas besoin d'un peu d'huile de cotteret ?

CASSANDRE.

Que dis donc encore ce pendart ?

GILLES.

Attendez, ne vous êtes-vous pas fait mal au nez ?

CASSANDRE.

Oui, coquin, je me suis fait mal au nez.

GILLES.

Il faut le tenir le plus chaudement que vous pourrez. Approchez, approchez.
(*il lui montre le cul.*)

CASSANDRE.

Otes-toi, malheureux, si tu ne veux que je t'assomme. Mais voilà ma fille, il faut que je la réprimande.

GILLES.

Et moi je vais boire chopine, & manger une tranche d'alloyau. Adieu Monsieur Cassandre.



SCENE III.

ISABELLE, CASSANDRE.

ISABELLE.

AHi, ahi, ahi, je n'en puis plus.

CASSANDRE.

Paroiſſez donc la belle, paroiſſez. Eh quoi donc! vous êtes encore groſſe?

ISABELLE *faiſant la révérence.*

Oui, mon pere.

CASSANDRE.

Mais ces façons là ne me conviennent point : eh que diantre; eſt-ce que vous ne ſçauriez vous amuſer à autre choſe?

ISABELLE.

Mon pere, cela m'eſt impoſſible.

CASSANDRE.

Je ne dis pas qu'on ne prenne quelque fois quelque paſſetems.

ISABELLE.

Ah ne m'étourdiſſez pas, je vous prie.

CASSANDRE.

Mais il faut par une sage conduite....

ISABELLE.

Il s'agit bien de sage conduite, c'est d'une Sage-femme dont j'ai affaire.

CASSANDRE.

Je ne sçais pas comment le Docteur prendra la chose.

ISABELLE.

Il la prendra comme il voudra.

CASSANDRE.

Heureusement il a la vûe basse.

ISABELLE.

En ce cas-là il pourroit bien ne s'en pas appercevoir.

CASSANDRE.

Mais dis-moi, ma mie, de qui est donc cet enfant?

ISABELLE.

Ah mon pere! vous sçavez ma vertu; n'exigez point un pareil aveu de ma part, je crains d'en z'accuser quelqu'un qui n'en seroit pas coupable.

CASSANDRE.

J'ai toujours reconnu de bons principes en toi. Mais j'apperçois le Docteur.

SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES *à cheval sur les épaules du Docteur.*

GILLES.

Dia, huriau, haye. Cet homme-là a le ventre si farci de science, qu'il ne peut pas faire un pas, il faut que je le conduise moi-même ici.

CASSANDRE.

Approchez, Seigneur Docteur, & venez embrasser ma fille.

LE DOCTEUR.

Volontiers.... (*le Docteur qui a un très-gros ventre, en voulant embrasser Isabelle qui a un gros ventre aussi, est repoussé, & ne peut en venir à bout.*

LE DOCTEUR.

Ouais! Pere Caſſandre, on dit que deux montagnes ne peuvent pas ſe rencontrer, mais il me ſemble que cela n'eſt pas toujours véritable.

CASSANDRE.

Toujours des maximes! ô l'habile homme! l'habile homme!

GILLES.

Allons voilà le moment du tartagême.

(*Iſabelle fait des grimaces.*)

LE DOCTEUR.

Oui, je ſuis fort habile. Mais....

CASSANDRE.

He bien c'eſt aujourd'hui que vous devez épouſer ma fille.

LE DOCTEUR.

Oui; mais...., le Docteur.

CASSANDRE.

Elle a les yeux bien émérillonnés.

LE DOCTEUR.

Oui. Mais....

CASSANDRE.

Nous allons bien nous divertir à la noce.

LE DOCTEUR.

Oui. Mais....

CASSANDRE.

Oui. Mais.... Oui. Mais.... Qu'eſt-ce que cela veut donc dire? Vous ſçavez bien que dans ces occaſions-là on ne doit pas reculer.

LE DOCTEUR.

Non. Mais....

CASSANDRE.

Tous les préparatifs ſont faits, il y a plus de huit jours que les fruits ſont préparés.

LE DOCTEUR.

Il y a plus de huit mois, de par tous les diables, que la poire eſt prête à tomber.

CASSANDRE.

Comment! Eſt-ce parce que vous vous appercevez que ma fille eſt groſſe, que vous voudriez rompre?

LE DOCTEUR.

Non. Mais....

CASSANDRE.

Je voudrois bien que vous me fissiez cet affront.

LE DOCTEUR.

Ecoutez. Je vous ai fait une promesse, votre fille m'a fait un poupon, retirons chacun notre en jeu.

CASSANDRE.

Allez, vous êtes un benêt.

LE DOCTEUR.

Tout beau! Pere la Rapapiolle.

GILLES.

Eh arrêtez donc. Voilà deux jeunes gens qui vont s'égorger. (*Gilles, comme pour les séparer, leur donne des coups de fouet, tout le monde jusqu'à Isabelle se bat. Gilles crie.*

Au Guet, un Commissaire, une Sage-femme, je suis grosse.

CASSANDRE.

Mais contraignons-nous, j'apperçois Leandre.

GILLES.

Silence, silence. *Conticuere omnes.*

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES, LE DOCTEUR, LEANDRE.

LEANDRE.

NOn, parbleu, il ne sera pas dit que j'en serai le dindon, & je vois bien que je n'ai pas d'autre parti à prendre que de mettre l'épée t'à la main.

GILLES.

Comment, qu'est-ce que c'est ?

(Le même tapage recommence, & les mêmes cris. Gilles renverse un boisseau de farine sur le Docteur, après quoi tout le monde se fait la révérence.

LEANDRE *à Isabelle.*

Ne doutez point de mon respect, cher-

mante z'Isabelle, mais ce que j'apprends est bien extraordinaire. Je quitte le Havre, où je passois assurément de très-beaux jours, je viens avec la chasse-marée sur mes fesses, dès que j'ai mis pied z'à terre à Paris, je monte derriere un fiacre, afin d'arriver plutôt, vous sçavez d'ailleurs que j'ai un devoiement qui m'incommode beaucoup; & malgré tous ces obstacles qui me sont envoyés par la Déesse Fortune, j'apprends en arrivant que c'est aujourd'hui le jour qui doit éclairer les flambeaux de votre union avec le Docteur.

LE DOCTEUR.

Oh ! je vous réponds.....

GILLES.

Paix.

LE DOCTEUR.

Si....

GILLES.

Taisez-vous, queue de morue.

LE DOCTEUR.

J'ai.....

GILLES.

Merde à votre nez.

ISABELLE.

Votre retour, mon cher Liandre, a bien de quoi me charmer certainement, vous pouvez être sûr que vous êtes le seul de mes amans dont je veux jouir par le mariage, & je vous sçais bien du gré d'avoir z'été si long-tems en Province, puisque cela n'a fait que z'emflammer votre amour.

LEANDRE.

Ah! que j'embrasse cent & cent fois vos genoux. Mais qu'est-ce que j'apperçois ?

ISABELLE.

N'ayez aucun étonnement, c'est un vent coulis qui s'est glissé dans la ruelle de mon lit, qui m'a gonflé, comme vous voyez.

LEANDRE.

Mamselle, se sont des fichus raisons que celles-là, songez qu'il y a dix mois que je partis par les battelets, & qu'assurément depuis ce tems-là, je ne vous ai ni vûe ni maniée.

ISABELLE.

Eh bien, il faut z'avouer que c'eſt un malheur qui m'a arrivé, je ne ſçais comment.

LEANDRE.

Ça ne fait rien charmante z'Iſabelle, je ſçais les manieres que doit z'avoir t'un Gentishomme, & je vous regarde comme mon épouſe, s'il n'y a point d'empêchement à not' mariage.

CASSANDRE.

Ah que je ſuis ravi de la joye que vous me cauſez. Allons, puiſque le Docteur ne veut point de ma fille, je vous la donne.

GILLES.

Beau compliment! Ah le porc.

LE DOCTEUR.

Volontiers.

LEANDRE.

Mais je fais ferment ſur la garde de mon épée, & ſur le toupet de cheveux dont vous m'avez accordé la faveur aux Porche,

rons, de ne me point coucher entre deux draps, que je n'aye fait l'accomplissement de deux choses.

ISABELLE.

Qu'est-ce que c'est ?

LEANDRE.

Premierement, charmante z'Isabelle, c'est que puisque vous êtes grosse, Monsieur votre pere ne périra jamais que de ma main.

CASSANDRE.

Comment ?

LEANDRE.

S'il vous avoit mise de bonne heure z'à l'Hôpital, je n'aurois pas le désagrément que j'ai t'aujourd'hui. La brebis n'est point coupable quand elle est mangée par le Loup. Ce n'est pas la faute de l'abricot quand il est tacheté par les morsures des injustes frelons : & quand l'enfant demande t'à faire caca, c'est la faute de Madame sa mere s'il vient z'à foirer dans ses chausses.

GILLES.

Cela est sensible.

LE DOCTEUR.

Cela eſt ſenſible.

GILLES *à Caſſandre.*

Allons préparez-vous z'à quitter la perruque.

CASSANDRE *à Gilles.*

Maraut.

ISABELLE *à Leandre.*

Ah! que vous m'allarmez! & quelle eſt l'autre choſe, mon cher Liandre?

LEANDRE.

Cruelle z'Iſabelle, c'eſt de mourir moi-même z'en perſonne devant vous tout à l'heure.

ISABELLE *pleurant.*

Ha!

(Tous pleurent.)

Allez, ingrat, allez, je n'étois groſſe que de vous voir.

LEANDRE.

Que dites-vous?

ISABELLE.

Tenez perfide, voilà toute ma réponſe

(Une terrine tombe de dessous Isabelle & se casse.)

LEANDRE.

Ah! que vois-je! quelle faveur! Feinte trop spirituelle! terrine qui me rendez la vie z'en périssant; taissons qui méritez d'être bordez d'or tout à l'entour, ne doutez point de l'estime & de la reconnoissance que j'aurai z'éternellement pour vous.

GILLES.

Il envie bien cette terrine-là; mais pour moi j'aimerois encore mieux une terrine de bœuf à la mode.

COUPLETS

Sur l'Air: De la béquille du pere Barnabas.

DE CASSANDRE.

DEscens à mon secours
Amour, daigne m'entendre;
Anime les vieux jours
Du bon homme Cassandre;
En mariant ma fille,

Ne me refuse pas
Un retour de béquille
Du peré Barnabas.

DE GILLES.

Beaux masques masculins,
Et beaux masques femelles,
Ayez plaisirs sans fins,
Ayez ardeurs fideles :
Si vous en croyez Gille,
Il faut ce Mardi-Gras,
Employer la béquille
Du Pere Barnabas.

FIN.

LE REMEDE

LE REMEDE

A LA MODE,

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, Tuteur d'Isabelle.

ISABELLE.

LEANDRE, amoureux d'Isabelle.

ARLEQUIN, Valet de Leandre.

GILLES, Ami de Caſſandre.

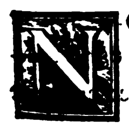


LE REMEDE *A LA MODE*, PARADE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN.



NON, Monsieur, vous dis-je, je ne vous servirai pas davantage, & voilà votre habit que je vous rends.

LEANDRE.

Quoi, mon cher z'Arlequin, tu n'as non

plus de pitié de mon amour que d'un chien mort.

ARLEQUIN.

J'en suis sou tout autant que de vous; Monsieur, il y a quinze jours que j'y travaille inutilement.

LEANDRE.

C'est-z'à-dire que tu m'auras frotté le cul de miel pour m'abandonner z'aux mouches ?

ARLEQUIN.

Comment diable voulez-vous que je fasse, Monsieur, le Tuteur est défiant, Isabelle est une imbécille, & vous êtes un sot, il n'y a si bonne fourberie qui n'ait besoin d'aide.

LEANDRE.

Eh bien, je te promets que j'aurai de l'esprit aujourd'hui tant que la journée durera; faits moi parler tant seulement z'une fois à la charmante z'Isabelle.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur, je veux bien me mê-

ler encore aujourd'hui de vos affaires ; mais il faut que vous mettiez Gilles dans vos intérèts, c'est votre pareil ; & quoiqu'il ait quitté le service du bon homme Cassandre, il a toujours conservé de l'autorité sur sa vieille cervelle. Allez lui faire votre visite, & revenez au logis ; je vais y retourner pour y ruminer une fourberie que j'ai imaginée, & pour prendre l'avis d'un de mes amis qui m'y attend.

LEANDRE.

Quel est cet ami ?

ARLEQUIN.

C'est le demi muid de vin qui est à la cave, il me parle toujours à cœur ouvert. Adieu Monsieur.

SCENE II.

LEANDRE *seul.*

IL z'est bien triste pour un homme de condition d'avoir z'à obéir à son valet ; mais enfin il n'y a point de villenies que je ne fis quand il s'agit de la charmante z'Isabelle. Hola, ho, Monsieur Gilles.

SCENE III.

LEANDRE, GILLES.

GILLES.

AHh, ah, c'est vous notre fillot, eh bien, Monsieur le beau Liandre, l'amour vous tient-il toujours comme la galle ?

LEANDRE.

Il est vrai de dire, Monsieur mon parein, que j'ai z'été toute ma vie très-galant à l'envers du beau sesque, mais pour z'à présent,

z'eſt la charmante z'Iſabelle qui a le deſſus.

GILLES.

Eh, eh parguienne, vous voudriez bien lui faire changer de place.

LEANDRE.

Il eſt vrai que ça me viendroit comme Mars en Carême.

GILLES.

Oui, mais vous ne ſçavez pas que le bon-homme Caſſandre a ſenti une culbute dans ſes boyaux pour ſa pupille, & qu'il en veut faire ſa femme drès ce ſoir.

LEANDRE.

Ah cachez cela, mon cher parein, vous me mettez le déſeſpoir tout par tout; j'avois pourtant bâti une furieuſe machine de plaiſir dans mon amour, & vous faites tout tomber, mais cela ſe relevera, car z'Iſabelle ſoit en petiſſant qui m'entraîne ſur elle, & ça viendroit z'à bien ſi vous vouliez nous aider.

GILLES.

Parguienne volontiers, je vais voir un moment cette vieille sçavante, & je tâcherai de lui tirer quatre ou cinq vers du nez, après j'irai chez moi vous retrouver.

(Il frappe à la porte de Cassandre.)

SCENE IV.

GILLES, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Que veut on ?

GILLES.

Eh ! bon jour feu not' maître.

CASSANDRE.

Bon jour Gilles, mon ami, que viens-tu faire ici ?

GILLES.

Morguienne je viens vous dire que vous êtes un vieux radoteur qui avez l'esprit où les poules ont l'œuf.

CAS-

CASSANDRE.

Comment, comment donc, que veut dire cette prédication ?

GILLES.

N'y a morguenne de prévarication que dans vos chausses. On dit que vous voulez enfiler un second mariage.

CASSANDRE.

Quoi ce n'est que cela ! eh bien oui, en dépit des goguenards, je prétends le faire dès ce soir.

GILLES.

Vous le ferez. Pardi je vous en défie, je parie dix, vingt, trente sols, que la prétendue en appelle à la Cour des Aides.

CASSANDRE.

Mais voyez t'un peu cet impertinent qui veut m'empêcher de faire une chose toute naturelle.

GILLES.

Ah, ah, oui dea, je suis bien sûr qu'Isabelle vous trouvera dénaturé.

CASSANDRE.

Voilà ce qui vous trompe, ma pupille eſt affolée de ma perſonne, elle attend ſûrement avec impatience les moments où je la poſſéderai.

GILLES.

Parguienne la pauvre fille ſera poſſédée du diable, & ſi vous ne lui entrerez pas dans le corps.

CASSANDRE.

J'entrerai... je ſortirai, ne t'inquietes pas.

GILLES.

Ma foi, vous ſortirez bien-tôt de ce monde; en attendant, ſi Iſabelle fait bien, elle ſe dérouillera avec un autre.

CASSANDRE.

Oh! quant à cet article, j'y mettrai un empêchement qui l'empêchera, je ſçaurai la garder, & j'attends un gros chien que je mettrai à notre porte qui ne connoîtra que moi.

GILLES.

Vous attendez un chien.

CASSANDRE.

Oui, un chien terrible, effrayant.

GILLES.

Un chien qui aura la queue au derriere.

CASSANDRE.

Sans doute voilà bien du verbiage.

GILLES.

Jurez-en donc que le diable vous emporte.

CASSANDRE.

Eh bien, que le diable m'emporte... si...

GILLES.

Ainsi soit-il, serviteur. *(il sort.)*



SCENE V.

CASSANDRE *seul.*

CE coquin-là voudroit me dissuader d'épouser ma chere petite z'Isabelle, & me faire croire qu'un autre le feroit peut-être mieux que moi ; c'est ce que nous verrons. Faisons descendre Isabelle pour la tâter un peu. Isabelle... Isabelle.

SCNEE VI.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

OH ça, mon petit chose.... mon petit bouchon, voici venir le moment que je veux te rendre heureuse d'un bonheur parfait, je t'épouse ce soir.

ISABELLE.

Aye, aye, aye, qu'est-ce que j'apprends!

CASSANDRE.

Doucement, tu cries avant qu'on t'écorche, ne mettons point la charrue devant les bœufs, & dis moi d'abord que tu m'aimes.

ISABELLE.

Monſieur, z'on m'a donné le fouet quand j'étois toute jeune, pour ce que je mentois aſſez ſouvent, c'eſt ce qui fait que je me ſuis corrigée, & c'eſt pour ça que je ne ſçaurois dire ça.

CASSANDRE.

Quoi! il n'eſt pas vrai que tu m'adores?

ISABELLE.

Pour de l'amitié pour vous, j'en ai t'à revendre; mais pour mon amour je l'ai mis t'avec un autre.

CASSANDRE.

Comment, tu oſes me dire cela, à moi? qui t'aime auſſi vigoureuſement que le chat aime le mou.

ISABELLE.

Oh Dame je ne ſuis point chat, moi, &

je, ne ſçaurois diriger mes affections à ſon exemple.

CASSANDRE.

C'eſt que tu n'y fais pas attention, ma printanniere ; tiens, tu m'aimeras ſans doute, dès la premiere nuit de nos nôces, je te careſſerai, je te tournerai de mille façons différentes & gentilles, mon bien ſera à toi, tu pourras me prendre tout ce qui te plaira.

ISABELLE.

Pour qui me prenez-vous, Monſieur, je ne ſuis point une voleuſe.

CASSANDRE.

Quand je dis prendre mon bien, c'eſt-à-dire t'en ſervir.

IASBELLE.

Tenez, ne ſemble-t-il pas que vous ſoyez un gros Monſieur pour vingt-deux francs que vous avez t'à dépenſer par mois ? ne vla-t-il pas un beau bijou pour qu'on vous le prenne.

CASSANDRE.

Ah tête bille, c'en eſt trop petite mijau-

rée, vous tranchez avec moi de la résolue, comme un potage aux herbes, & je prévois à vos petits airs, que si l'on ne vous retient, vous ne tarderez pas à prendre la clef des champs; mais d'homme d'honneur, vous serez engagée. Malgré ma complaisance, je n'ai pû me faire z'aimer de toi; mais puisque je n'en ai pû venir à bout à force de plier, je vais devenir d'une roideur infléxible, nous verrons lequel te conviendra mieux. Mais que vois-je? ô Ciel je suis perdu!

SCENE VII.

LEANDRE *en Marchand*, ARLEQUIN *en Monstre*, CASSANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

N'Ayez pas de peur, Monsieur, remettez-vous, car mon monstre ne tue pas même ses puces sans ma permission.

CASSANDRE.

A la bonne heure ; mais passez votre chemin.

ISABELLE *à part.*

Je crois que c'est Liandre qui s'est déguisé t'en Marchand de Monstres pour me voir.

CASSANDRE.

Ce n'est pas à moi à qui vous en voulez.

LEANDRE.

Pardonnez-moi, Monsieur, comme on m'a dit que vous étiez extrêmement curieux des curiosités les plus curieuses, je vous amene, Monsieur, une curiosité si curieuse, que jamais curieux n'a exercé sa curiosité sur une chose plus curieuse; c'est un petit animal, Monsieur, qui est né dans les Indes Occidentales ; il est est le fils naturel d'un Hanneton & d'une Belette : & comme on m'a dit que vous aviez besoin de quelque chose pour garder la virginité de Mamselle votre épouse, je viens vous offrir mon Monstre, Monsieur.

CASSANDRE.

Ah, Monſieur, ſoyez le bien venu, voilà juſtement ce qu'il me faut; mais je voudrois faire connoiſſance avec votre Monſtre.

LEANDRE.

Mon Monſtre, Monſieur, ſçait faire toutes ſortes de petites fichaiſes qui ſont très-capables de divertir z'une compagnie.

CASSANDRE.

Ne pourroit-on pas voir cela?

LEANDRE.

Oui dea, Monſieur, allons, Patrobogra, c'eſt ſon nom, ſaluez Mamſelle.

(*Arlequin en Monſtre ſalue.*)

Patrobogra, baiſe Monſieur.

(*Arlequin baiſe Caſſandre.*)

Patrobogra, danſez.

(*Arlequin danſe.*)

CASSANDRE.

Cela eſt admirable, je ſuis charmé.....

allons vîte, Monſieur, dites-moi combien vous me le voulez vendre ?

LEANDRE.

Monſieur, pour vous parler z'en conſcience, je ne puis vous le donner à moins d'un écu de trois livres.

CASSANDRE.

Ah, ah, cela eſt un peu trop cher.

LEANDRE.

Je ne vous ſurfais pas, Monſieur, c'eſt le prix courant des Monſtres.

CASSANDRE.

Oui, mais m'obéira-t-il ? car enfin quand on a un Monſtre, on eſt bien aiſe.....

LEANDRE.

Tout ainſi comme de même qu'à votre ſerviteur, pourvû que toutes les fois que vous voudrez vous en ſervir, vous l'appelliez par ſon nom ſans y rien changer, car ſans cela il devient furieux.

CASSANDRE.

Je m'en ſouviendrai fort bien, voyons. Patrobogra, ſautez.

(*Arlequin ſaute.*)

Il eſt charmant. Patrobogra, chantez.

(*Arlequin chante.*)

Je ſçais porter la terreur dans les ames,
Pour les maris, je jette feux & flammes.
Mais
Quoique monſtrueux, les Dames
Ne s'en effrayent jamais.

CASSANDRE.

Ah le joli animal! le joli animal, voyons, voyons, allons, Bograpatro.

(*Arlequin ſe jette ſur Caſſandre.*)

CASSANDRE *s'enfuyant dans ſa maiſon.*

A l'aide, à l'aide, au ſecours.



SCENE VIII.

ARLEQUIN *en Monstre*, LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

ENfin il est dehors d'avec nous, toi, mon cher z'Arlequin, fais un peu le pied de grue, pour que ce vieux Graillonneur ne vienne pat interrompre les sentimens d'amour que je veux avoir t'en conversation avec Mamselle, tiens.

[*Il donne son manteau à Arlequin.*]

ARLEQUIN.

Fort bien, Monsieur, je m'en vais garder les manteaux.

LEANDRE.

Charmante z'Isabelle, depuis le jour favorable où j'ai t'eu un bonheur assez à ma propice pour vous persuader de mes affections, je n'ai fait que mourir de chagrin de

n'avoir pas le plaiſir d'être aſſez heureux pour vous exprimer la paſſion que j'ai pour vos beaux yeux.

ISABELLE.

Monſieur Liandre, j'ai l'honneur de vous dire que depuis ce moment-là, les ſiecles m'ont paſſé comme des jours, votre peinture eſt toujours engravée dans mon cœur, & c'eſt ce qui fait que je ne dors pas la moitié de ma vie.

LEANDRE.

Vous êtes bien gracieuſe, charmante z'Iſabelle, je voudrois bien avoir du tems de reſte pour vous y faire ſentir toute ma reconnoiſſance ; mais j'eſpere que je le ferai bien-tôt tout à mon aiſe, ſi vous voulez bien conſentir à z'un enlevement qui vous mettra dans mes mains propres.

ARLEQUIN.

Sauve qui peut ; voilà le bonhomme Caſſandre.

ISABELLE.

Ah! tout eſt fichu.

LEANDRE.

O Ciel je n'en ſuis plus, d'abord qui n'y a de la trahiſon.

ARLEQUIN.

Non, non, demeurez, je me ſuis trompé, qu'il y vienne, je n'en fais qu'une bouchée.

CASSANDRE *paroiſſant à la fenêtre à part.*

Voyons un peu ce qu'eſt devenue cette petite étourdie?

LEANDRE *à Arlequin.*

Tu z'as des plaiſanteries qui me feroient peur, ſi je n'avois pas du courage; car z'enfin n'étoit la conſidération que j'ai pour Monſieur votre tuteur, je l'aurois tué plus de vingt fois.

ISABELLE.

Ah! mon cher Leandre, ne vous aviſez pas de ça, car je n'aime pas les tracaſſeries.

CASSANDRE *à la fenêtre à part.*

Comment me tuer ! écoutons de nos deux oreilles.

LEANDRE.

C'eſt que, voyez-vous, Mamſelle, je lui colerois l'ame ſur le pavé plus plate que l'image d'un double ; mais il n'eſt pas queſtion de cela, puiſque j'ai l'honneur de pouvoir vous enlever.

CASSANDRE *à part à la fenêtre.*

Ah, ah, race de Boureau, vous allez avoir affaire à moi. [*Il diſparoît.*]

ISABELLE.

M'enlever ! mais comment prétendez-vous le faire, mon cher z'Amant ?

LEANDRE.

Comme à l'ordinaire, Mamſelle, & ſur tout par le moyen de mon Monſtre, car il n'y a rien de ſi naturel qu'un Monſtre z'enleve une perſonne.

ISABELLE.

C'eſt fort bien dit, j'admire votre eſprit.

LEANDRE.

Allons z'Arlequin, enleve Mamſelle.

ARLEQUIN.

Parbleu, Monſieur, je n'avois pas compté là-deſſus.

LEANDRE.

Comment, maraud, pourquoi t'eſ-ce que j'ai z'un valet, eſt-ce pour que je me ſerve moi-même ?

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur.....

LEANDRE.

Si tu me fais mettre l'épée z'à la main, je te donnerai cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

La peſte ! allons, Mamſelle, dites-moi comment il faut que je vous prenne, pour vous enlever malgré vous.



SCENE IX.

CASSANDRE, LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

CASSANDRE *bat Leandre.*

HOrs d'ici, coquins, je vous apprendrai à fleurer l'honneur des filles.

LEANDRE *fuyant.*

Je fuis perdu.

ARLEQUIN *faute par la fenêtre dans la maifon de Caffandre.*

CASSANDRE.

Et vous rentrez, petite gaupe effrontée, je ne fçais qui me retient... mais en attendant, je vais monftrueufement étriller le monftre.

SCENE X.

GILLES, LEANDRE.

GILLES.

A Qui en avez vous, notre fillot ? morguenne vous voilà rouge comme un œuf frais, il y a une heure que je vous attends cheux moi aussi-bien que votre maîtresse, & je n'en vois pas la queue d'un.

LEANDRE.

Ah, mon cher parein, vous voyez t'un homme indigné du mauvais cœur du bon homme Cassandre.

GILLES.

Est-ce qu'il a rendu son diné ?

LEANDRE.

Non, mais il a t'eu l'insolence de me surprendre avec z'Isabelle.

GILLES.

Je vois ce que c'est, vous avez eu dis-

pute ensemble, & le manche à balai s'est mis entre deux.

LEANDRE.

Non pas; mais ce vieux bouquin qui ne sçait pas vivre, en voulant battre mon valet, a t'eu la maladresse de me frapper.

GILLES.

Et cela vous a fait rentrer votre amour dans le ventre.

LEANDRE.

Tout z'au contraire, je suis piqué comme z'un chien, & j'aimerois à présent z'Isabelle quand elle auroit la galle & la courrante, paroles ne puent point. Vous m'avez promis votre assistance dans mes besoins, les voilà qui me pressent, car enfin elle consent que je l'enleve.

GILLES.

Oh! ce qui est dit est écrit, pour ces petites sortes de choses là, ma maison est ouverte aux honnêtes gens, mais il faudra pourtant l'épouser, fillot.

LEANDRE.

Tout z'aussi-tôt que je serai dessus les lieux, mon parein, car enfin il faut qu'elle soit en sûreté, tenez je veux l'y mettre avant de l'épouser.

SCENE XI.

ARLEQUIN, LEANDRE, GILLES.

ARLEQUIN *sautant par la fenêtre.*

Garre l'eau.

GILLES.

Ah! c'est toi camarade; qui est-ce qui te conduit comme ça par la fenêtre?

ARLEQUIN.

Comment, sçavez-vous bien que ce vieux singe m'a poursuivi dans la maison comme un chien qui emporteroit son soupé, je n'ai trouvé d'autre moyen que d'accrocher ma peau à la muraille, il l'a prise pour moi, & il la rosse actuellement comme tous les diables.

GILLES.

Jarnidienne je ne voudrois pas être dans ta peau.

ARLEQUIN.

Parbleu ni moi non plus ; mais consolez-vous à *Leandre*, Monsieur, j'ai trouvé le moyen de dire z'un mot à vot' Maitresse, & vous l'allez voir.

GILLES.

Bon ; elle viendra comme il pleut des andouilles.

ARLEQUIN.

Veux-tu parier... Tenez, Monsieur, c'étoit dans le tems que le bon homme Cassandre étoit devant elle... elle me tournoit le cul... enfin vous verrez si je suis un menteur... elle va vous le montrer par la fenêtre.

LEANDRE.

Ah ! mon cher z'Arlequin, tu me remets la vie au corps, & n'étoit que les présens sont très-rares, je t'en ferois t'un sur le champ.

ARLEQUIN.

Monsieur, vot' fidel serviteur boiroit bien chopine à vot' santé.

LEANDRE.

Je crois que ce maraud est salé, car il a toujours soif.

ARLEQUIN.

Eh tenez, Monsieur, la voilà.

SCENE XII.

LEANDRE, ISABELLE *à la fenêtre*, CASSANDRE.

LEANDRE *à Arlequin & Gilles.*

METtez-vous t'en cachette en vous retirant z'à l'écart. [*à Isabelle*] Mamselle, j'ai eu le bonheur de vous plaire sur le pavé du Roi, & vous avez regardé mon amour de votre bon œil, mais je ne sçais pas comment vous le prendrez d'ici.

ISABELLE.

J'ai l'honneur de vous y dire, Monsieur, que je ne suis point z'une fille à deux en-

vers, & que je parle au derriere des gens tout comme en face; quant z'à moi, les humeurs ne changent point les honneurs, c'est pour ça que je vous aime aussi-bien z'en haut qu'en bas.

LEANDRE.

Je vous dirai donc, Mamselle ma Maîtresse, que je suis bien fâché de n'avoir pû vous enlever, & que pour la premiere fois que je me trouve avec vous, je vous aie ratée.

CASSANDRE *passant la tête à la fenêtre.*

Encore!

ISABELLE.

Cela z'arrive assez souvent, mon cher Liandre, mais ça se racrochera. Ce qui me chiffonne malheur, c'est que mon tuteur ait z'eu l'honneur de mettre la main sur vous.

LEANDRE.

Ça me fait comme d'un cloud z'à soufflet, Mamselle, & ça ne doit pas nous étonner; ce sont de ces choses qui surviennent z'ordinairement quand z'on est amoureux des gens.

CASSANDRE *à part.*

Puiſque tu y prends goût, je te mettrai les épaules en marmelade... Achevons d'entendre.

ISABELLE.

Vous aurez donc la bonté de m'aimer bien long-tems.

LEANDRE.

Que je ſois quinze jours ſans vous aimer, ſi je manque à la fidélité.

ISABELLE.

Vos parjures me raſſurent, mon cher Liandre; & pour cinq ſols, je vous prierois de m'enlever tout préſentement.

LEANDRE.

N'y a rien qui ne ſe puiſſe faire; & ſi vous en avez t'envie, mon parein & mon valet m'aideront.

ISABELLE.

Voyez un peu comment z'on pourroit faire par la fenêtre, & je m'en vais pendant ce tems-là faire un paquet de mes z'hardes pour les emporter z'avec moi.

[*elle rentre.*]

SCENE

SCENE XIII.

LEANDRE, GILLES, ARLEQUIN.

LEANDRE.

HOla, mon parein, Monsieur Gilles ; hola, mon valet z'Arlequin.

GILLES.

Mordienne, fillot, tu as eu bientôt vîte fait.

LEANDRE.

Oh ça, mes amis, Isabelle veut bien que je la renleve par la fenêtre, donnez-moi votre avis pour la descendre.

GILLES.

Cela est embarrassant... si elle étoit en bas, nous trouverions plus aisément un moyen pour la monter.

ARLEQUIN.

Vraiment, oui, quand nous devrions nous y mettre tous trois.

GILLES.

Oh bien, mon avis est que nous allions

chercher de la pierre à Arcueil, & qu'avec cinq ou six bons Maçons nous faſſions vîte un eſcalier d'ici à la fenêtre.

LEANDRE.

Ça ne feroit peut-être pas aſſez tôt fait.

ARLEQUIN.

Il ne ſçait ce qu'il dit, Monſieur, laiſſez-moi faire, je ferai paſſer ici une charrette pleine de foin, Mamſelle z'Iſabelle ſe jettera dedans, & vous monterez deſſus.

LEANDRE.

Mon cher z'Arlequin, tu as z'une belle invention.

ARLEQUIN.

Vantez-vous en.

LEANDRE.

Mais j'ai tant de reſpect pour Mamſelle z'Iſabelle, que je ne voudrois pas faire ça en pleine rue, il faut mieux prendre une echelle.

ARLEQUIN.

Monſieur, c'eſt bien dit, mais Mamſelle Iſabelle met-elle des caleçons?

LEANDRE.

Fy-donc.

ARLEQUIN.

Tant mieux, Monſieur, chemin faiſant je prendrai ma lorgnette d'Opéra. Allons, Gilles, viens chercher une echelle.

GILLES.

Ah ! d'auſſi bon cœur, que ſi c'étoit pour te pendre, mon ami.

SCENE XIV.

LEANDRE *ſeul.*

D'Autant qu'on dit toujours que les gens fortunés ſont favoriſés par l'audace, d'autant plus j'eſpere par l'impoſſibilité que j'entreprends, je n'ai z'autre choſe à z'appréhender que la vindication du bon homme Caſſandre. Ah ! ne peut-on z'aimer ſans craindre le lendemain queuque choſe de cuiſant.

SCENE XV.

ARLEQUIN, GILLES, LEANDRE.

ARLEQUIN *avec une échelle*

A L'aſſaut, à l'aſſaut.

GILLES.

A la ſauſſe, à la ſauſſe, monte le premier.

LEANDRE.

Il faut z'appeller tout bas la charmante z'Iſabelle, & lui dire que ſon Amant eſt tout prêt à faire ce qu'elle ſçait bien.

ARLEQUIN *monte à l'échelle, & fait pluſieurs lazis.*

Mamſelle, Mamſelle.

CASSANDRE *dans la maiſon.*

Me voilà, je vais monter ſur la fenêtre, prenez garde à moi.

GILLES.

N'y a rien à craindre en montant, Mamſelle, mais prenez garde à votre deſcente.

CASSANDRE *en femme deſcend par l'échelle, aidé par les autres.*

ARLEQUIN.

Attendez donc, vous m'étranglez.

CASSANDRE.

C'eſt ce que je n'ai jamais été enlevée.

GILLES.

C'eſt un mal-à-droit, Mamſelle, donnez-moi le pied.

CASSANDRE *lui donnant du pied au cul.*

Tenez le voilà.

GILLES.

Ouf. Vous avez la charniere bien rude

LEANDRE.

Venez dans mes bras, ma chere maîtreſſe, que je ſupporte cet aimable fardeau, pour ne m'en décharger que chez mon parain.

CASSANDRE.

Attendez, beau Leandre, auparavant j'aurois envie de vous donner un baiser sur la joue, en témoignage de l'amour que je vous porte.

LEANDRE.

Voilà qui z'est fait, Mamselle, baisez-moi où il vous plaira, si cela vous fait plaisir.

CASSANDRE.

Approchez. [*il mord Leandre.*]

LEANDRE.

Aye, aye, vous me mordez ; je perdrai votre respect, je m'en vais jurer.

ARLEQUIN.

Je ne croyois pas qu'un baiser fit tant de plaisir.

GILLES.

Je m'en vais chercher un sceau d'eau pour les séparer.

LEANDRE.

Ah! c'est Monsieur Cassandre.

CASSANDRE.

(Il tire un bâton & les bat.)

Ah! ah! Messieurs les suborneurs, je vous apprendrai que je me mouche pas du bois dont je me chauffe.

ARLEQUIN *met l'échelle sur son dos, & Cassandre le bat.*

Prenez garde à ce que vous faites; l'échelle n'est pas à moi; si vous la cassé vous la payerez au moins.

SCENE XVI.

CASSANDRE.

VOilà comme je conseille de traiter ces haut-la-queue qui viennent faire des courbettes dans les maisons où ils sentent des femmes. Il m'en coute la moitié de ma barbe, mais ils n'ont qu'à garder celle-là; car ils n'en auront point d'autre. Malgré tout le mic-mac de ce tripotage, je ne veux point relancer Isabelle, sur tout dans le dessein où je suis de le couper court à Leandre.

SCENE XVII.

GILLES, CASSANDRE.

GILLES.

PArguienne je veux encore essayer de brider ce vieil oison.

CASSANDRE.

Ah! c'est toi. Viens-tu chercher ta part de la bastonade ?

GILLES.

Doucement, doucement, féu notre maître, à qui diantre en avez-vous ? est-ce qu'on vous a refusé votre picotin ?

CASSANDRE.

Quoi ! tu oses me demander pourquoi ? n'es-tu pas un conjurateur de la conspiration qu'on a conjurée contre la compagne de ma couche ?

GILLES.

Vous en avez menti, respect de moi,

& vous prenez votre cul pour vos chausses.

CASSANDRE.

Quoi ! ce n'est pas toi qui....

GILLES.

Nenni vraiment, je sçais tout, & je venois vous le dire : c'est un autre Gilles.

CASSANDRE.

Un autre Gilles !

GILLES.

Oui, c'est Gilles le niais, celui-là.

CASSANDRE.

Je me doutois bien aussi....

GILLES.

Moi, testiguienne, je vous respecte plus qu'une vieille relique, & je ne vous ferois mardi pas cocu quand vous auriez épous'té ma mere.

CASSANDRE.

Vous vous ressemblez donc beaucoup.

GILLES.

Oh qu'il y a bien de la différence, il lui

manque une grosse dent à celui-là, & puis il a une tache de vin à la fesse gauche.

CASSANDRE.

Eh oui, mais.... mais je n'ai vû son cul ni le tien. Quoiqu'il en soit, je suis bien aise que ce ne soit pas toi; car tu peux me servir. Comme je ne puis pour certaines raisons épouser ce soir Isabelle, afin de me l'assurer par un attachement qu'elle ne puisse rompre, j'ai pris le parti de rentrer chez moi, & de la mettre hors d'état d'en épouser d'autres, & de boucher ainsi toutes les avenues qui pourroient introduire jusqu'à elle.

GILLES.

Ah, Monsieur, que dites-vous-là! je vous avertis que je n'ai ni fil ni aiguille, ni plâtre ni emplâtre à vous prêter pour ça, je suis fort votre ami, mais non pas votre complice.

CASSANDRE.

Tu ne m'entends pas, je te dis que je veux avancer quelques jours la naissance de

la postérité qu'elle me doit donner.

GILLES.

Il falloit donc s'y prendre trente ans plutôt.

CASSANDRE.

Vien, sui moi pour m'aider un peu.

GILLES.

Vous aider, j'aime mieux tout faire.

CASSANDRE.

Pour m'aider, te dis-je, à la persuader, Il faut commencer par un bout.

GILLES.

En ce qui est en cas de ça, je ne vous crois pas persuasif, & je vous réponds qu'elle finira par un autre.

CASSANDRE.

Nous la persuaderons moi & toi, & tu t'en iras quand cela sera fait.

GILLES.

Diantre ; il faudra donc que je fasse porter mon lit cheux vous. Allons.

SCENE XVIII.

LEANDRE, ARLEQUIN, GILLES *à la fenêtre.*

LEANDRE.

JE ſuis d'un malheur qui va toujours de pis en pis ; mes projets ſont des fauſſes-couches en avortant toujours.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monſieur, oubliez Iſabelle, moi j'en ferois un grenier à coups de poing, car elle fait de nous un grenier à coups de bâtons.

LEANDRE.

Que j'oublie z'Iſabelle ! je n'en quitte pas la partie pour cela, eſt-ce qu'on oublie ſa maîtreſſe comme z'une épingle ? j'aimerois mieux t'oublier à me moucher quand j'ai la roupie.

GILLES *à la fenêtre.*

Arlequin, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah! c'eſt toi Gilles, qu'eſt ce qu'on fait là-haut.

GILLES *à la fenêtre.*

Rien encore par bonheur, mais faut ſe défier de tout. Le bon homme Caſſandre a dit à Iſabelle qu'il l'épouſeroit demain, & que c'étoit comme ſi ça étoit fait, & que drès tout à l'heure il ne vouloit plus faire lit à part; fais en ton profit: adieu.

LEANDRE.

Qu'entends-je! la fureur du déſeſpoir me rend furieux.

ARLEQUIN.

Tout beau, Monſieur, puiſqu'il faut qu'Iſabelle en paſſe par-là ou par la fenêtre, il ne ſera pas dit que nous n'aurons pas la primauté. Tenez-vous là pour voir ce qui ſe paſſe, je vous y rejoints dans un moment.



SCENE XIX.

LEANDRE *seul.*

PUisque me voilà tout seul sans personne au monde à qui parler, je veux m'entretenir de par moi, comme qui diroit en Poësie par magnére de strances.

Quels tourmens tourmentent mon ame,
Mon amour est gros de fureur;
Je suis enflammé d'une flame....
Que veut éteindre un vieux tuteur.
Cassandre veut donc que je crêve,
De mes malheurs infortunés,
Il la reprend quand je l'enleve,
Et se rit de mon pied de nez.

Mon pied de nez... ah! quelle image.
C'étoit bien sur un autre pied,
que je voulois mettre en usage
La belle qui me fait pitié.
Mais quelque chose que tu fasse,

Je sçaurai bien te la ravir,
Cassandre quitte-moi la place
Et laisse-moi seul la remplir.



Que dis-je! au moment que je crie,
Tu tâches d'être son vainqueur,
Et ta main tremblante flétrie,
A tâtons cherche ton bonheur.
Ni ta laideur, ni ta molesse,
Ne peuvent point me rassurer
Malgré ton âge & ta foiblesse,
Un triste coup peut arriver.



Quoi la force à tes voeux succéde!
Isabelle défends toi bien,
Tu pousses, il repousse, tu cédes.
Arrête, arrête donc vieux chien.
Du coup que tu porte à ma belle
Je ressens les foibles ardeurs;
Non, non, ce n'est point Isabelle,
C'est moi que tu... Ciel je me meurs.

SCENE XX.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN *déguisé en Mercier.*

OR ça, Monſieur, quoiqu'il n'y ait perſonne ici, je veux en particulier vous dire un mot en ſecret à l'oreille.

(*Il parle tantôt haut, tantôt bas.*)

Premierement il faut que vous.... & pour que vous entriez.... & ſelon qu'Iſabelle le prendra...., vous ferez de nouveaux efforts... mais auparavant, allez vous faire.... vous voilà bien inſtruit. Dépêchez.

LEANDRE.

A la fin j'eſpere que je ſerai heureux ſi j'ai du bonheur. *Il ſort.*

ARLEQUIN *ſeul crie.*

Des couteaux, des ciſeaux, des peignes, des peignes, des ciſeaux, des couteaux, du fil & des aiguilles pour les femmes à enfiler,

filer, des lacets de six aulnes pour les filles de précaution, des étuits pour mettre quelque chose, & des choses pour mettre dans des étuits.

SCENE XXI.

GILLES, CASSANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN *en Mercier.*

ISABELLE.

HOla, ho, Monsieur l'homme, nous voudrions bien voir votre marchandise.

ARLEQUIN.

Volontiers, Mamselle, je n'ai rien de caché pour les Dames.

CASANDRE.

Montrez-nous un peu ce que vous portez.

ISABELLE.

Il me semble que vous n'avez pas grand chose.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Mamſelle, ce n'eſt pas que notre commerce eſt diablement tombé depuis qu'on s'eſt mis ſur le pied de tuer un Mercier pour un peigne.

GILLES.

Parlez donc, frere, n'auriez-vous rien qui me convînt?

ARLEQUIN.

Si fait, mon ami, j'ai ici une étrille, par exemple, dont je vous ferai bon marché, ſi c'eſt pour vous.

CASSANDRE.

Voyons, voyons vos peignes.

ARLEQUIN.

Si c'eſt pour votre tête, Monſieur, je crois qu'il vous faut un peigne de corne.

ISABELLE.

Pour moi je voudrois un bijoux, pour que Monſieur m'en fit un préſent de nôces.

CASSANDRE.

Rentrons, rentrons ma mignone, va cet homme là n'a rien de rare.

ARLEQUIN.

Comment rien de rare ? C'est que je n'ai pas sur moi ce que j'ai de plus beau, c'est mon valet qui le porte. Je fournirai par exemple. *Ici Arlequin nomme différentes choses qui sont plaisanteries par rapport aux Spectateurs.*

J'ai encore ici un bonnet du Grand Vizir d'Angleterre qui fait voir des étoiles en plein midi.

CASSANDRE.

Ah voyons cela.

ARLEQUIN.

Attendez que je vous l'essaye. *Ici Arlequin met un bonnet sur la tête de Cassandre, sur lequel est du papier où sont écrits ces mots : MAMSELLE, DITES QUE VOUS AVEZ QUEUQUE CHOSE.*

Eh bien, que voyez-vous ?

CASSANDRE.

Je vois seulement que je n'y vois goute.

ARLEQUIN.

Attendez que je l'enfonce encore.

CASSANDRE.

Aye, aye, mais j'étouffe.

ARLEQUIN.

Vous ne voyez rien sûrement.

CASSANDRE.

Non vraiment, où sont donc ces étoiles en plein midi?

ARLEQUIN.

Ma foi je n'y songeois pas, vous ne pouvez pas les voir, car il n'est pas midi, Adieu, Monsieur, je viendrai vous l'essayer demain à onze heures trois quarts. Serviteur.

(Il sort.)



SCENE XXII.

CASSANDRE, GILLES, ISABELLE.

CASSANDRE.

Ce Marchand n'est qu'un extravagant qui n'a fait que nous interrompre dans ce que j'avois entrepris. Allons, rentrons, ma belle, que j'acheve de te dire....

ISABELLE *en criant.*

Ah, ah! ah Pentecôte, Ah, ah! Mardi-gras, je n'en puis plus, je me meurs.

GILLES.

Qu'est-ce qu'il y a, voulez-vous la Sage-femme, Mamselle?

ISABELLE *gravement & lui donnant un soufflet.*

Impertinent z'il vous convient bien de dire du mal de ma maladie. Ah, ah, ah, a, a, a, ah!

CASSANDRE.

Eh mais qu'as-tu donc, ma chere enfant.

ISABELLE.

La colique, ah, a, a, ah!

GILLES.

Ma foi c'eſt la rage.

CASSANDRE.

Et vîte, & vîte, Gilles, mon cher ami, va chez l'Apoticaire ici près, qu'il apporte un lavement qui n'ait ſervi à perſonne.

GILLES.

Faut-il qu'il apporte auſſi un pot de chambre?

CASSANDRE.

Eh! va donc vîte; & toi ma chere petite, va te mettre ſur ton lit dans la poſture néceſſaire pour recevoir du ſoulagement. Je vais t'envoyer l'Apoticaire dans un inſtant.

ISABELLE *en s'en allant.*

Ah, ah, a, a, a, ah!

SCENE XXIII.

CASSANDRE *seul.*

LA pauvre créature! je l'aime tant que je ressens moi-même les épreintes de la colique, & n'étoit que j'attends l'Apoticaire, je me soulagerois dans un coin pour me débarrasser de l'embarras que me cause dans le ventre la douleur que souffre t'Isabelle..... Mais Dieu me pardonne la parole, voici l'Apoticaire. O petit Cupidon, que ne me transforme-tu dans ce moment en seringue, j'aurois le plaisir d'entrer.... ah que cette idée est voluptueuse, elle me met tout hors de moi.



SCENE XXIV.

LEANDRE *en Apoticaire*, GILLES, CASSANDRE.

CASSANDRE.

ALlons promptement, Monſieur, allons, ſoulager une pauvre fille qui vous attend pour faire ſes néceſſités. Votre remede eſt-il prêt.

LEANDRE.

Toujours tout prêt, Monſieur, & je vais lui en poſer un dont je me flatte qu'elle ſera contente.

CASSANDRE.

Suivez-moi, Monſieur, je vais vous mettre moi-même en fonction.

GILLES.

Fi donc, Monſieur, Iſabelle ne voudroit pas que vous voyez ſon gros viſage, & puis, Monſieur l'Apoticaire eſt comme le Greffier de

de Vaugirard ; il ne sçauroit rien faire quand on le regarde.

LEANDRE.

Il est vrai, Monsieur, que si la distraction me prenoit, cela m'empêcheroit peut-être de le mettre comme il faut.

CASSANDRE.

Allez donc, Monsieur l'Apoticaire ; mais sur-tout mettez bien du beurre, car elle est fort délicate.

LEANDRE.

J'y mettrai tout ce qu'il faudra.

(Il entre chez Cassandre.)

SCENE XXV.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

SAns cette maudite colique, je crois que je serois venu à bout à la fin du tems de persuader Isabelle de la force de mon

amour, je suis actuellement dans une défaillance.

GILLES.

Pour calmer votre inquiétude, en guise de lavement, nous devrions boire un coup en attendant qu'Isabelle ait pris le sien.

CASSANDRE.

Ah, mon ami, j'ai perdu courage, & j'attends qu'Isabelle ait rendu son lavement pour le reprendre; mais il me semble que j'entends Isabelle qui se plaint.

GILLES.

Dame, Monsieur, la premiere fois qu'on prend un remede.... Monsieur l'Apoticaire, mettez du beurre.

CASSANDRE.

Voyons un peu ce que c'est..... la porte est fermée.... voyons par la serrure.... Ah! qu'ai-je vû....? ah, Gilles, l'Apoticaire.

GILLES.

Eh bien, Monsieur?

CASSANDRE *regarde toujours.*

Il se trompe.

GILLES.

La distraction, Monsieur, la distraction.

CASSANDRE *regarde toujours.*

Ah, je le reconnois, c'est le scélérat de Leandre, je suis au desespoir.

GILLES.

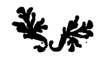
De quoi vous fâchez-vous ? Morguienne épousez là quand vous voudrez, vla de la postérité toute faite.

CASSANDRE.

Ah, mon ami, je suis trahi ; mais pour me venger, je prétends lui faire épouser son Isabelle, pour avoir le plaisir de le faire cocu.

GILLES.

Il faut qu'il ne vous craigne guères, car il m'a dit qu'il vous la donneroit à garder : venez, venez, Monsieur Leandre, la paix est faite.



SCENE derniere.

LEANDRE, CASSANDRE, GILLES.

LEANDRE.

JE vous propose assurément, Monsieur, une grosse quantité d'excuses pour la liberté que j'ai prise chez vous.

CASSANDRE.

Ce qui est fait est fait, Monsieur l'Apoticaire, il n'y a plus rien à faire ; je vous la donne pour vous payer du lavement.

GILLES.

Elle ne rendra pas celui-là d'aujourd'hui.

Fin de la Piéce.

DIVERTISSEMENT.

Sur l'Air : *Des Sauvages.*

FOin
De votre grouin,
Vilain marſouin :
Eſt-ce que ce Jouvenceau
Ne l'a pas beau ?
Comme vous il n'eſt pas vieux,
Pituiteux,
Gouteux,
Cagneux,
Hargneux,
Grogneux ;
Et pis c'eſt que ç'a de beaux cheveux ;
Vous,
Soit dit entre nous,
Vot' poil eſt roux ;
Avec vot' vilaine toux,
Vous faites ſous vous :
Ç'a n' conviendroit pas

A vos appas,
Mam'ſelle, n'eſt-ce pas ?
Portez vot' mou à not' chat.

Par un coup de hazard,
A la port' Saint Bernard ;
Un jour il ſe baignoit,
Lorſqu'ell' paſſoit,
Si-tôt qu'elle eût vû
C'gars tout nû,
De c'beau fils,
De c'tAdonis
Son cœur devint z'épris.
Seul dans Paris,
Peut-être il a pris
A Mam'ſelle z'Iſabelle :
Son cœur z'eſt un cœur neuf,
Elle eſt née en mil ſépt cent dix-neuf,
Il ne ſera pas ſi-tôt veuf.

CASSANDRE.

Vas, Gilles, ton fillot
Dans peu s'en trouvera le ſot :
Il viendra ſûrement
Un Apothicaire charmant

Qui sera son Amant,
Et qui donnera t'un lavement,
Comme lui z'à ç'te Belle,
Et donnera des rendez-vous,
Léandre deviendra jaloux ;
Tout ira sans dessus, dessous :
Moi je rirai comme un fou,
Quand je le verrai cou-cou.

Foin, &c.

VAUDEVILLE.

Sur l'Air : *Ventez-vous-en.*

IL y a dans l'isle de Cythere
Une bande d'Apothicaires
Qui vous guettent sur le chemin,
Seringue en main,
Seringue en main ;
En vous disant : Il est benin ;
Belle, voulez-vous un clystere?
C'est le remede d'à présent,
Servez-vous-en.

LEANDRE.

Quand nous ſerons mariés, ma chere,
Ne prenez point d'Apothicaire,
Sinon je ſerai mécontent,
Très-mécontent,
Fort mécontent.

ISABELLE.

S'il m'en faut un autre pourtant,
Je ſuivrai la route ordinaire,
C'eſt le remede d'à préſent,
Vantez-vous-en.

ISABELLE.

Vous ſçavez tous que la colique
Z'eſt un mal qui n'eſt Catholique;
Monſieur me donne un lavement
Bien proprement,
Fort proprement:
Je ſuis guérie z'en un inſtant,
N'eſt-ce pas là z'un bon tropique?
C'eſt le remede d'à préſent,
Vantez-vous-en.

ARLEQUIN.

Femme que l'on portoit en terre,

Rencontra ſon Apothicaire ;
Si-tôt que la ſeringue entra
Dans ſtendroit là,
Dans ſtendroit là,
Tout auſſi-tôt ſon mal ceſſa.
O grande vertu du clyſtere !
C'eſt le remede d'à préſent,
Servez-vous-en.

CASSANDRE.

Vieillards ſujets à la gravelle,
Voulez-vous garder une Belle ?
Méfiez-vous des jeunes gens,
Ces inſolens,
Inſinuans,
Pouſſent le clyſtere en avant,
Pour bien guérir une Pucelle ;
Ah, quels donneurs de lavement !
Gardez-vous-en.

GILLES.

Nos vers ſemblent faits par Corneille,
Et notre proſe eſt ſans pareille ;
Tous nos Acteurs ſont excellens,
Ils ſont brillans,
Sont inſolens,

Chacun de nous a ses talens ;
  Vous faites l'Eunuque à merveille,
  Vous, vous faites bien l'impuissant,
    Vantez-vous-en.

AUTRE.

LOrsque l'on perd un inconstant,
Pourquoi céder à la tristesse ?
Courez de même au changement ;
Puisqu'il prend une autre Maîtresse,
Prenez de même un autre Amant,
C'est le parti le plus commode :
Prenenez-le vite, & croyez-m'en,
  C'est le remede à la mode.

FIN.

ISABELLE DOUBLE,

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, *mari d'Isabelle.*

ISABELLE, *femme de Cassandre.*

LEANDRE, *amant d'Isabelle.*

ARLEQUIN, *valet de Leandre.*

GILLES, *valet de Cassandre.*



ISABELLE DOUBLE,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

VIEN-çà, mon ami, mon fidele, mon bras droit, mon.....

GILLES.

Tredame, je vous suis aujourd'hui bien des choses.

CASSANDRE.

C'est que tu m'es d'un grand besoin ; je

pars pour un voyage que je vais faire à la campagne des champs, & je te confie ma charmante Isabelle.

GILLES.

Oui-da, Monsieur, je m'en servirai.

CASSANDRE.

Non, ce n'est point ainsi que je l'entends.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, je la servirai.

CASSANDRE.

Oui, mon ami, c'est comme çà.

GILLES.

Morguienne il n'y a rien qu'à s'entendre, je la servirai la..., tout comme Cassandre.

CASSANDRE.

Mais garde-toi, sur les yeux de ta tête, qu'elle ne parle à pas un chat.

GILLES.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas qu'elle coure le matou.

CASSANDRE.

Oui, mon ami, c'est justement tout comme; mais de peur que tu ne sois trompé,

ne la laisse parler à personne, c'est le plus sûr.

GILLES.

Oui, Monsieur, elle ne parlera qu'à moi, pardienne laissez faire à moi, nous allons bien jaser. Adieu, Monsieur, n'est-il pas vrai que vous allez voir votre oncle. Ah dame, il n'est pas jeune ce parent-là, n'est-ce pas?

CASSANDRE.

Adieu, te dis-je, je m'en vas tout attendri de quitter ainsi la charmante Isabelle qui m'aime si fort.

GILLES.

Le v'là donc parti; voyons un peu à prendre de l'autorité de sur notre Maîtresse; commençons par prendre le ton, c'est toujours cela. Oh là, ho, Mamselle Isabelle.

SCENE II.

ISABELLE, GILLES.

ISABELLE.

Que veux-tu, Gilles?

GILLES.

Comment donc, sçavez-vous bien que je suis tout au moins Monsieur pour vous?

ISABELLE.

Eh depuis quand, serois-tu z'un Monsieur?

GILLES.

Voyez que ç'a seroit bien étonnant; est-ce que vous avez toujours été Mamselle? je vous dis que je le veux prendre par l'autorité que m'a donné Monsieur not' Maître.

ISABELLE.

Oui, il vous a donné de l'autorité de sur moi? eh bien, voilà ce que je vous donne, moi.

[*Elle lui donne un soufflet.*]

GILLES.

GILLES.

Allons, c'eſt être trop généreuſe ; auſſi, Mamſelle, prenez garde de vous ruiner.

ISABELLE *faiſant la révérence.*

Tu peux compter, Monſieur Gilles, que tu ne t'en feras pas de faute.

GILLES.

Si vous le prenez par là, notre-Dame, je ne vous approcherai que de loin ; mais vous n'en parlerez pas davantage à perſonne, car j'ai ordre de vous bien garder.

ISABELLE.

Tu as vramont là une belle commiſſion. On ne donne z'à garder, ce me ſemble, que les choſes dont on ſe veut ſervir. Et Monſieur Caſſandre.... mais baſte, qu'eſt-ce que tout ç'a me fait à moi ? Une femme bien ſage ne ſe ſoucie point de cela, il n'y a que les mal-appriſes.

GILLES.

Je le ſçais bien, Mademoiſelle, que vous avez été mal montrée, & que ç'a vous ennuie.

ISABELLE.

Tu es bien cruel aussi de me rappeller ainsi mon triste chagrin ; je rentre pour me consoler. Hi.. hi.....

GILLES.

Si elle vouloit se consoler avec moi, cela feroit drôle, mais elle ne le voudra jamais. Voyons toujours, elle est toute fine seule, elle s'ennuie ; Monsieur Cassandre est un bon homme tout cassé, qui sera plutôt arrivé en l'autre monde qu'à Vaugirard ; moi, je suis jeune, bien fait, grand abbateur de quilles. Allons rêver à tout cela dans le grenier au foin.

SCENE III.

ARLEQUIN *seul.*

LE bon homme Cassandre a détallé ; Isabelle a passé par le trou, & sans doute que mon Maître y passe à présent. Mardi le beau chapeau qu'on lui donne à Monsieur Cassan-

dre, il ne tombera qu'à la mort de la bête. Ce que c'est que d'avoir de l'esprit! Monsieur Leandre, mon Maître, étoit amoureux d'Isabelle; j'ai percé le mur qui sépare les deux maisons, & crac le voilà dedans. Isabelle est à présent chez nous; Gilles est un benêt qui croit la garder pendant ce tems là. Mais voici nos amoureux, ils ont chaud, ils viennent apparemment prendre l'air ici; si j'étois d'eux, ma foi, je prendrois encore bien autre chose.

SCENE IV.

ISABELLE, LEANDRE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

En vérité, mon cher Liandre, je vous trouve tout-à-fait agriable; mais vous sçavez que ce n'est pas ma faute si je ne vous connoissois pas plutôt.

LEANDRE.

Mamselle, vous m'avez charmé par

vos charmans appas, & mon valet z'Arlequin est là pour le dire.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, de quoi s'agit-il?

LEANDRE.

De la considération que j'ai toujours eu pour la charmante z'Isabelle.

ARLEQUIN.

Oui, Mademoiselle, cela est vrai; il avoit bien envie de vous considérer.

ISABELLE.

Oh, pour moi, j'ai toujours eu envie d'un Gentishomme, & je suis charmée d'en avoir z'un; mais puisque vous êtes Gentishomme, jurez-moi votre foi que vous ne me chierez point du poivre, j'ai eu tant de joie de me trouver z'avec vous toute à l'heure, que je n'ai pas eu le tems de vous faire jurer la fidélité.

LEANDRE.

Eh bien, Mamselle, pour ce qui est d'en cas de ça, je vous promets foi de Leandre, de faire plutôt bacara pendant ma vie & de mourir sur z'un fumier, plutôt

que de n'en pas agir avec vous mieux & plus souvent que le meilleur Gentishomme de toutes les Halles.

ISABELLE.

Vous me charmez, mon cher Liandre, par l'assurance & la promesse de vos paroles ; mais qu'allons-nous devenir ?

LEANDRE.

Je compte, ma Charmante, que nous allons battre le trimart.

ISABELLE.

Je le veux bien, mon cher z'Amant, mais je vous avoue que j'ai quelque scrupule, j'ai de la religion. Monsieur Cassandre est mon mari ; comme il n'est point z'ici pour me donner la permission de ce que je veux faire, il faut que vous l'ayez de celui qui me garde.

ARLEQUIN.

N'est-ce que ça ? allez, not' Maître, la vache est à vous, j'en fais mon affaire.

LEANDRE.

Mamselle, vous me faites honneur par la déférence que vous me rendez ; car

en vérité Monsieur Cassandre ne vous convient point du tout.

ISABELLE.

Oh pour ç'a non, il est si vieux....

ARLEQUIN.

Il porte son Epitaphe sur son haut de chausses celui-là.

ISABELLE.

Oh pour ç'a oui....

LEANDRE.

L'invention de mon valet z'Arlequin vous servira de consolation en attendant que nous puissions partir.

ISABELLE.

Quoi, lui z'aussi ?

LEANDRE.

Eh non, Mademoiselle, je ne dis point cela, je dis que la muraille qu'il a ouverte, vous servira pour venir chèux nous.

ISABELLE.

Vous n'avez rien qu'à dire, mon cher Liandre, j'irai dix fois par jour si vous le voulez!

LEANDRE.

Dix fois, Mamſelle, cela z'eſt fort.

ISABELLE.

Eh bien, tant que vous voudrez, mon cher z'Amant ; mais ſçavez-vous que j'ai grand peur, je crois que notre valet Gilles nous a vu.

ARLEQUIN.

Quoi, Monſieur, il vous auroit vu pendant que vous vous donniez le bon jour ? il eſt vrai que c'étoit de bien près.

LEANDRE.

Ce ſeroit bien le diantre, mais tout le monde fait ç'a, nous pourrons nous ſauver dans le nombre.

ARLEQUIN.

Allons, Mamſelle, rentrez par chez nous, il n'y a pas de tems à perdre, paſſez par la chatiere, & retournez dans votre maiſon ; je m'en vais bientôt ſçavoir ce qui en eſt. [*A Leandre.*] Et vous, allez-vous-en dans la vôtre.

SCENE V.

ARLEQUIN, GILLES.

GILLES.

PArdienne j'y vois clair, je n'ai pas la berlue, & je sçais bien comme ç'a se fait ; il avoit beau me la cacher, mordienne je l'ai bien vue.

ARLEQUIN.

Bon jour, Gilles, te voilà toujours avec les joues rebondies comme les fesses d'un Suisse.

GILLES.

Bon jour.

ARLEQUIN.

Tu me sembles un peu dans l'occupation de l'esprit.

GILLES.

C'est que je veux l'attendre au passage.

ARLEQUIN.

Qui?

GILLES.

GILLES.

Not' Demoiselle, dame, pardienne, je la veux toiser avec mon jerôme.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

GILLES.

C'est que tu ne sçais pas. Not' Maître est allé en marchandise, & je crois qu'il ne rapportera que des cornes de son voyage ; il m'a chargé de garder sa femme ; dame, si à son retour.... il me battra, & cependant il aura tort, car je n'aurois pas mieux gardé, la mienne.

ARLEQUIN.

Que diable est-ce que tout ç'a ? Ton Maître, ta Maitresse, des cornes, des coups de bâtons, explique-toi donc ?

GILLES.

Ç'a veut dire qu'étant à la maison, en montant au grenier, j'ai couru après not' chat, il s'est enfui, j'ai voulu l'attrapper, il a monté au grenier, du grenier il a monté sur les tuiles, j'ai défait mes sabots.

ARLEQUIN.

Après ?

GILLES.

J'ai défait mes ſabots, j'ai été après,

ARLEQUIN.

Sur les tuiles ?

GILLES.

Sur les tuiles.

ARLEQUIN.

En paſſant par le grenier ?

GILLES.

Oui, en paſſant par le grenier,

ARLEQUIN.

Courant après le chat ?

GILLES.

Oui, pardienne, courant après,

ARLEQUIN.

Pour l'attrapper ?

GILLES.

Pour l'attrapper ; mais dame au lieu du chat, ſçais-tu bien ce que j'ai vu ?

ARLEQUIN.

Eh bien quoi, qu'as-tu vu ?

GILLES.

J'ai vu not' Maîtresse & ton Maître qui causoient à ventre déboutonné ; pardienne de ce train là, ils auroient fait vingt lieues par heure.

ARLEQUIN.

Va, va, tu ne sçais ce que tu dis.

GILLES.

Pardienne, je ne suis ni fou ni saoul, & je l'attends au passage pour la torcher d'importance.

ARLEQUIN.

Veux tu parier chopine que ce n'est pas elle que tu as vue ?

GILLES.

Pardienne, je le veux bien.

ARLEQUIN.

Tu l'attends ici, n'est-ce pas ?

GILLES.

Il faudra bien qu'elle y passe, ou que le diable l'emporte.

ARLEQUIN.

Si tu la trouves dans la maison, n'ai-je pas gagné ?

GILLES.

Oui, t'as gagné.

ARLEQUIN.

Va voir dans ta maiſon, je parie qu'elle s'y trouve.

GILLES.

Je te dis & je te douze que ç'a eſt inutile; je ſçais bien qu'elle n'y eſt pas. Allons mene-moi boire, car tu as perdu.

ARLEQUIN.

Fais ce que je te dis pour voir, regarde ſeulement par le trou de la ſerrure.

GILLES *après avoir regardé.*

Pardienne, cela eſt vrai, elle y eſt.

ARLEQUIN.

Eh bien, qu'en dis-tu?

GILLES.

Mais ce que j'ai vu, qu'eſt-ce que c'eſt?

ARLEQUIN.

Voilà le hic. Conviens ſeulement que tu me dois chopine.

GILLES.

Nous verrons cela tantôt. Dis toujours.

ARLEQUIN.

Iſabelle a une petite ſœur dont Monſieur Leandre eſt amoureux, & c'eſt elle que tu as vu regarder la feuille à l'envers.

GILLES.

A d'autres dénicheux de Marles; allons l'on ne m'en donne pas comme ç'a à garder.

ARLEQUIN.

Tu vas voir ſi j'ai raiſon, tiens-toi là ſeulement. Tu as bien vu ta Maîtreſſe dans ta maiſon ?

GILLES.

Oui, pardienne, je l'ai bien vue.

ARLEQUIN.

Oh, la, oh! Monſieur Liandre, venez ici tout-à-l'heure, avec la petite ſœur, montez deſſus, & nous l'amenez.



SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, GILLES, ARLEQUIN.

LEANDRE.

EH bien, que veux-tu, mon cher z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Vous voir, vous devisager aussi-bien que Mademoiselle z'Isabelle.

ISABELLE.

Eh bien, regarde-moi. Qui est cet homme là z'Arlequin ?

GILLES *à part.*

Pardienne, il a raison, ce n'est pas elle, c'est la petite sœur, car elle ne me connoît pas, & l'autre me connoît comme pain.

ARLEQUIN.

Mamselle, c'est un Charbonnier de mes amis.

ISABELLE.

Tu aimes toujours à gausser z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh bien, Mademoiſelle, puiſque vous voulez le ſçavoir, c'eſt un Maître à danſer.

ISABELLE.

Un Maître à danſer avec des ſabots! Pour qui me prends-tu? crois-tu m'en couler?

ARLEQUIN.

Voyez plutôt s'il n'a pas une poche?

LEANDRE.

Allons, charmante z'Iſabelle, il ne faut pas avoir une complaiſance plus longue pour z'un valet, cela ne vous convient point.

ISABELLE.

Allons, mon cher Leandre, faire ce que voudrez.

ARLEQUIN.

Quand me payeras-tu chopine? adieu, une autrefois ne crois pas qu'une femme puiſſe faire de ces choſes là.

SCENE VII.

ISABELLE, GILLES.

GILLES.

L'Eusse-tu cru, si tu ne l'eus vu, comme elles se ressemblent ces deux sœurs? Non rien de ce qu'on a par deux n'est aussi pareil. Oh, la, ho, not' Maîtresse.

ISABELLE.

Que veux-tu, Gilles?

GILLES.

Parler un moment avec vous.

ISABELLE.

Dans l'abbandonnement où je suis de mon cher mari, je ne puis deviser : quand reviendra-t-il donc? peut-il me laisser comme ç'a dans le chagrin? au moins si j'avois ma petite sœur pour me tenir compagnie, ç'a me délasseroit un peu.

GILLES.

Oh votre petite sœur! elle a affaire,

elle a affaire, elle ne passe pardienne pas son tems à enfiler des parles celle-là. Mais il ne faut pas que vous la voyez, elle vous feroit peut-être venir l'eau à la bouche.

ISABELLE.

Puisque tu ne veux pas que je voie ma petite sœur, je m'en retourne à la maison.

SCENE VIII.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien, j'ai soif; veux-tu me payer la chopine que je t'ai gagnée?

GILLES.

Pardienne je le voudrois bien; mais quand j'ai parié, je croyois que je gagnerois, je n'ai ni sol ni maille; paye-la moi, je t'en devrai deux. Non, ce sera pour une autre fois, car il faut que je garde notre Demoiselle.

ARLEQUIN.

Eſt-ce qu'on garde une femme?

GILLES.

Pardienne oui, elle ne ſortira pas, j'ai la clef.

ARLEQUIN.

Bon, ne ſçais-tu que ç'a? eſt-ce qu'il n'y a pas une clef qui ouvre la porte de toutes les filles?

GILLES.

Oh oui, la petite ſœur la connoît bien cette clef là. Mais je ne veux pas que not' Demoiſelle la voie la petite ſœur, elle voudroit peut-être qu'elle fit ce que je lui ai vu faire, & ce n'eſt pas là not' compte.

ARLEQUIN.

Ç'a ne te feroit pas difficile à empêcher. Mon Maître veut l'emmener, mais elle fait la ſucrée, elle ne veut pas le ſuivre : ſi tu la vois, crois-moi, conſeille-lui de partir.

GILLES.

Pardienne je le ferai de tout mon cœur: pourquoi non?

ARLEQUIN.

Les voici.....

SCENE IX.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN, GILLES.

LEANDRE.

QUoi, charmante z'Isabelle, vous ne voulez pas vous en venir avec moi?

ISABELLE.

J'ai mon honneur à garder, mon cher Leandre.

LEANDRE.

Est-ce que je ne le garde pas bien? je le prends tant que je veux.

ISABELLE.

Ce n'est pas de ç'a dont il s'agit, mon cher z'Amant; que diroit-on de voir une fille de queuque chose battre la calabre avec un Gentishomme?

LEANDRE.

Cela z'eſt vrai, mais qui le ſçaura ?

ISABELLE.

Mais dame, tous les paſſans.

ARLEQUIN.

Allons, Mamſelle, faites ce que mon Maître vous demande ; n'eſt-il pas vrai, Charbonnier, qu'elle le doit faire ?

GILLES.

Pardienne, Mamſelle, vous l'avez déja fait ; à quoi bon tant tortiller du cul, il faut chier rondement, & ne pas faire les choſes en rechignant.

ISABELLE.

Je ne les fais pas non plus comme ç'a, Monſieur : mais quoi ? partirai-je ſans voir ma chere ſœur ?

GILLES.

Pardienne il ne faut pas que vous la voyez; & queuque choſe que vous faſſiez, vous ne la verrez pas, entendez-vous ?

LEANDRE.

Allons, venez, ma charmante z'Isabelle, pour commencer not' voyage, allons ce soir coucher aux Porcherons.

ISABELLE.

Allons, mon cher Leandre, puisque Monsieur me le conseille, je ne puis vous refuser.

SCENE derniere.

CASSANDRE, GILLES.

GILLES.

PArdienne, les voilà donc partis. Ce que c'est que d'avoir un peu de jugement. Sans moi cependant, elle ne s'en seroit point en allée. Mais voici Monsieur Cassandre. Oh dame, il n'aura point de reproches à me faire, il va me donner de quoi payer la chopine que la petite sœur m'a fait perdre.

CASSANDRE.

A une lieue d'ici je me suis souvenu que

j'avois oublié de prendre un locatis pour achever mon voyage, je viens pour en chercher un. Tant mieux, je fouperai un jour de plus avec ma petite femme, & je verrai comme tout fe comporte pendant mon abfence.

GILLES.

Eh bon jour not' Maître.

CASSANDRE.

Bon jour, que fais-tu là ?

GILLES.

Je garde not' porte, & j'ai la clef dans ma main ; non pas celle de la petite fœur au moins.

CASSANDRE.

J'ai bien affaire moi de ta petite fœur, Belitre, parles-moi d'autres chofes.

GILLES.

Ah, Monfieur, que vous m'avez d'obligation. Sçavez-vous bien que c'eft moi qui l'ai fait partir, la petite fœur ?

CASSANDRE.

Je te dis encore une fois, que je n'ai que faire de la petite sœur.

GILLES.

Dame, je vous dis moi, que je n'ai pas voulu qu'elle vît Mamselle z'Isabelle, car cette petite sœur ira loin sur ma parole; elle sera bien-tôt grande, c'est moi qui vous en réponds.

CASSANDRE.

Te tairas-tu? Fais-moi descendre Isabelle.

GILLES.

Mais, Monsieur, la petite sœur!...

CASSANDRE.

Assurément je te romperai les bras, si tu me parles encore de cette petite sœur.

GILLES.

[Il s'en va, & on l'entend qui crie.]

Isabelle, Isabelle....!

CASSANDRE.

Quelle impatience il faut avoir! viendras-tu?

GILLES.

Mais, dame, Monſieur, la petite ſœur.

CASSANDRE.

Encore ta chienne de petite ſœur ! que diable en veux-tu faire ? où eſt donc Iſabelle ?

GILLES.

Monſieur, je l'ai cherchée dans la cave, dans le grenier, dans le pot-de-chambre, je ne l'ai pas trouvée, à moins que la petite ſœur ne l'ait emmenée, car c'eſt une ſorciere, ou je ſuis bien trompé !

CASSANDRE.

Encore ! il faut que j'aille moi-même la chercher, cela eſt plus honnête que de le faire par un valet.

GILLES.

Va toi-même, vieille patraque, ſi tu le fais mieux que moi, je l'irai dire à Rome, mais voyez le vieux fou qui croit en ſçavoir plus que moi, avec ſon locatis....

CASSANDRE.

Ah, Gilles, c'en eſt fait, je ſuis le plus infortuné

infortuné malheureux du monde. J'ai trouvé un trou.... un trou, te dis-je.....elle m'a fait cocu par un trou.

GILLES.

Eh non, Monsieur, c'est la petite sœur.

CASSANDRE.

Au nom du diable qui te fracasse, laisse-là cette petite sœur.

GILLES.

Monsieur, elle est allée coucher aux Porcherons.

CASSANDRE.

Qui, ma femme ?

GILLES.

Eh non. C'est ....

CASSANDRE.

Qui ?

GILLES.

La petite sœur ... :

CASSANDRE.

Tu me causes un affligeant chagrin au lieu de me soulager dans ma triste infortune ; ah, Gilles, mon ami, je n'ai plus que toi dans le monde.

GILLES.

Eh bien, Monſieur, épouſez-moi, nourriſſez-moi bien, je ne vous ferai pas cocu, moi, car je n'ai point de petite ſœur.

CASSANDRE.

Encore .....

(Il le bat en courant après lui.)

FIN.

LEANDRE,

MAGICIEN,

PARADE.

ACTEURS.

JEAN BROCHE, *mari d'Isabelle.*

ISABELLE, *femme de Jean Broche.*

LEANDRE, *Amant d'Isabelle.*

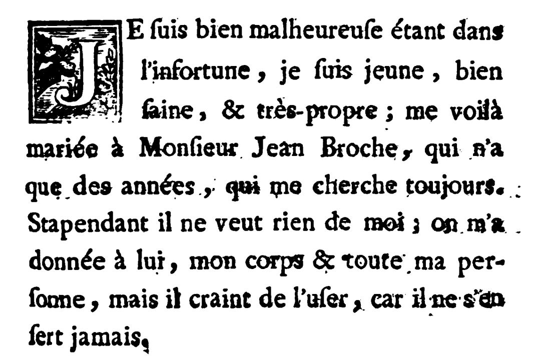
GILLES, *valet de Leandre.*



LEANDRE, MAGICIEN, *PARADE.*

SCENE PRMIERE.

ISABELLE *seule.*



JE suis bien malheureuse étant dans l'infortune, je suis jeune, bien saine, & très-propre ; me voilà mariée à Monsieur Jean Broche, qui n'a que des années, qui me cherche toujours. Stapendant il ne veut rien de moi ; on m'a donnée à lui, mon corps & toute ma personne, mais il craint de l'user, car il ne s'en sert jamais.

SCENE II.

JEAN BROCHE, ISABELLE.

JEAN BROCHE.

ISabelle, ma charmante.

ISABELLE *à part.*

Puis-je ſeulement deviſer un moment toute ſeule ?

JEAN BROCHE.

Où êtes-vous donc, mon incomparable ?

ISABELLE *à part.*

Diantre ſoit du vilain. [*haut*) He bien ici, bon homme, qu'en voulez-vous faire ?

JEAN BROCHE.

Je m'en vais te trouver.

ISABELLE *à part.*

Le beau premier qui ſe préſentera pour avoir mes amours, foi de fille d'honneur, il les aura : qu'il en vienne, & nous verrons beau jeu.

JEAN BROCHE.

Pourquoi donc quittez-vous la maiſon de

votre cher époux ? Pourquoi, ma mignonne, vous levez-vous ſi matin ?

ISABELLE.

Parce que je ne fais que dormir avec vous.

JEAN BROCHE.

Vous aurez le teint bien plus repoſé.

ISABELLE.

Je me ſoucie vraiment bien de mon teint, il y a bien d'autres beſognes à retourner à une nouvelle mariée.

JEAN BROCHE.

Hé bien, ma mie, nous les retournerons.

ISABELLE.

Hé quand ? la ſemaine des trois jeudis. Laiſſez-moi m'en aller.

JEAN BROCHE.

Où voulez-vous aller comme ç'a toute ſeule ?

ISABELLE.

Je veux tantôt aller au bal chez le Maître à danſer du quartier.

JEAN BROCHE *à part.*

Ne feroit-ce pas plutôt chez une Maîtreffe, répéter le branle du cul? [*à haut*] Non, je vous dis que je ne veux pas que vous alliez au bal. Quoi faire? ricaner, babiller, fretiller des feffes & des pieds. Je ne veux pas abfolument que vous alliez au bal, moi.

ISABELLE.

Et je vous dis, moi, que j'irai.

JEAN BROCHE.

Si je prends mon bâton.

ISABELLE.

Prenez, prenez, vous ne fçauriez prendre autre chofe.

JEAN BROCHE.

Adieu, je rentre, car je me mets tout en feu.

SCENE

SCENE III.

ISABELLE *seule*.

VOilà un homme bien terrible de la ceinture en haut. Allez, j'aime mieux vot' adieu que vot' bon jour, j'en jure ma foi, je la danserai aujourd'hui ; je rentre, mais c'est pour le faire plus enrager : il est encore matin, ç'a m'amusera en attendant mieux.

SCENE IV.

LEANDRE, GILLES.

GILLES.

OH là ! que pensez-vous qu'une grosse tête a de cervelle, qu'un gros cul a de sentence, & qu'un fessier a de sentiment ?

LEANDRE.

Laisse-là, je te prie, ces questions diffi-

ciles, & qui ne servent qu'à tourmenter les esprits.

GILLES.

Monsieur, Monsieur, je suis arrivé ici en poste dans un mannequin pour vous maintenir tête à tête, comme Fourbisseurs, barbe à barbe, comme culs qui s'entrebattent.

LEANDRE.

Eh bien, quoi? car tu as une éloquence de bouches ....

GILLES.

Vous me pardonnerez, Monsieur, j'en ai encore une autre. Mais enfin, Monsieur, je voudrois sçavoir pourquoi l'homme est plus vif en Hyver, & la femme plus chaude en Eté?

LEANDRE.

Tu prends vraiment bien ton tems pour me faire une question si difficile, à présent que j'ai queuque chose en tête maintenant, & que je suis le plus chaud de tous les hommes:

GILLES.

Vous avez chaud, Monsieur, allons boire un coup.

LEANDRE.

Ce n'eſt pas là dont il retourne, je ſuis amoureux.

GILLES.

Vous êtes amoureux, allons nous baigner.

LEANDRE.

J'en ai vraiment bien le tems, je ſuis amoureux de la charmante z'Iſabelle not' voiſine, la femme de ce vieux Monſieur Jean Broche.

GILLES.

Voilà bien une autre paire de chauſſes.

LEANDRE.

Il faut abſolument qu'elle m'aime, je ne lui ai point encore dit.

GILLES.

Voulez-vous que je lui diſe, moi? j'aurai bientôt fait.

LEANDRE.

Non, ce ſeroit tout gâter, mais je veux auparavant m'entretenir avec Monſieur Jean

Broche ; j'imagine un moyen pour en venir à mon honneur.

GILLES.

Et pour arriver au fien.

LEANDRE.

Vas frapper à fa porte, te dis-je, & le prie de defcendre pour recevoir la vifite d'un Gentishomme qu'il n'a pas encore vu.

GILLES.

Hola, Monfieur Jean Broche.

SCENE V.

JEAN BROCHE, LEANDRE, GILLES.

JEAN BROCHE.

ON y va, qu'eft-ce ?

GILLES.

Monfieur, c'eft un Marquis qui n'eft pas Gentishomme.

LEANDRE.

Monfieur, n'écoutez pas ce valet ; il fe

donne des airs d'Arlequin, qui ne lui vont point du tout, le nôtre est enrhumé, & ne jouera point d'aujourd'hui.

JEAN BROCHE.

Eh bien, Monsieur, qu'y a-t-il, que voulez-vous de vot' petit serviteur Jean Broche?

LEANDRE.

Monsieur, vous faire la révérence.

GILLES.

En recevoir une de vous. Allons, bras dessus, bras dessous.

LEANDRE.

Faire connoissance avec vous.

JEAN BROCHE.

Ah, Monsieur!

GILLES.

Faire connoissance avec Isabelle.

LEANDRE.

Vous offrir mes services.

JEAN BROCHE.

Ah, Monsieur!

GILLES.

Vous offrir la Cour des aydes.

LEANDRE.

Et profiter d'un voisinage comme le vôtre.

GILLES.

Nous voulons avoir tout commun, dame, nous sommes de bons voisins, nous autres.

JEAN BROCHE.

J'y consens de bon coeur. La compagnie console quelquefois des chagrins domestiques. Je me suis marié depuis peu.

LEANDRE.

Avez-vous des enfans?

GILLES.

Oui, si les enfans se faisoient à coups de langue, Monsieur en auroit beaucoup.

JEAN BROCHE.

Non, mais une jeune femme.

LEANDRE.

De bonne humeur, sans doute?

JEAN BROCHE.

Non pas trop, elle eſt ſouvent ſérieuſe; je fais cependant ce que je puis pour l'amuſer.

GILLES.

Pardienne, Monſieur, convenez que tout va chez vous à la débandade.

LEANDRE.

Te tairas-tu, coquin, n'étoit le reſpect de Monſieur, je te paſſerois mon épée z'au travers du corps.

JEAN BROCHE.

Monſieur, ne vous emportez pas, car il eſt tout-à-fait jovial.

LEANDRE.

Monſieur, je vous obéirai; mais pour reprendre les fils de not' hiſtoire, je vous dirai que ſi vot' charmante épouſe eſt triſte, vous avez un moyen de la réjouir.

GILLES.

Il n'y a qu'à lui donner les ventouſes entre les deux orteils.

JEAN BROCHE *à Leandre.*

Et quel moyen Monſieur, pouvez-vous m'en inſtruire ?

LEANDRE.

Il eſt arrivé un Enchanteur gentishomme, qui donne la premiere vigueur aux vieillards, & qui par conſéquent rend les femmes de bonne humeur.

JEAN BROCHE.

Rien n'eſt en effet plus propre pour les égayer ; mais où loge-t-il, Monſieur ? Ne pourrois-je point le voir ? je ſuis verd encore, je me porte bien ; cependant j'avoue que j'aurois grand déſir de lui parler.

LEANDRE.

Je m'en vais le chercher, il eſt de mes amis, dans un moment je vous l'amenerai ; attendez-moi ici.

GILLES.

Adieu, Monſieur, nous allons vous chercher de quoi vous enchanter.

LEANDRE.

Non, demeure ici. Adieu, Monſieur.

SCENE VI.

JEAN BROCHE, ISABELLE, GILLES.

JEAN BROCHE.

ISabelle, Iſabelle.

ISABELLE.

Quoi, je ne puis t'être un moment ſans vous? qu'avez-vous à me faire?

GILLES.

Pardienne, pas grand choſe, mais la jeune chatte n'aime pas le vieux mâtou, à ce que je comprends.

JEAN BROCHE.

Venez, ma mignonne, que je vous conte merveilles.

ISABELLE.

Des merveilles? elles ne ſont pas de vous; je deſcends.

JEAN BROCHE.

Ma fille, il va venir un Enchanteur qui me rendra toute ma vigueur paſſée.

ISABELLE.

Bon, queu conte! vous deviez en avoir beaucoup, car il ne vous en reste gueres.

JEAN BROCHE.

N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il me la rendra?

GILLES.

Comment, si cela est vrai! j'en jure par les quatre fesses qui m'ont engendré; c'est un homme admirable: il a apporté de la graine de patience pour guérir du cocuage; de l'huile de réputation pour conserver l'honneur des femmes entre deux plats; une drachme de jus de gigot mortifié dans les vertebres pour guérir de la jaunisse; de l'essence de perles & de diamans avec un peu d'huile d'or pour faire tomber les femmes à la renverse; de l'huile de caillette, & deux olives du pays de Cunos, détrempées dans le mortier virginal avec le pilon de nature, pour restaurer une nouvelle mariée la premiere nuit de ses nôces; de l'essence tirée de l'escarcelle d'un châtré pour

engendrer en taille-douce ; de la graisse de potence pour guérir du mal de gorge, aggrandir les hommes en un instant, & leur apprendre à faire la capriole entre deux airs ; de la racine de bonne façon pour ceux qui ont aussi peu de mine que d'effet ; de l'essence de violon avec le suc de trois tambourins, assaisonnés d'entre-chats pour guérir de la paralysie, & la fameuse potion pour les vieillards.

JEAN BROCHE.

Vois-tu, ma femme, quel homme est-ce là ?

ISABELLE.

Tout cela est vraiment beau, mais il faudra voir, car enfin tout ça est bientôt dit.

GILLES.

Ces petites femmes, elles ne veulent rien croire qu'elles ne manient. Mais le voici que je crois.



SCENE VII.

LEANDRE *en Magicien*, GILLES, JEAN BROCHE, ISABELLE.

[*Jean Broche & Isabelle s'entretiennent ensemble en regardant le Magicien.*]

GILLES.

EH bon jour, not' Maître,

LEANDRE.

Tais-toi, c'est moi.

GILLES *bas.*

Sans vot' firlimouse, je ne vous aurois pardienne pas reconnu.

LEANDRE *bas.*

J'ai peine à me reconnoître moi-même, je grossirai ma voix pour n'être pas reconnu.

GILLES.

Grossissez tout ce que vous pourrez, c'est toujours bien fait, & l'on ne vous reconnoîtra pas.

LEANDRE.

Je vois dans l'avenir, cependant je n'ai point de lunettes. Le ciel tonne à ma volonté, & j'en joue comme d'un toton ; je boucle les planettes, je fais éternuer la lune & tomber les étoiles.

GILLES.

Il vaudroit bien mieux faire tomber les allouettes toutes rôties.

LEANDRE.

J'enferme le tonnerre quand il m'en prend envie.

GILLES.

Et moi je le lâche dans ma culotte.

LEANDRE.

Je n'ai qu'un pas à faire pour aller dans le ciel. J'allume enfin, & j'éteinds la lune comme je fais ma chandelle.

JEAN BROCHE *s'approchant.*

Monſieur, c'eſt pour moi que Monſieur Leandre vous a parlé.

LEANDRE.

Eſt-ce pour vous, pauvre vieillard ?

JEAN BROCHE.

Oui, Monſieur, je voudrois bien que vous vouluſſiez me donner de la force plus que je n'en ai.

GILLES.

Mais expliquez-vous donc, Monſieur, eſt-ce de jarret que vous voulez? eſt-ce pour porter des crochets?

JEAN BROCHE.

Eh non, mon ami, c'eſt pour avoir la paix dans le ménage.

LEANDRE.

Je vous entends: eſt-ce là la femme incommodée?

ISABELLE.

Hélas! oui, Monſieur,

LEANDRE.

Eh bien, voulez-vous être mieux ſervie?

ISABELLE.

Oui, Monſieur, car je ne le ſuis point du tout.

LEANDRE.

Allons, j'ai votre affaire ſur moi. C'eſt

une bagatelle que cela. Laiſſez-moi faire, dans un moment vous m'en direz des nouvelles.

JEAN BROCHE.

Quoi, Monſieur, vous m'allez rendre.... Mon Dieu, que j'aurai de joie! que voulez-vous que je vous donne? Ordonnez.

LEANDRE.

Ah! ç'a ne ſeroit pas juſte que vous payiſſiez pour ce que je veux vous faire. Tenez-vous tous deux par le bras, & buvez ceci.

JEAN BROCHE.

Mais, Monſieur, ma femme eſt déja trop forte, il ne faut pas qu'elle en boive.

LEANDRE.

Faites ce que je vous dis, c'eſt ce qu'elle a de trop que mon remede vous donnera.

ISABELLE.

Mais je ne veux rien perdre au moins, je ne veux que gagner.

LEANDRE.

Ayez de la confiance au remede, vous dis-je.

JEAN BROCHE.

Allons donc ma petite, faites tout ce que Monſieur vous dira.

(Ils boivent toujours embraſſés, en diſant :)

Cela eſt bon.

GILLES.

Pardienne, donnez-m'en auſſi un peu à moi.

LEANDRE.

Eſt-ce qu'il te manque quelque choſe à toi

GILLES.

Nenni, ma ficque, mais jamais on a trop de ç'a, demandez plutôt à ces filles ?

(Ils boivent tous & s'enyvrent. Lazzi d'yvreſſe. Iſabelle eſt moins yvre, cependant elle tombe dans les bras de Jean Broche en faiſant un tableau tendre avec lui, pour lors Leandre la baiſe.)

ISABELLE.

Quoi ! déja le remede eſt fait ? En effet, c'eſt bien baiſer cela.

LEANDRE.

Ne dites rien, charmante z'Iſabelle, laiſſez-moi toujours faire.

ISA-

ISABELLE.

Mais vous m'avez fait mal en me baisant trop fort ; & pour le prouver, je m'en vais vous le rendre.

LEANDRE.

Connoissez Leandre qui vous aime à la folie. Venez chez moi.

ISABELLE.

J'y consens, mon cher Liandre, quittons ce vieux infirme, & vous, trop aimable enchanteur, venez m'enchanter tout autant que vous pourrez.

LEANDRE.

Mais il faut lui laisser compagnie.

ISABELLE.

C'est bien dit, vous avez toujours de l'esprit.

(Ils mettent Gilles, qui est tombé yvre, dans un coin du Théâtre, précisément à la place d'Isabelle, & faisant le même tableau.)

SCENE derniere.

JEAN BROCHE, GILLES.

JEAN BROCHE *à moitié endormi.*

VIen, ma petite femme, approche.

GILLES *le repoussant.*

Non, laissez-moi dormir.

JEAN BROCHE.

Aussi tu en as trop pris de la doze, je ne le voulois pas. Voilà ce que c'est que de ne pas croire ton bon homme Jean Broche, viens donc, mignonne, viens, tu seras contente, je crois que cela va mieux.

GILLES *se réveillant.*

Va-t-en au diable, vieille carcasse, est-tu fou ? c'est moi.

JEAN BROCHE *se réveillant aussi tout-à-fait.*

Où donc est Isabelle ? elle est apparemment au logis, allons la trouver : quand je bois ces choses là, ces admirables secrets, les cornes me viennent à la tête.

FIN.

LES
DEUX DOUBLES,
OU LA
SURPRISE SURPRENANTE.
PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, *mari d'Isabelle.*

ISABELLE, *femme de Cassandre.*



LES

DEUX DOUBLES,

OU LA

SURPRISE SURPRENANTE.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE *seul.*



IL faut avouer que la médisance est une bien mauvaise langue. Il y a un an que je me suis marié à la charmante Isabelle ; lorsque je l'épousai, on me faisoit cent contes de toutes parts, & on me disoit entr'autres : bon homme, vous serez à votre aise avec cette

fille là, vous ferez au large avec elle ; cependant les médisans sont bien confondus, car depuis le jour que je l'ai épousée, je n'ai pû, malgré mes soins & les moyens que j'ai mis en usage, parvenir à lui ravir la fleur de sa sagesse, & ne l'ayant pas fait, je crois pouvoir me vanter que ma femme n'a jamais forfait à son honneur, pas même avec moi. Cependant réflexion faite, j'en souffre de ces obstacles invincibles, & d'ailleurs Isabelle étant si jeune, me met à des épreuves perpétuelles qui ne peuvent réussir. J'ai donc en catimini commencé de faire accointance avec la belle Catin, qui demeure près de chez nous ; elle est d'un âge mur, c'est une fille qui a beaucoup d'usage du monde, & je trouverai sans doute avec elle des facilités si grandes, que je parviendrai, tant bien que mal, à jouir du bonheur le plus parfait. Cependant j'ai peur que ma femme pour un pois ne me rende une féve, l'on m'a averti que mon compere Leandre vouloit y fourer son affaire ; comme c'est ce qu'il m'importe de sçavoir, je vais lui

emprunter ſon habit des Dimanches, & ſous ce déguiſement, parler d'amour à ma femme pour voir ſi elle y correſpondra : il faut lui dire adieu pour la mieux tromper. Iſabelle.... Iſabelle....

SCENE II.

CASSANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.

De quoi qui gnia, mon cher mari?

CASSANDRE.

Approche, vien petit toutou de mon ame, ſucre candi de mon amour, jus de regliſſe de mes plaiſirs.

ISABELLE.

Bon! comment cela ſe peut-il? vous vous excuſez toujours ſur ce que c'eſt ce qui vous enrhume.

CASSANDRE.

Va, va, ma Séraphine, cela reviendra

quelqu'un de ces jours. A meſure que ma tête blanchit, je ſens que mon amour s'étend & s'accroît pour toi.

ISABELLE.

Oui-dà, il traînera bientôt.

CASSANDRE.

Baiſe-moi, ma petite poulette, avance ton petit muſeau friponnet, do-do-donne la béquée à ton franc moineau.

ISABELLE.

Celui-là n'a pas la gorge noire.

CASSANDRE.

Je ne te fais toutes ces petites mignardiſes, ma bellotte, que pour te conſoler par avance de la nouvelle déſagréablement fâcheuſe qu'il faut que je t'annonce, je ſuis douloureuſement obligé, par une obligation néceſſairement eſſentielle, de te laiſſer toute ſeule cet après-midi.

ISABELLE.

Hélas! ce ſera tout comme quand vous

y êtes, je m'occuperai toute ſeule en vous attendant, vous ſçavez ſi je ſuis de ces femmes qui ne ſçavent que faire de leurs dix doigts.

CASSANDRE.

Là, là, ne ments point, tu y pers : car nous aurions, à not' ordinaire, joué à cent petits jeux.

ISABELLE.

Bon ! j'y gagne beaucoup : quand nous jouons, vous ne mettez jamais au jeu.

CASSANDRE.

J'y mettrai, j'y mettrai avec de la patience.

ISABELLE.

Oh ! je n'ai jamais impatienté perſonne.

CASSANDRE.

Adieu, adieu, ma mignonne, juſqu'au revoir.

ISABELLE.

Vous ne reviendrez donc pas coucher ?

CASSANDRE.

La peſte ! coquinette, que je n'ai garde

de te faire ce tort là. Tu ſçais bien que je ne découche pas.

ISABELLE *ſeule.*

Cependant vous n'en couchez pas davantage.

CASSANDRE.

Encore une fois adieu, pouponne, ne ſonges qu'à t'amuſer, & à rire toute ſeule pendant mon abſence.

SCENE III.

ISABELLE *ſeule.*

VA, va, vilain pénard, vieux bouquin, vieux cornard, je me bats l'œil de tes conſeils. Il faut avouer que je ſuis dans une grande infortune, je n'ai jamais été plus folle que depuis que je ſuis femme : c'eſt un grand tourment d'avoir affaire à un homme qui n'a que de la langue, & qui eſt pourtant toujours après vos trouſſes ; j'aimerois mieux qu'on me payât, & qu'on me

renvoyit ; il vaudroit bien mieux pour moi de n'être pas mariée ; car j'aime autant mon écuelle vuide que rien dedans : aussi j'ai pris mon parti ; & depuis que Monsieur Leandre m'a écrit une Lettre de déclaration d'amour, je veux voir ce qu'il chante, & s'il en a autant qu'il me le dit ; car enfin une honnête femme doit se récupérer des chagrins que son mari lui donne par passer les plaisirs des momens de sa vie dans les agrémens des beaux jours ; nous nous serions déja pris plus d'une fois nos mesures, si ce n'étoit qu'il me faudroit un prétexte pour avoir des Galans. Je suis sûre que l'occasion de la fortune me favorise, & que mon vieux magot n'est décampé du logis que pour aller voir Mademoiselle Catin, not' voisine. Je vais me déguiser sous sa figure, il me prendra pour la Catin de not' quartier ; s'il prend des libéralités avec moi, je lui ferai voir sa courte honte en me découvrant, & pour lors il n'osera plus me rien dire quand je voudrai me donner des talons dans le cul.

SCENE IV.

CASSANDRE *seul.*

ME voici parfaitement déguisé, & mon compere Leandre n'ayant pas d'autre habit que son habit des Dimanches, il me l'a prêté : il me va comme une peinture ; & ce qu'il y a de plus singulierement extraordinaire, c'est qu'avec ce nouveau vêtement, je me sens une vigueur tout-à-fait vigoureuse. Bon, tant mieux, pourvu que cela dure. C'est une admirable chose que la jeunesse ; & ce qui m'a toujours fâché, c'est qu'on ne soit plus jeune quand on est vieux. Où est le tems, où lorsque je disois à une Belle ; Ma Divinité, est-il bien vrai que vous n'ayez encore jamais aimé ? On me répondoit, Vous allez voir, Monsieur, & c'étoit par les signes les plus sensibles qu'on prétendoit m'en persuader. Où est ce tems, où par une entreprise généreuse, je ne voulois pas qu'aucune partie du monde échappât à ma

vigoureuse curiosité ; & où je faisois venir pour moi tout seul une pacotille de Négresse du fonds de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, n'en parlons plus, songeons uniquement à sonder ma femme.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE *en Leandre*, ISABELLE *en Catin.*

ISABELLE *à part.*

JE crois avoir sous cet habit assez l'air de Catin ; mon mari n'a qu'à venir. Mais que vois-je ! N'est-ce pas là mon cher Leandre ? Oui sans doute, car c'est son habit & sa perruque. Qu'il est bien mis ! qu'il est magnifique ! c'est sans doute pour me donner dans l'œil.

CASSANDRE *à part.*

Oui, c'est elle-même, c'est ma Catin ; en attendant que j'aille trouver ma femme,

il faut que je lui faſſe un petit compliment. La figure de Leandre ne lui feroit pas oublier la tendreſſe qu'elle m'a promis qu'elle auroit pour moi.

ISABELLE *à part.*

Leandre ne me reconnoît pas, il me prend pour Catin. Voyons s'il eſt capable d'être fidele, & de refuſer une fille qui le priera d'avoir de l'amour pour ſa tendreſſe.

CASSANDRE.

Charmante Catin, vous voyez Monſieur Leandre qui vient mettre ſon cœur dans vos pieds, & dont la flamme brule ſans ceſſe ſans pouvoir éteindre l'ardeur qu'il a d'être vot' ſerviteur.

ISABELLE.

Monſieur, il y avoit long-tems que je ſouhaitois que vous m'en diſaſſiez deux mots, & je ſuis bien-aiſe que vous trouviez que je ſuis chauſſure à vot' pied.

CASSANDRE.

Quand on est aussi belle que vous l'êtes, Mamselle, on ne doit pas s'étonner si l'on convient à tout le monde; & vous êtes trop charmante pour n'être pas une selle à tous chevaux. Mais, Mamselle, comme je suis jeune & de condition, je vous prie d'avoir la bonté de ne pas faire croquer le marmot à mon amour, car j'ai beaucoup d'autres choses à faire.

ISABELLE.

Monsieur, je sçais bien qu'un petit Gentishomme n'a pas trop de tems à lui, c'est pourquoi je vous dirai que je vous aime de tout mon cœur, moyennant quoi j'espere que vous ferez attention qu'une fille comme moi doit être bien habillée & bien nourrie pour bien aimer une homme de qualité.

CASSANDRE.

Je suis capable de vous donner, Mamselle, une robe de taffetas & un dindon dans l'occasion, ainsi qu'à cela ne tienne.

ISABELLE.

Je voudrois encore mettre dans le marché, que vous n'en conterez plus à cette pimbêche de Mamſelle Iſabelle, à qui vous envoyez des billets doux.

CASSANDRE *bas*.

Ma femme reçoit des lettres de Liandre, & Catin, auſſi-bien qu'elle, ſe bat les feſſes de mon amour. MOTUS [*haut*]. Voilà qu'eſt fait, Mamſelle, & je vous promets de lui donner des coups de pied dans les feſſes à z'Iſabelle ſans vot' reſpect.

ISABELLE *bas*.

Ah, gueux de perfide Leandre!

CASSANDRE.

Mais à condition que vous chaſſerez de chez vous le bon homme Caſſandre, à qui vous avez déja accordé de petites faveurs.

ISABELLE *bas*.

Il eſt donc vrai que mon vieux mari va ſe redreſſer en ville. Paix. (*haut*) Pouvez-vous croire qu'on ſe laiſſe aller à une vieille

carcasse disloquée comme lui. Ayez de l'assurance dans la certitude de mon amour.

CASSANDRE.

Vous aimerez donc toujours Leandre ?

ISABELLE.

Jusqu'à tems que finisse la fin de ma vie, pourvu que vous aimiez toujours Catin.

CASSANDRE.

Jusqu'à la mort du tombeau ?

CASSANDRE, ISABELLE *ensemble.*

ISAB. Ah ! infidele Leandre, me connois-tu ?
CAS. Ah ! perfide Catin, reconnois-tu Leandre ?

ISABELLE.

Mon mari !

CASSANDRE.

Ma femme !

ISABELLE.

Fort bien, mon mari, vous croyez être avec Catin.

CASSANDRE.

Fort bien, Madame ma femme, vous penſiez être avec Leandre.

ISABELLE *lui donnant un ſoufflet.*

A Leandre, tien, voilà pour toi.

CASSANDRE *lui donnant un coup de pied au cul.*

A Catin, tien, donne-lui ç'a.

ISABELLE *lui donnant un coup de poing.*

Tien, mets ç'a à ſa chapelle.

CASSANDRE *lui donnant un ſoufflet.*

Tien, accroche ç'a à ſon bénitier.

ISABELLE *lui arrachant ſa perruque.*

Tien, envoye-lui cela par la poſte.

CASSANDRE *lui arranchant ſon bonet.*

Voilà pour en payer le port.

ISABELLE.

Vilain chien, gueux de punais, vieux Fiacre.

CASSANDRE.

Vieille fouine, carogne, masque, double de vilaine.

ISABELLE.

Tu crois donc que je ne te reconnoissois pas, vilain cornard?

CASSANDRE *se radoucissant.*

Quoi, tu sçavois que c'étoit ton mari? je le voudrois, car pour moi je sçavois bien que tu z'étois ma chere femme.

ISABELLE.

Est-il vrai, mon cher mari, c'étoit pour rire ce que nous en faisions?

CASSANDRE.

Foi d'homme d'honneur, je crois qu'oui. Embrassons-nous.

ISABELLE.

Volontiers, mon cher époux : en tout cas tu aurois grand tort de chercher fortune ailleurs, car je t'assure qu'une Isabelle & une Catin, c'est la même chose.

CASSANDRE.

C'eſt tout de même. Va mon enfant, & tu peux compter que le plus beau Leandre n'eſt ſouvent qu'un vrai bon homme Caſſandre. Rentrons dans la maiſon, ma poule, & faiſons tous nos efforts pour nous raccommoder plus étroitement.

FIN.



BLANC
ET
NOIR.
PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE.

ISABELLE.

LEANDRE,

LE MITRON,

LE CHARBONNIER.



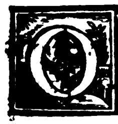
BLANC
ET
NOIR.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

H çà, mon petit trognon, ma petite gargouillade, je t'aime encore comme l'unique enfant de ma défunte. Dieu veuille avoir son ame, car c'étoit une vigoureuse au moins ſtelle-là ;

nous vivions si bien ensemble le jour qu'elle me quitta. Hélas! j'en pleure encore quand j'y pense. Elle me laissa, hi hi.... *(il pleure)* ses dettes à payer, mais avec une douceur, une bonté..., Vois, que puis-je faire pour te donner la montre de mon amitié ? Parle, tu n'as rien tant seulement qu'à me le montrer.

ISABELLE.

Oh ouï, pour ce qui est en cas de ç'a, mon cher papa, je ne m'y fierai pas; vous en ferez deu d' même que des dettes à maman.

CASSANDRE.

Ah! cela est bien différent, je l'aimois comme ma femme la défunte; mais toi, je t'aime comme mon enfant: on m'a tant dit que tu l'étois, que je le crois dur comme fer.

ISABELLE.

Ah, ah, mon papa, vous n'avez plus que la croyance comme ç'a, n'est-ce pas?

CASSANDRE.

Elle a des petites finesses pleines de droleries,

leries, des plaisanteries plaisantes qui sont impayables.

ISABELLE.

Eh bien, mon papa, vous disiez comme ç'a que....

CASSANDRE.

Que je suis inquieté de souci!

LEANDRE.

Comment donc?

CASSANDRE.

Tu ne dors point toute la nuit.

ISABELLE.

Ce n'est rien, c'est que j'ai chaud. Si vous voulez me répondre comme il faut, je vous dirai....

CASSANDRE.

Eh bien, dis, je te répondrai.

ISABELLE.

Des puces qui m'incommodent pendant la nuit.

CASSANDRE.

Bon, bon, n'est-ce que ç'a? il faut atten-

dre que l'hyver vienne, pour lors elles te laisseront en repos; n'est-ce pas ç'a qu'il faut dire?

ISABELLE.

Eh non, c'est dans le Misantrope; dame, c'est une belle Piece stelle-là, que l'on dit:
» Vous en aurez bientôt queuqu'uns pour
» les chasser.

CASSANDRE.

Ah! j'entends, je le dirai à not' Servante.

ISABELLE.

Eh non, mon cher papa, elle n'y fera que de l'eau toute claire not' Servante; je n'en dormirai pas mieux; car le chaud que j'ai, les puces, les démangeaisons me donnent des rêves que je fais toujours continuellement en dormant, & réveillée.

CASSANDRE.

Qu'est-ce donc qu'ils disent ces rêves-là?

ISABELLE.

Dame, ils disent comme ç'a la nuit qu'une

fille qui n'a pas de quoi s'appuyer, eſt bien triſte.

CASSANDRE.

Je le penſe tout comme toi.

ISABELLE.

Oui, mon cher papa, vous le penſez, mais voilà tout.

CASSANDRE.

Eh bien, je ferai mettre ton lit contre la muraille pour t'appuyer.

ISABELLE.

Ah, mon papa, ç'a n'y fera rien du tout, je rêverai toujours.

CASSANDRE.

Mais à quoi donc?

ISABELLE.

A ces baigneux de la porte S. Bernard.

CASSANDRE.

Oui, tu as raiſon, cela eſt bien ſalutaire à la ſanté, & je veux bien employer quatre ſols pour t'envoyer avec not' commere l'en-

flée au batteau, quand la chaleur fera bien chaude.

ISABELLE.

Mon papa, croyez-moi, mettez vos lunettes, vous n'entendez pas clair, je crois qu'en la foy de mon ame vous me feriez dire des choses qui me feroient rougir mon honnêteté.

CASSANDRE.

Mais dis donc, si tu veux, ce que tu veux dire, car pour moi je n'y entends point de finesse ; qu'est-ce que ton honnêteté qui rougiroit ?

ISABELLE.

Eh bien, mon cher papa, c'est que je voudrois bien avoir un homme à moi toute seule.

CASSANDRE.

Eh, que ne parles-tu ? pourquoi fais-tu tant de façons ? je ne pense qu'à te bien établir à un homme qui te fera bien aise.

ISABELLE.

Je ne demande pas mieux, mon cher

papa, ce ſera donc Monſieur Leandre ?

CASSANDRE.

Fi donc, Monſieur Leandre, c'eſt un haut-la-queue cettuy-là.

ISABELLE.

Tant mieux, mon cher papa : vlà ce qui s'appelle un bon mari.

CASSANDRE.

Oh que nenni : j'ai bien mieux ton affaire, j'en ai deux en main ; foin de moi, c'étoit pour cela juſtement que je ſuis venu pour te parler ici.

ISABELLE.

Vous en avez deux, mon papa, n'eſt-ce pas ?

CASSANDRE.

Oui.

ISABELLE.

Et moi je n'en ai qu'un.

CASSANDRE.

Petite fille, ſi vous n'écoutez, je vous donnerai tout à l'heure ſur la mouſtache.

ISABELLE.

Donnez où vous voudrez, mais je veux Monſieur Leandre.

CASSANDRE.

Oh, vous êtes auſſi d'une opiniâtreté trop opiniâtre, je vais les chercher tous les deux. Oh, pardieu, pardieu, ils ſont ſi différens l'un de l'autre, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en ait un qui ne te plaiſe. Tu vas les voir, des nez, des épaules. Dame, c'eſt une bénédiction, & de plus deux grivois qui ont tous deux pignon ſür rue.



SCENE II.

ISABELLE *seule.*

OUi, oui, je t'en souhaite, morpion, sur la rue. Attends-y toi, tu verras beau jeu. Parce qu'on se dit pere de queuque z'un, on dira comme ç'a tout ce qu'on voudra; c'est mon pere; mais, respect son caractere, c'est un vieux fou. Il a beau m'en choisir deux, c'est pour moi que je me marie, ce n'est pas pour lui; & quoique la Cour des aides ne soit pas un chien, ce sera toujours du bon tems que j'aurai avec stilà que j'aime : si mon cher Leandre vouloit donner dedans, ce seroit bien mon affaire, il sçait ce qu'en vaut l'aulne; je le connois, il me connoît; comment? parce qu'il a pris un pain sur la fournée : est-ce qu'il ne le voudroit plus? Ils le disent comme ç'a eux autres, mais je n'en crois rien du tout : est-ce qu'on ne retourne pas tous les jours au four, quoique l'on y ait fait cuire son pain?

Le voici qui s'avance par-devers moi ; voyons un peu à manigancer tout ç'a de mon mieux.

SCENE III.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

POur ce qui est de ç'a, mon adorable, je viens vous reluquer. . .

ISABELLE.

Bon jour, mon beau Leandre, qui avez toute la tendresse de mon cœur.

LEANDRE.

Adorable z'Isabelle, vous avez aussi tout le mien ; & depuis que vous m'en avez bien voulu, la Guinguette & l'eau-de-vie ne m'ont point fait de plaisir qu'avec vous ; vous le sçavez ? Vous me paroissez tout chose, Mamselle.

ISABELLE.

Ce n'est rien.

LEANDRE.

LEANDRE.

Ah, Mamſelle, pour ce qui eſt d'en cas de ç'a, la concommitance de l'amour fait qu'on ne ſçache rien. Dites-moi tout à ſtheure ce qui en eſt de vot' chagrin.

ISABELLE.

C'eſt que Monſieur Caſſandre, puiſqu'il faut tout vous montrer, veut me marier avec z'un homme.

LEANDRE.

Eh bien, vous m'aimerez toujours ſtapendant.

ISABELLE.

Non pour ç'a, Monſieur Leandre, je ne pourrai plus vous aimer comme nous faiſons à ſtheure.

LEANDRE.

Eh bien, Mamſelle, nommez-moi celui qui veut me paſſer le bec par la plume, & je m'en vas de ce pas lui couper toutes les oreilles; je lui ferai bien voir ce qui en eſt de Monſieur Leandre.

Hélas, mon cher z'amant, ce n'est pas tant les oreilles qu'il faut lui couper, quoique ce soit toujours bien fait, que de faire entendre raison à Monsieur Cassandre.

LEANDRE.

Ventre, mort, que quatre escadrons de diables me passent par le ventre, si je ne lui fais entendre de quel bois je me chauffe; je vais mette drès tout à stheure le feu à sa maison.

ISABELLE.

Mon cher z'amant, ce ne seroit point mal faire, si elle n'étoit que pour lui seul; mais je deviendrai donc la pucelle des rues.

LEANDRE.

Oh, je n'y pensois pas, c'est que la colere me fâche. Eh bien, je m'en vas le trouver.

ISABELLE.

Fort bien ça.

LEANDRE.

Je lui dirai qu'il est un vieux Roquentin

avec ſes ſix douzaines d'années, qu'il doit le laiſſer faire à la jeuneſſe, comme ils le veulent; & que s'il ne ſe fait pas raiſonnable *(mettant l'épée à la main)* je lui paſſerai mon épée z'au travers du corps.

ISABELLE.

Ah, le malheureux, qui a tué mon cher papa !

LEANDRE.

Eh, non, ce n'eſt pas encore fait, mais tout à ſtheure ç'a va être fait.

ISABELLE.

Tenez, Monſieur Leandre, vous avez tout plein d'eſprit, mais vous ne ſçavez pas ce que vous en dites.

LEANDRE.

Jarni choux, Mamſelle, j'en veux découdre. Je les tuerai tous. Où ſont-ils? *(On entend Caſſandre touſſer. Leandre remet ſon épée)* J'entends Monſieur Caſſandre, je me retire par à côté, à celle fin de voir tout ce qui en ſera.

SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE, LE CHARBONNIER.

CASSANDRE.

VOus ſçavez, mon compere, tout ce qui a été dit entre nous ; ainſi nous n'aurons point de diſpute, mais il faut auparavant voir ſi la marchandiſe vous convient,

LE CHARBONNIER.

C'eſt parler comme la Préface, Monſieur Caſſandre, mais l'honneur de vot' alliance.

CASSANDRE,

Tenez, la vla ; dame, ç'a n'eſt ni tortu, ni boſſu,

LE CHARBONNIER,

Ne vous mettez pas en peine, je la ferons marcher dru.

CASSANDRE,

J'ai lieu de croire que vous en ſerez con-

tent, & qu'elle vous le rendra bien. Iſabelle, approchez, ſaluez Monſieur.

ISABELLE *criant.*

Ah!..... [*Elle s'enfuit, Caſſandre & le Charbonnier courent après elle.*]

CASSANDRE.

Mais à qui en avez-vous donc, petite fille, de courir comme ç'a?

ISABELLE.

Mon cher papa, c'eſt que j'ai peur.

CASSANDRE.

Et de qui?

ISABELLE.

Du diable, mon cher papa.

CASSANDRE.

Elle eſt comme ça joviale, je ſuis bien-aiſe que vous la voyez dans ſa belle himeur.

LE CHARBONNIER.

En vérité, Mamſelle....

ISABELLE.

Ah, ah, je ſuis perdue, le diable me parle.

LE CHARBONNIER.

Mais, Mamſelle, ſi vous vouliez.

ISABELLE.

Ah, pere dénaturé, qui veut comme ç'a donner ſa fille au diable! vous êtes un ſorcier, Monſieur Caſſandre; fi, que cela eſt vilain à votre âge! J'irai faire ma plainte à la Juſtice tout à ſtheure.

CASSANDRE.

Moi ſorcier! moi, mon compere? hélas! tout le monde ſçait ce qui en eſt.

LE CHARBONNIER.

Non mon compere, vous n'êtes gueres le maître cheux vous, à ce qu'il me paroit.

CASSANDRE.

Ah, que vous me pardonnerez. Vous allez voir, vous allez voir.

LE CHARBONNIER.

Il n'en eſt pas de beſoin pour le préſent, mon compere, j'ai quelques affaires au Port, je nous verrons toujours une autre fois. [*à*

part]. Mordienne, il y a queuque chose là-dessus, ç'a n'est pas naturel de me prendre comme ç'a pour le diable.

SCENE V.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

EN vérité, Mamselle, vot' cher papa se fiche de vous. Comment? vouloir vous donner à z'un Charbonnier qui ne peut jamais avoir du linge blanc.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon cher z'amant, ce n'est point de ma faute ; mais vous voyez de la maniere comme j'en agis pour vous, car autrement, que m'importeroit à moi ? C'est le compere à mon papa, & c'est un homme établi, qui vous épouse comme un autre ; on fait après ç'a comme on veut.

LEANDRE.

Pour ce qui eſt de ç'a, Mamſelle, je ne ſouffrirai point que vous deveniez une Charbonniere, il n'y auroit plus de moyen de vous approcher.

ISABELLE.

Cela z'eſt vrai, ç'a gâteroit tous vos beaux habits; mais en le prenant pour le diable, n'ai-je pas fait une belle fineſſe?

LEANDRE.

Jamais on ne s'eſt aviſé d'une fineſſe plus ſubtile. Sans cela, par la mort, il n'auroit péri que par ma main.

ISABELLE.

Je ne veux point vous mettre dans le danger, mon cher z'amant, de tuer queuque z'un.

LEANDRE.

Bon, Mamſelle, ce n'eſt point un Epétier, je vous l'aurois embroché comme une mouche.

ISABELLE.

Cela z'eſt vrai ; mais après cela, il faut prendre le large.

LEANDRE.

Ma charmante, je vous remercie de me le faire éviter. Mais s'il en vient z'un autre, je jure que je le traìterai z'en chien courtaut.

ISABELLE.

Mon Dieu, ſans doute, mon papa l'eſt allé querir.

LEANDRE *enfonçant ſon chapeau.*

Qu'il vienne, qu'il vienne, nous allons voir beau jeu, je le hacherai comme chair à pâté. Mais j'entends Monſieur Caſſandre qui vient apparemment z'avec lui, il vaut mieux que je m'en retire.



SCENE VI.

CASSANDRE, ISABELLE, LE MITRON.

CASSANDRE.

LA vue dessus, mon compere, la vue dessus. Il ne faut pas acheter le chat dans la poche.

LE MITRON.

C'est fort bien dit, mon compere, voyons dessus.

CASSANDRE *à part.*

Elle n'a pas voulu du Charbonnier. Si mon cheval n'est pas une bête, celui-ci va la charmer. Dame, il enfourne bien. (*haut*) Isabelle, mon cher enfant, tien voilà mon compere le Mitron qui vient pour te prendre à femme.

ISABELLE *se tournant vers le Mitron qu'elle n'avoit pas fait semblant de voir.*

Hi, hi, hi....

CASSANDRE.

A qui diable en as-tu donc, mon cher poulet ? qu'est-ce qui te prend ?

ISABELLE.

Hi, hi. Qu'il ne m'approche pas. Hi, hi, hi.

CASSANDRE.

Et qui donc ?

ISABELLE.

Mon cher papa, je vais mourir s'il m'approche, hi, hi, hi.

LE MITRON.

A qui donc en a-t-elle, mon compere ?

ISABELLE.

Il parle, je suis perdue., Monsieur l'Esprit, je vous conjure, je vous....

(*Elle tombe évanouie les yeux ouverts.*)

CASSANDRE.

Eh non, c'est mon compere l'enfourneur.

LE MITRON.

Jamais comme ç'a on ne m'a pris pour

autre. Mais il y a ici queuque manigance. Je crains bien que la pâte ne ſoit aigrie, il y a ici du mauvais bled. Hom, ſans adieu, mon compere.

CASSANDRE.

Je ne vous quitte pas comme ç'a, ſon vertigo la quittera bien toute ſeule ; allons toujours boire le vin du marché!

LE MITRON.

Non pas du marché, s'il vous plait, mais du Marchand.

CASSANDRE.

Ah, mon compere, nous nous aſſeyrons bien, ç'a nous donneroit la goutte. Allons.

SCENE VII.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

MAis vous ne voulez donc pas, mon adorable, que j'en mouche aujourd'hui queuque z'un ?

ISABELLE.

Mon cher z'amant, c'eſt le pis aller : ne vous mettez pas en peine. Vous ſçavez bien ce que je vous en ai dit, je craindrois que vous ne fuſſiez un confrere de S. Prix.

LEANDRE *riant.*

Comment vous avez peur que je n'aille au logis des gens de pied, où l'on n'a pas beſoin de fermer ſa porte.

ISABELLE.

Sans doute, & c'eſt le diable pour en ſortir.

LEANDRE.

Vous êtes toute charmante.

ISABELLE *chante,*

J'en ſuis bien contente,

Car mon amour ne veut avoir de cœur que pour Monſieur Leandre.

LEANDRE.

J'apperçois vos deux amans qui triment par ce côté. Laiſſez-moi leur parler, & puis j'irai vous trouver dans la maiſon. Monſieur Caſſandre n'y eſt pas, nous n'aurons aucune importunité.

ISABELLE.

J'y vais, mon cher z'amant, mais ne me faites point trop z'attendre.

LEANDRE.

Non : mais je veux un peu voir ce qu'ils ont dans le ventre.

SCENE VIII.

LE CHARBONNIER, LE MITRON, LEANDRE *se promenant fierement d'abord, & moins ensuite à mesure qu'ils s'approchent.*

LE CHARBONNIER *à part.*

ME prendre pour le diable!

LE MITRON *à part.*

Croire que je suis un esprit!

LE CHARBONNIER *à part.*

Les filles sont bien malignes.

LE MITRON *à part.*

Les filles avons bien de la finesse.

LE CHARBONNIER *à part.*

Je donnerois un sac de charbon pour sçavoir ce qui en est.

LE MITRON *à part.*

Qui me diroit d'où ç'a peut provenir ? il auroit de moi un beau ſac de farine.

LEANDRE *poliment.*

Meſſieurs, je vous prends au mot.

LE CHARBONNIER, LE MITRON.

Comment ? Qu'eſt-ce à dire ?

LEANDRE.

Vous êtes curieux, Meſſieurs, j'entends bien. Je ſçais ce que vous donneriez pour connoître ce qui fait que l'on a pris, vous pour le diable, & vous pour un eſprit.

LE MITRON.

Vous êtes dedans.

LEANDRE.

Croyez-vous ?

LE CHARBONNIER.

A moins que d'être ſorcier, on ne peut deviner plus juſte.

LEANDRE.

Eh bien, Meſſieurs, j'y ſuis donc, & vous avez promis.....

LE CHARBONNIER.

Moi, un ſac de charbon ?

LE MITRON.

J'ai dit que je donnerois un ſac de farine.

LEANDRE.

C'eſt-à-dire, que votre affaire eſt dans le ſac. Mais auparavant, dites-moi, Meſſieurs, ce que vous voulez faire à celui qui eſt la cauſe que l'on vous prend, vous pour le diable, & vous pour un eſprit.

LE CHARBONNIER.

Lui meſurer les épaules avec un tricot de quatre pieds.

LE MITRON.

Moi, je le veux ſeulement roſſer comme tous les diantres.

LEANDRE.

Vous ne lui voulez que ç'a ?

LE CHARBONNIER.

Non.

LE MITRON.

Pas autre choſe.

LEANDRE.

Eh bien, Meſſieurs.... j'entends vot' affaire, Meſſieurs.... puiſqu'il faut tout vous dire,

dire, mais vous me promettez les deux ſacs ?

LE CHARBONIER.

Oui, j'en jure.

LE MITRON.

Moi, j'en donne ma parole.

LEANDRE.

Eh bien, Meſſieurs, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Vous voulez le ſçavoir ?

LE CHARBONNIER.

Eh oui, vous dit-on.

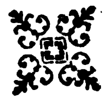
LE MITRON.

Pourquoi tant barguigner ?

LEANDRE.

Eh bien, Meſſieurs, c'eſt vous.

(Ils ſe battent, ſe roulent. Leandre s'en va.)



SCENE IX.

Cette Scène se joue à volonté.

LE CHARBONNIER, LE MITRON.

SCENE X.

CASSANDRE, LEANDRE, LE MITRON, LE CHARBONNIER.

CASSANDRE.

Que je suis heureux, mon cher Leandre de vous avoir trouvé cheux nous pour les séparer!

LEANDRE.

Allons donc, Messieurs, prenez donc garde à vous; si le Guet vient, vous irez coucher au Châtelet.

CASSANDRE.

Eh, mes comperes, mes bons amis, vous n'y pensez pas. Pourquoi vous accommoder de la façon?

LE CHARBONNIER.

Un diable !

LE MITRON.

Un esprit !

LEANDRE.

Comptez, Messieurs, que l'honneur & la pique, n'en demandent pas davantage, & que vous devez être contens.

CASSANDRE.

Mais qu'avez-vous donc tous les deux à l'encontre l'un de l'autre.

LE CHARBONNIER.

Mamselle z Isabelle aime mieux ce manan là que moi.

LE MITRON.

Eh non, c'est ce Gagne-denier qu'elle veut avoir plutôt que moi.

CASSANDRE.

Je vous entends bien, car vous criez tous les deux comme un bâton qui a perdu son Aveugle. Mais au nom du diable qui vous assourdisse, je ne puis comprendre à qui vous en avez. Je vous jure, foi de Cassan-

dre que la charmante z'Isabelle, ne veut ni de vous ni de lui.

LE CHARBONNIER.

Allez, bon-homme, vous ne sçavez ce que vous dites.

CASSANDRE.

Mon compere, vous m'insultez.

LE MITRON.

Je sçavons ce que je sçavons, & si je ne sommes pas marchands de savon, vieux fou.

CASSANDRE.

Mon compere, vous me maltraitez; mais pour finir la dispute. Hola, ma fille, descendez ici tout à stheure.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, CASSANDRE, LEANDRE, LE CHARBONNIER, LE MITRON.

ISABELLE.

QUe vous plaît-il, mon cher papa?

CASSANDRE.

Parle franchement, avec franchise, lequel de mes deux comperes aimes-tu le mieux ?

ISABELLE.

Cela n'est tout égal, mon cher papa.

CASSANDRE.

Ne penses point à l'autorité d'un pere, dis tout haut ce qu'ils te font penser ?

ISABELLE.

Mon papa....

CASSANDRE.

Eh bien ?

ISABELLE.

Puisque vous le voulez sçavoir, & que je ne sçais rien refuser....

CASSANDRE.

Vous voyez comme elle est bien apprise. Allons, dis nous donc....

ISABELLE.

C'est que je ne les puis souffrir ni l'un ni

l'autre. Je n'aime que Monſieur Leandre.

LEANDRE.

Meſſieurs, vous voyez bien à qui vous devez le ſac.

LE CHARBONNIER.

Oui, c'eſt ainſi que tu m'en coules?

LE MITRON.

C'eſt comme ç'a que tu m'en donnes à garder?

(*Ils font tous deux le coup de poing, jettent Leandre par terre, & ſe roulent avec lui.*)

CASSANDRE *d'un côté du Théâtre.*

Eh, mes comperes, voulez-vous bien finir?

ISABELLE *de l'autre.*

En voilà aſſez, Monſieur Leandre.

(*Le combat finit, Leandre ſe ſecoue*).

LEANDRE.

Vous voyez, Mamſelle, comme je les ai accommodés.

CASSANDRE.

Mais à tout ceci, je pers mon latin. Tu n'as pas voulu du Charbonnier ?

ISABELLE.

Non, mon cher papa, il eſt trop noir.

CASSANDRE.

Tu ne veux pas du Mitron ?

ISABELLE.

Non, mon cher papa, il eſt trop blanc.

CASSANDRE.

Que diable te faut-il donc ?

ISABELLE *donnant la main à Leandre.*

Mon pere, j'en veux un gris.

LEANDRE.

Oui, charmante z'Iſabelle, je le ferai toujours pour vous plaire. Or ç'a, Meſſieurs, la paix de Dieu vous garde. (*Il chante.*) Allons, allons, à la Guinguette, allons.

LE MITRON.

J'y conſens.

LE CHARBONNIER.

Je le veux bien.

CASSANDRE.

Pour moi j'aime la paix & l'union. Allons boire à tirelarigot à la ſanté de l'heureux Hymenée.

FIN.



LA

LA VACHE

ET

LE VEAU.

PARADE.

ACTEURS.

LEANDRE, *fils de Cassandre.*

ISABELLE, *maîtresse de Leandre.*

PAQUETTE, *maîtresse de Cassandre.*

CASSANDRE, *pere de Leandre.*

GILLES, *valet de Leandre.*

BRIDEVEAU, *Notaire.*



LA VACHE *ET* LE VEAU.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.



N vérité, mon cher Leandre, dans la passion de mon cœur j'ai beaucoup z'à souffrir.

LEANDRE.

Comment donc ç'a, charmante, z'Isabelle?

ISABELLE.

Vous m'avez juré vot' tendresse.

LEANDRE.

Je vous la jure encore, Mamselle.

ISABELLE.

Vous m'avez promis de ne point aller cheux d'autres Demoiselles que moi.

LEANDRE.

Mamselle, je suis z'un Gentishomme de bon lieu, & je ne suis point z'un homme à vous manquer.

ISABELLE.

Vous sçavez que je n'aime point ç'a.

LEANDRE.

Voulez-vous que je fasse un coup de lame pour vous le prouver ? Vous n'avez rien qu'à dire ; voulez-vous que je dégaine ?

ISABELLE.

Non, non, cher Liandre, j'aime bien mieux vous voir rengainer.

LEANDRE.

Ne s'agit-il que de cela, Mamſelle ?

ISABELLE.

Il y a vraiment bien d'autres anguilles ſous roche.

LEANDRE.

Comment donc ?

ISABELLE.

Et Paquette Courtalon, la fille à Jean le Poivre ?

LEANDRE.

C'eſt une fort honnête Demoiſelle que je connois du quartier.

ISABELLE.

Eh que faites-vous chez elle ?

LEANDRE.

Je ne vais point dans ſa chambre. A la vérité nous avons été quelquefois nous promener z'enſemble.

ISABELLE.

Oui, à la Courtille, aux Porcherons,

ensuite se reposer dans les bleds, quoique ç'a soit défendu.

LEANDRE.

Franchement, Mamselle, puisque vous sçavez tout, je vous dirai que c'est une bonne créature, & que je lui ai fait un enfant à cause de la connoissance. Vous sçavez bien que cela ne se peut refuser, quand z'on vous le demande.

ISABELLE.

Cela z'est vrai, mon cher Liandre, mais la fidélité de la tendresse veut que vous n'en fassiez qu'à moi, & je ne veux plus que ç'a vous arrive avec elle.

LEANDRE.

Mais que ferai-je, ma charmante ? elle va tempêter, crier, faire z'une vie de chien, & peut-être mettre une opposition à not' charmant z'hymenée.

ISABELLE.

Il lui faut faire z'un établissement.

LEANDRE.

C'eſt à quoi j'ai penſé, j'en voulois faire z'une Nourrice.

ISABELLE.

Cela z'eſt bon ; mais en attendant il faudroit la marier.

LEANDRE.

Mais qui prendra comme ç'a la Vache & le Veau ?

ISABELLE.

Il ſe trouve toujours dans le monde des perſonnes pour ç'a ; vot' valet Gilles, par un exemple.

LEANDRE.

C'eſt fort bien aviſé, car je m'en vas lui parler drès tout à ſtheure.

ISABELLE.

Je le vois qui vient par-devers vous. Commencez toujours par lui propoſer de faire la choſe, enſuite de quoi je lui dirai de mon côté ce que je penſe à par moi.

LEANDRE.

Je vas le faire. Adieu, charmante z'Iſabelle.

SCENE II.

LEANDRE, GILLES.

LEANDRE.

Viens-ç'a, Gilles, mon ami, tu es bon garçon, qui fais bien ce que tu dois.

GILLES.

J'en ferois pardienne bien fâché, je serois pendu.

LEANDRE.

Comment donc ç'a?

GILLES.

Pardienne, je dois plus de dix écus; si je les faisois, vous voyez bien que je ferois le guet au clair de la Lune à la Cour des Monnoyes.

LEANDRE.

Tu places toujours quelque trait de ta science.

GILLES.

Oh, oh, not' Maître, tel que vous me

voyez, je ne ſçais pas de latin, mais pour du grès j'en caſſe.

LEANDRE.

Encore ! tu es auſſi par trop verſé dans les hiſtoires.

GILLES.

Pas trop, mais je ſçais bien vivre.

LEANDRE.

Comment, tu ſçais auſſi de la politeſſe ?

GILLES.

Fort peu de ç'a ; mais je ſçais bien boire, bien manger, bien dormir : n'eſt-ce pas ſçavoir vivre ?

LEANDRE.

Si tu continues, Gilles, mon ami, tu deviendras Doɛteur de l'Univerſité d'Anieres.

GILLES.

A Goneſſe, à Montmartre, tout ç'a m'eſt de même à moi ; je ſçais bien vivre, vous dis-je, & je ſuis le ſentiment d'un grand Merdicus.

LEANDRE.

Eh quel eſt-il ?

GILLES.

Il disoit que pour vivre longuement, il falloit donner à son cul vent. Oh dame, j'aime bien la vie.

LEANDRE.

Fi donc; tu sçais bien que je n'aime pas les vilainies.

GILLES.

Oh dame, je ne suis pas si sot que je suis mal-habillé. Vous prenez donc cette grande recette de merde saine pour une vilainie, Ah, ah, cela est drôle; vous êtes donc, not' Maître, comme celui qui disoit que Pantoufle étoit pere des quatre fils Aymon.

LEANDRE.

Je ne dis pas ç'a pour te fâcher, mon ami; car enfin, tu dis queuquefois mieux qu'un four, quoique tu n'ayes pas la gueule si grande.

GILLES.

Pardienne, je ne me fâche pas non plus. Est-ce que je ne sçais pas qu'il dort bien

des bêtes à l'ombre quand le Soleil est couché. N'est-il pas vrai, Monsieur ?

LEANDRE.

Cela z'est vrai. Mais, mon cher Gilles, tu sçais que je t'ai toujours aimé ; tu vois bien, que je ne puis refuser à Mamselle z'Isabelle l'honneur de faire z'une fin avec elle.

GILLES.

Est-ce que vous ne commencerez pas avec elle par le commencement ?

LEANDRE.

Le commencement est déja fait, comme tu peux croire ; mais ce que je te dis, c'est z'une façon de parler du beau monde, pour dire que je la veux épouser.

GILLES.

Ah ! j'entends fort bien. Nous allons donc être de nôces ? Pardienne, j'allons bien boire.

LEANDRE.

Oui pour ç'a, tu boiras bien ; mais je voudrois t'y voir danser comme il faut.

GILLES.

Eh pourquoi n'y danserois-je pas ? Laissèz faire à moi, si je casse mes sabots, vous m'en donnerez z'une autre paire, n'est-ce pas ? Oh dame, je ferai beau bruit.

LEANDRE.

Tu feras tout ç'a ? Mais je voudrois que tu fisses encore autre chose.

GILLES.

Pardienne, vous n'avez rien qu'à dire.

LEANDRE.

Dis-moi z'un peu, quand tu me vois avec la charmante z'Isabelle, l'eau, comme z'on dit, ne te vient-elle pas à la bouche ?

GILLES.

Pardienne si fait.

LEANDRE.

Tu sçais combien je t'aime, je voudrois donc, car ç'a coûteroit de moitié moins, que nous ne fissions qu'une nôce.

GILLES.

Comment ? vous voulez que nous l'épou-

ſions tous deux ? Pardienne la Mariée ſera bien épouſſetée.

LEANDRE.

Eh non, je ne dis pas ç'a ; j'épouſerai la charmante z'Iſabelle.

GILLES.

Eh moi auſſi, n'eſt-ce pas ?

LEANDRE.

Non vraiment, je t'en veux donner z'une autre, & te faire z'un établiſſement ; mais il faut auparavant que je la ſonde.

GILLES.

Nenni, nenni, not' Maitre, c'eſt mon affaire, je ne veux point de ç'a.

LEANDRE.

C'eſt pour ſçavoir ſi elle veut bien de toi.

GILLES.

Je vous dis & vous douze que je veux qu'il n'y ait que moi qui la ſonde, autrement point d'épouſailles.

LEANDRE.

Mais je te dis moi que ç'a presse.

GILLES.

Tant que le cul vous pelera. Je ne fais pas si vite moi, je m'en vais ruminer tout ç'a. Adieu, not' Maître, je nous reverrons tantôt.

SCENE III.

LEANDRE *seul.*

J'Ai vraiment bien employé mon anismetique & tout mon sçavoir faire. La charmante z'Isabelle croira que je lui ai donné le bouis, elle me fera la vie. Que deviendrai-je? Mais voici Paquette, voyons ce qu'elle me va dire, & ce que je pourrai répondre à ses paroles.

SCENE IV.

PAQUETTE, LEANDRE.

PAQUETTE.

BOn jour, mon cher Liandre.

LEANDRE *embarrassé.*

Bon jour Paquette.

PAQUETTE *pleurnichant.*

Est-ce comme ç'a qu'on me reçoit ? Les vilains hommes ! Vla comme ils sont tretous, on les contente, & puis, & puis, ils ne vous regardons pas.

LEANDRE.

Mais, Paquette, il me semble que je vous regarde.

PAQUETTE.

Est-ce comme ça qu'on me regarde, moi ? est-ce comme ç'a que tu m'as regardée, vilain chien, traîne potence, trigaud ; . . .

LEANDRE.

Mamſelle, on ne dit point tout ç'a à z'un Gentishomme.

PAQUETTE.

Va, va, quand tu ſerois Pape, je t'en dirois bien d'autres.

LEANDRE.

Cela z'étant ainſi, je ne dois pas me fâcher ; mais je veux au contraire faire z'une bonne paix avec toi, ma cher Paquette.

PAQUETTE.

Veux-tu me mener aux Porcherons ?

LEANDRE.

Non, je n'ai pas le tems pour à ſtheure.

PAQUETTE.

Moi je n'ai rien à faire, tu n'as tant ſeulement qu'à parler, j'attendrai tant que tu voudras.

LEANDRE.

Tu ſçais bien que je t'ai promis de te faire Nourrice, & que je guigne z'une bonne maiſon, à cellé fin que tu ſois contente.

PAQ-

SCENE VII.

PAQUETTE *ſeule.*

VLà une bonne affaire qui ſe préſente pour mon établiſſement, & j'aurai le plaiſir de faire enrager Monſieur Liandre, & d'être la belle-mere d'Iſabelle, qui ſe donne des airs. Ah ! que ſi cela pouvoit être ! Rira bien qui rira le dernier. Mais la voici.

SCENE VIII.

PAQUETTE, ISABELLE.

ISABELLE.

EH bien, Paquette, je viens d'apprendre des nouvelles de ton hymenée ?

PAQUETTE.

Queuque c'eſt que ç'a ?

ISABELLE.

C'eſt de ton mariage.

PAQUETTE.

Que ne parlez-vous Chrétien, pour que je vous entende ? Pourquoi faites-vous la sucrée avec moi comme ç'a ? Est-ce que je ne nous connoissons pas ?

ISABELLE.

Mon Dieu ! si fait. Je sçais bien que nous nous sommes vues queuquefois.

PAQUETTE.

Qu'appellez-vous queuquefois ? Comment ? Nous n'avons pas fait plus de cent parties ensemble.

ISABELLE.

De quadrille voulez-vous dire ?

PAQUETTE.

Ah ! tout ç'a ne me plaît pas. Est-ce que vous croyez que je ne pouvons pas faire la Madame tout comme vous ? Tiens, parlons franc, & crois-moi ; ne m'échauffes pas les oreilles, il ne faut pas tant d'épingles pour faire un quarteron. Si tu ne me dis pas tout à stheure tout le *tu s'autem* avec Monsieur

Liandre, je dirai tout. Vlà comme je suis. Paquette Courtalon n'est pas une changeuse : telle que tu m'as vue, telle je suis, & telle je finirai.

ISABELLE.

Eh bien, tu as raison, ma cher Paquette, je te vas tout conter ; Monsieur Liandre me veut épouser.

PAQUETTE.

Ce n'est pas encore là tout. Je sçais que tu en tiens.

ISABELLE.

Fi donc, Paquette, ces choses là ne se demandent point.

PAQUETTE.

Non pas, mais le malheur en veut ; & puisque tu n'es pas plus sincere avec moi...

ISABELLE.

Eh bien, oui, mon enfant, je la suis tout comme toi, ne me fais pas dé tort ; mais comme il faut bien couvrir ç'a à cause des parens, Monsieur Liandre qui me croit

toute battant neuve m'épouſe, & c'eſt moi qui lui ai mis le cœur z'au ventre pour te faire épouſer Gilles, à celle fin que nous fuſſions toujours enſemble.

PAQUETTE.

Eh bien, vlà parler ç'a, nous logerons enſemble, & je ſerai la très-humble ſervante de Monſieur Liandre & de Mamſelle.

ISABELLE.

Oh que non, nous ſerons toujours de pair à compagnon, nous ne nous quitterons point.

PAQUETTE.

Mamſelle, vous êtes en vérité bien obligeante.

ISABELLE.

Nous leur en ferons diablement paſſer par le bec. Mais tais-toi, voici Gilles, il n'eſt pas encore déterminé, il faut qu'il donne dedans.

PAQUETTE.

Oh tant qu'il voudra, ce n'eſt pas ç'a qui me fait de la peur à moi,

SCENE IX.

ISABELLE, PAQUETTE, GILLES.

GILLES.

MAmſelle, n'avez-vous pas rencontré un homme de toile, habillé de village, qui porte une épaule ſur ſon bâton ?

ISABELLE.

Non. Laiſſes-là ton homme, & parles à moi.

GILLES.

De quoi s'agit-il ? je dirai tout ce que j'en ſçais, & j'en ſçais tout ce que j'en dirai, ſur-tout à ce petit trognon qui me paroît bien joli.

PAQUETTE.

Vous êtes bien obligeant, Monſieur Gilles.

GILLES.

Pardienne, Mamſelle, je ſçais bien des choſes que vous ne ſçavez pas.

ISABELLE.

Allons, il ne faut pas tant tourner autour du pot, ni t'amuser davantage à la moutarde. La trouves-tu jolie ?

GILLES.

Pardienne oui, je sens mon cœur qui fretille.

ISABELLE.

La veux-tu prendre z'à femme ?

GILLES.

Quoi ! pour tout-à-fait ?

ISABELLE.

Oui, pour toujours.

GILLES.

Pardienne, je suis un bon drôle à mettre en ménage ; tout le monde me veut. Not' Maître ne veut-il pas me marier aussi.

ISABELLE.

Ne fais pas tant de la difficulté ; c'est de Paquette qu'il te parloit.

GILLES.

Tout de bon ; là, ne vous gaussez-vous

pas ? C'est donc Mamſelle qui presse ?

PAQUETTE.

Comment donc, insolent, que voulez-vous dire ?

GILLES.

Pardienne, Mamſelle, n'êtes-vous pas du quartier ?

PAQUETTE.

Oui ſans doute.

GILLES.

Eh bien, Mamſelle Paquette, hi... hi... hi.... Ce ne ſera pas Mamſelle qui vous jettera la pierre : vous voyez bien qu'il ne vous faut pas fâcher contre moi, car à tout ç'a je m'y connois bien, moi.

ISABELLE.

Tais-toi. Voici queuque z'un.



SCENE X.

CASSANDRE, ISABELLE, PAQUETTE, GILLES.

CASSANDRE.

QU'eſt-ce, mes enfans, comment vous va tretous ?

GILLES.

Pardienne, il faut que j'aille bien moi, car on veut me marier.

CASSANDRE.

Comment, tu crois dans ta croyance épouſer Mamſelle Paquette ?

GILLES.

Dame, je barguigne un peu, car le mariage eſt un ſoulier, qui tout neuf chauſſe bien le pied, mais qui le preſſe à la longue.

PAQUETTE.

Allez, Monſieur Gilles, jamais il ne

vous pressera ; c'est moi qui vous en réponds.

CASSANDRE.

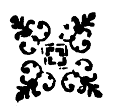
Je compte bien danser à la nôce, & faire un petit présent à la mariée.

GILLES.

Pardienne, Monsieur Cassandre, vous êtes toujours bon homme, vous ne changez point, vous avez toujours le nez entre les deux yeux, & toujours le cul dans vos chausses.

CASSANDRE.

Tu vois ce que c'est que le bon tempérament.



SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE, PAQUETTE, GILLES, LEANDRE, M. BRIDEVEAU.

LEANDRE.

PLace, place z'à moi, j'amene ici Monsieur Brideveau, not' voisin le Notaire, pour conclure & bâcler tout ceci.

ISABELLE.

Quel heureux jour, mon cher Liandre!

LEANDRE *à Cassandre.*

Il faut, Monsieur, que je vous rende ce qui vous est dû.

CASSANDRE.

Il ne faut point tant de façons pour le mariage de Gilles.

LEANDRE.

Monsieur, Monsieur, ce n'est pas de ç'a

de quoi il retourne, c'eſt pour moi. Qu'eſt-là ?

CASSANDRE.

Comment, Coquin, tu veux te marier ſans mon conſentement ? & moi je ne veux pas que tu te maries.

LEANDRE.

Ah, ventrebleu, Monſieur, après vous avoir fait tant de civilités, je ſçais bien ce que je ferai.

CASSANDRE.

Où eſt donc le reſpect & la vénération ? *O tempora, o mores.*

GILLES.

Oui ! au tems des mûres, nous n'y ſommes vraiment pas.

CASSANDRE.

Eh bien, malheureux, que feras-tu donc ?

LEANDRE.

Je me marierai tout ſeul, & vous ne ſerez pas de la nôce : je vous ai fait les ſom-

mations respectueuses, & j'ai plûs des années qu'il ne m'en faut.

CASSANDRE.

Eh, quelle est la malheureuse que tu veux épouser ?

LEANDRE.

Mon pere, c'est la charmante z'Isabelle.

CASSANDRE.

Ah! cela change bien les choses. J'ai été à l'école avec son pere, c'est un bon parti. Allons, faisons les deux mariages. Asseyons-nous pour faire les contrats; car l'on dit que ça donne la goutte de le faire de bout.

ISABELLE.

Vlà nos peines heureusement terminées, mon cher Liandre, que je vous embrasse, mon cher beau-pere.

CASSANDRE.

J'y consens de grand cœur, mais je veux aussi baiser Paquette.

GILLES.

Oh dame, tout doucement. Car je n'ai point, moi, de sommations à vous demander.

PAQUETTE.

Eh laisse-le faire. Tu comprens bien qu'il ne peut pas faire grand' chose.

LEANDRE.

Allons, Monsieur Brideveau, faisons le contrat de Gilles ; car pour le mien & celui de la charmante z'Isabelle, vous l'avez apporté tout fait.

BRIDEVEAU.

Oui, Monsieur.

GILLES.

Pour moi, j'en veux un tout neuf, qui n'ait servi qu'à moi.

BRIDEVEAU.

Allons, Messieurs, procédons. [à Gilles] Comment vous appellez-vous ?

GILLES.

Je ne m'appelle point, ce sont les autres qui m'appellent.

BRIDEVEAU.

Votre nom?

GILLES.

Gilles, bâtard de pere & de mere, Seigneur du Triolet & de la Tirelire cassée, dans le territoire de Baise-cul.

BRIDEVEAU.

Baise-cul, *& cætera.* (*à Paquette*) Et vous?

PAQUETTE.

Paquette Courtalon, fille de Jean le Poivre & de Guillemette l'Enragée.

GILLES.

Parguienne, je ne veux pas que tu ressemble à ton pere, ni à ta mere au moins.

PAQUETTE.

N'ayez peur, mon cher Gilles.

GILLES.

En tout cas pour faire taire une femme,

queuque chose qui arrive, il n'y a que deux poings qui servent. Continuez, Monsieur, le premier enfant sera le fils aîné, il en sera de même de la fille, & tous les autres enfans demeureront cadets.

BRIDEVEAU.

Cela est suivant la coutume. Les biens de la future?

PAQUETTE.

J'apporte à mon mari un petit pré avec son fossé, par lequel le passage est permis à tout le monde; un pot à moigneau, une cruche à tirer le lait, un vaisseaux à battre le beurre, une cage à mettre un rossignol, une nasse à pêcher des anguilles, un entonnoir, & vingt douzaines de paires de cornes de bœuf & de bellier, pour faire des lanternes & des chausse-pieds.

GILLES.

Et moi j'apporte une lardoire, une grande broche, une bonne forme à vingt points, une couverture, un pilon, un gros fléau.

Je veux que le garçon qui viendra de not mariage, apprenne à sonner les cloches, & la fille à enfiler des aiguilles, à chauffer le four, à y mettre la pâte.

PAQUETTE.

De plus, je promets de laisser à Gilles la jouissance réelle & actuelle de deux moulins qui m'appartiennent, l'un à vent, & l'autre à eau.

LEANDRE *à Gilles.*

Vois-tu quel mariage tu fais-là, maître Gilles ? ce n'est pas une fille qui n'ait que trente-trois livres. Outre plus, je m'engage de te loger, nourrir & entretenir tout au moins comme j'ai fait ci-devant.

CASSANDRE.

Allons, c'est trop vous amuser à la moutarde, & je ne puis plus résister plus longtems à l'impatience qui me rend impatient de conclure. Allons, Paquette, donnez-moi la main.

PAQUETTE.

J'en suis consentante, Monsieur, mon cher Cassandre.

LEAN-

PAQUETTE.

Oui, parce que tu voudras te défaire de moi : mais je ne veux point d'un métier qui contraint comme ſtila, & tout ç'a ſont des paroles : ſtapendant tu me laiſſes faire bacarat.

LEANDRE.

En attendant auſſi je voudrois te marier.

PAQUETTE.

Eh contre qui ?

LEANDRE.

Tu crois bien que je veux te faire z'épouſer z'un cocu ?

PAQUETTE.

Je ne me ſoucie pas qu'il le ſoit déja, je le veux faire moi-même.

LEANDRE.

Il faudra bien que tu le faſſes auſſi, je ne le prétends pas autrement.

PAQUETTE.

Eſt-ce vous, mon cher Liandre, que vous voulez me donner ?

LEANDRE.

Non pas aſſurément.

PAQUETTE.

Quoi ! tu veux me donner z'à un autre?

LEANDRE.

Nous n'en ſerons pas moins tout le fin du jour enſemble ; Gilles eſt z'un de mes amis, qui couche & qui mange chéux moi.

PAQUETTE.

Quoi ! c'eſt Gilles que tu veux me faire z'épouſer ?

LEANDRE.

Oui, ma charmante. [*à part.*] Elle le prend bien, j'ai la fortune bien heureuſe.

PAQUETTE *à part.*

Tu me la payeras. Faiſons une feintiſe pour lui tirer les vers du nez. (*haut*) Mais tu ſçais bien que je ſuis groſſe?

LEANDRE.

Eh ! qu'eſt-ce que ç'a fait ? il ne faut pas le dire à Gilles ? eſt-ce que tu crois qu'il le verra ?

PAQUETTE.

J'ai toujours fait tout ce que vous avez voulu, mon cher Liandre, vons n'avez tant seulement qu'à parler.

LEANDRE.

Vla, mon pere, le bon-homme Cassandre que je veux bien aussi qui loge dans not' maison : je vais te faire connoître de lui, c'est un vieux bon-homme dont tu pourras tirer queuque chose ; quand tu n'auras rien de mieux à faire, j'entends.

PAQUETTE.

Il est bien vieux, stila.

LEANDRE.

Dame, ce n'est pas moi qui l'ai fait.



SCENE V.

CASSANDRE, PAQUETTE, LEANDRE.

LEANDRE.

MOn pere, vous ſçavez combien je ſuis content de Gilles ?

CASSANDRE.

Oui, mon fils, c'eſt aſſurément un des bons garçons qui ſe faſſent, toujours gaillard, jovial, &....

LEANDRE.

Eh bien, mon pere, j'en veux avoir de la race, & j'ai pris la peine de choiſir Mamſelle pour la lui donner pour femme, ſi par hazard elle pourroit vous convenir, car elle logera avec nous.

CASSANDRE.

Volontiers, mon cher fils.

SCENE VI.

CASSANDRE, PAQUETTE.

CASSANDRE.

BOn jour donc, mon adorable.

PAQUETTE.

Vot' servante, mon bon Monsieur.

CASSANDRE.

Mais vraiment elle est tout-à-fait honête.

PAQUETTE.

Oh, Monsieur ! Monsieur Liandre m'a bien appris la vie du monde.

CASSANDRE.

Mon fils a vraiment été fortuné d'une heureuse fortune, de pouvoir vous montrer queuque chose, je voudrois bien aussi parvenir à un bonheur si bien heureux.

PAQUETTE.

L'on dit comme ç'a que nous allons loger ensemble.

CASSANDRE.

Cette imaginative me réjouit paſſionnément, adorable Paquette, elle me rajeunit de plus de dix ans.

PAQUETTE.

Ce n'eſt gueres au moins : mais vous n'êtes, je crois, pas marié !

CASSANDRE.

Non, ma mignonne, jamais je ne me ſuis voulu engager dans l'hymen du mariage, j'ai toujours vêcu ſur la communauté du Public ; mais ſi j'avois trouvé z'une adorable comme vous l'êtes, j'en aurois volontiers fait la folie.

PAQUETTE.

Hélas, mon bon Monſieur Caſſandre, vous me voyez bien affligée.

CASSANDRE.

Qu'avez-vous donc, ma petite bouchonne ?

PAQUETTE.

Monſieur Liandre qui me veut faire épou-

ser de son valet Gilles, une fille comme moi ?

CASSANDRE.

Le coquin, qui veut choisir, parce qu'il est jeune. Et que veut-il épouser ? une certaine Isabelle dont il est affolé, qu'il ne voit pas qu'elle est grosse, & qui se moque de lui, mais je ne veux point dire du mal de personne.

PAQUETTE.

Il veut épouser Isabelle ! (*à part.*) Ah ! voilà l'encloueur. (*haut.*) Mon bon Monsieur Cassandre, ayez pitié de moi, que je n'épouse pas ce malotru de Gilles.

CASSANDRE.

Non, belle poupinette, vous ne l'épouserez assurément pas. En attendant, je veux toujours vous présenter un présent.

PAQUETTE.

Quoi ? qu'est-ce que c'est que vous voulez me donner ?

CASSANDRE.

Toute ma personne, mon adorable, al-

lons, il faut que je me marie une fois en ma vie, quand ce ne feroit que pour faire enrager mon pendart de Leandre. Cette fille me convient, elle est charmante, & bien découplée, sans doute qu'elle donnera des enfans légitimes.

PAQUETTE.

Tenez, Monsieur Cassandre, ça ne vous manquera pas. Je vous promets que vous serez bientôt pere.

CASSANDRE.

Oui, ma charmante, cette pensée me chatouille. Mais c'est à quoi je vais penser. Je vous quitte pour revenir promptement. Adieu, belle Paquette, qui sera bientôt la femme de Monsieur Cassandre.



SCENE

LEANDRE.

Eh où z'allez-vous donc comme ç'a tous les deux?

CASSANDRE.

Comment, coquin, tu crois que je te rendrai compte de ce que je fais?

PAQUETTE *à Leandre.*

Adieu, mon beau-fils.

LEANDRE.

Mais, mon pere, vous ne ſçavez pas....

CASSANDRE.

Quoi?

LEANDRE.

Attendez, je vous prie, que je vous diſe, c'eſt qu'elle eſt groſſe.

CASSANDRE.

Iſabelle? n'eſt-ce pas? vraiment, je n'en ſuis point ignorant.

LEANDRE.

Eh non, mon pere, aſſurément, z'Iſabelle n'a jamais fait des choſes comme ç'a, c'eſt moi qui vous en réponds. Je vous dis que c'eſt de Paquette dont il s'agit.

CASSANDRE.

Paquette groſſe! Ah vraiment, il eſt bon là. N'eſt-il pas vrai, ma bonne, que ç'a n'eſt pas vrai?

GILLES.

Pardienne, j'aimerois autant demander à un Cabaretier s'il a du mauvais vin.

PAQUETTE.

Monſieur Liandre eſt bien le maître de dire tout ce qu'il lui plaira, mon cher mari, mais vous ſçavez ce qui en eſt.

CASSANDRE.

Cela z'eſt bien véritable, ma petite mignonnette; mais je voudrois que cela fût vrai pour le faire enrager, ce coquin là.

ISABELLE.

Croyez-moi, mon cher beau-pere, ne vous échauffez pas comme ç'a, & vivons aujourd'hui de la bonne façon.

GILLES.

Oui, donnons-nous en tant qu'à des nôces.

LE BON-HOMME CASSANDRE AUX INDES.

PARADE.

ACTEURS.

LE BON-HOMME CASSANDRE.

ISABELLE, *Fille de Cassandre.*

ARLEQUIN, *Valet de Cassandre.*

LEANDRE, *Amoureux d'Isabelle.*

LE MAGICIEN.



LE

BON-HOMME

CASSANDRE

AUX INDES.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE *seul.*



ON, je ne dois point différer, par le délai d'un retardement fâcheux, le voyage que je dois faire dans les Indes Orientales d'Occident;

mon frere m'écrit qu'il est mort (Dieu veuille avoir son ame), & par cette raison, il me prie instamment de venir recueillir sa succession, qui se monte à plus de six cens livres de ce pays-là, qui en valent bien deux cens de celui-ci..... Une fortune de cette importance mérite bien que j'y fasse attention. Je m'en vais donc m'embarquer & piquer des deux jusqu'à la parfin de mon arrivée; mais avant tout, z'il est de la prudence d'un homme prudent de mettre ordre à ses affaires, & d'ordonner sa maison par un ordre qui ne puisse être dérangé par aucun dérangement. Hola, ho, Arlequin.

SCENE II.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

ARlequin, Arlequin.

ARLEQUIN *dans la maison.*

On y va, un peu de patience.

CASSANDRE.

LEANDRE *à Gilles.*

Je te donnerai une paire de sabots neufs drès tout à stheure.

GILLES.

Pardienne, j'aime mieux une paire de sabots qu'une paire de cornes.

PAQUETTE.

Allons, Monsieur Cassandre, ne soyez point fâché, le chagrin ne vous est pas bon.

CASSANDRE.

Eh bien, vous avez raison, mes enfans. Et pour commencer à mettre tout en branle, c'est moi qui ferai les frais des deux charmantes nôces. Allons chez mon compere Jambon à la Courtille.

ISABELLE.

Cela z'est bien dit, allons boire, & nous reviendrons après faire le reste de de not' mariage.

LEANDRE.

Puisque ça vous plaît ainsi, allons, mon pere, mais faites bien les choses, autrement....

CASSANDRE.

Va, tu ſeras content. Tu trouveras tout préparé, je t'en réponds.

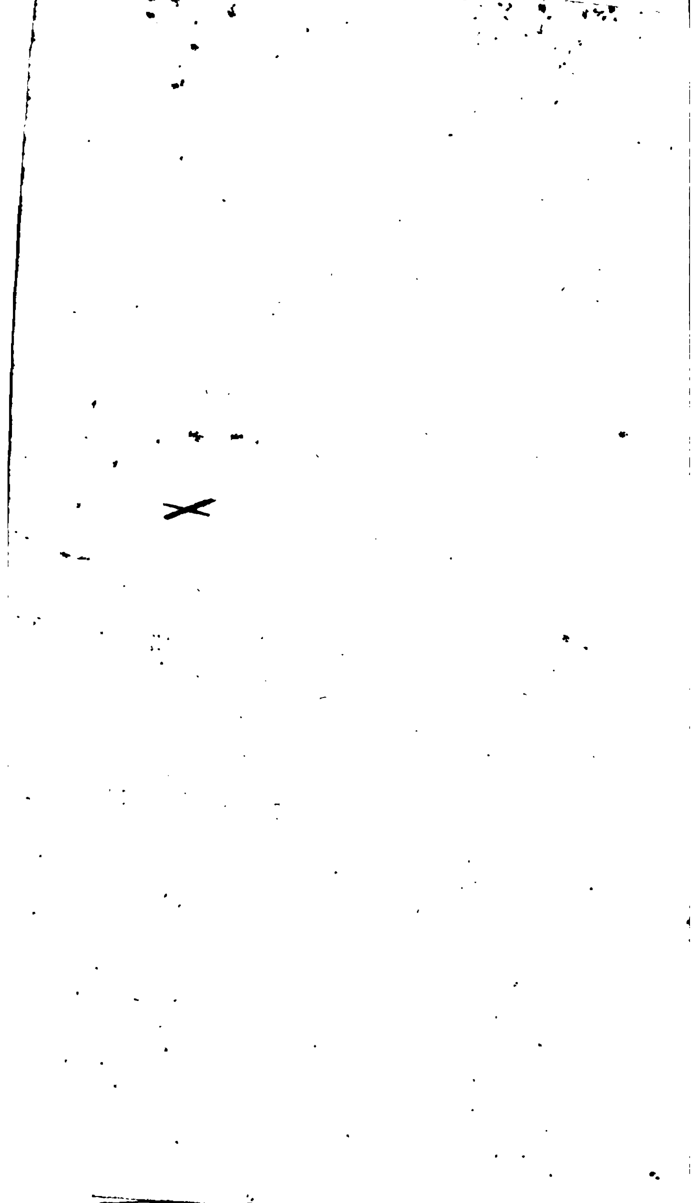
PAQUETTE.

Allons, allons, laiſſons tout ç'a. [*A l'aſſemblée.*] De vot' côté, Meſſieurs, je vous exhorte d'en aller faire autant.

GILLES.

Elle a raiſon, Meſſieurs, car chacun y travaille ſuivant ſon métier. Le Maréchal ſur le ſoufflet, le Forgeron à la forge, le Muſicien avec la flutte ou ſur le boyau, le Boucher ſur le baquet aux tripes, le Maçon ſur le fondement, le Charpentier à la mortoiſe, le Tailleur avec l'aiguille, le Laboureur à la raye, le Meunier par où l'eau ſort, & le Boulanger ſur le ſac à bran. Je vous laiſſe, Meſſieurs, ſur la bonne bouche. Mes baiſe-pieds à vos recommandations.

Fin du ſecond Volume.








TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



